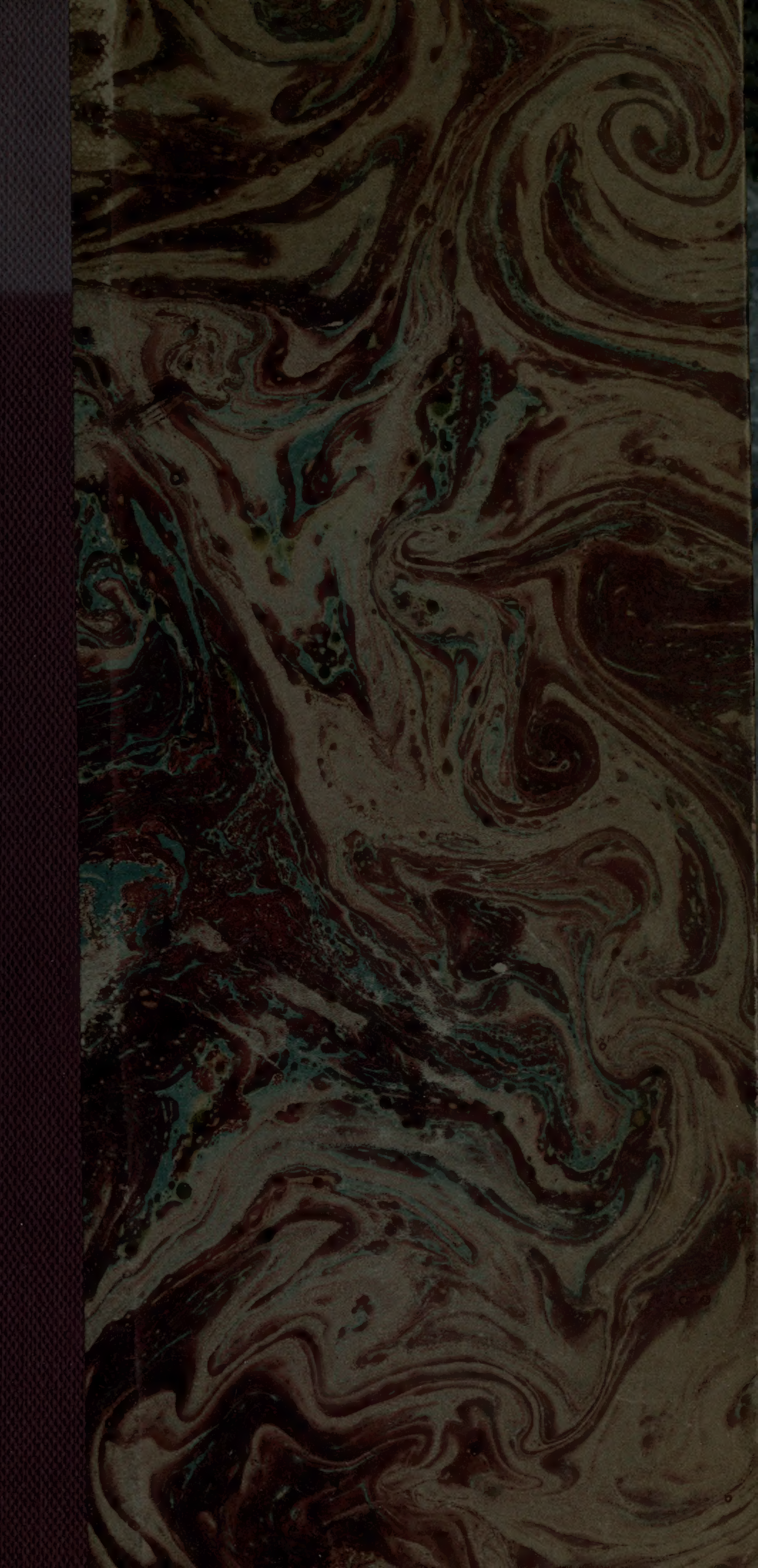
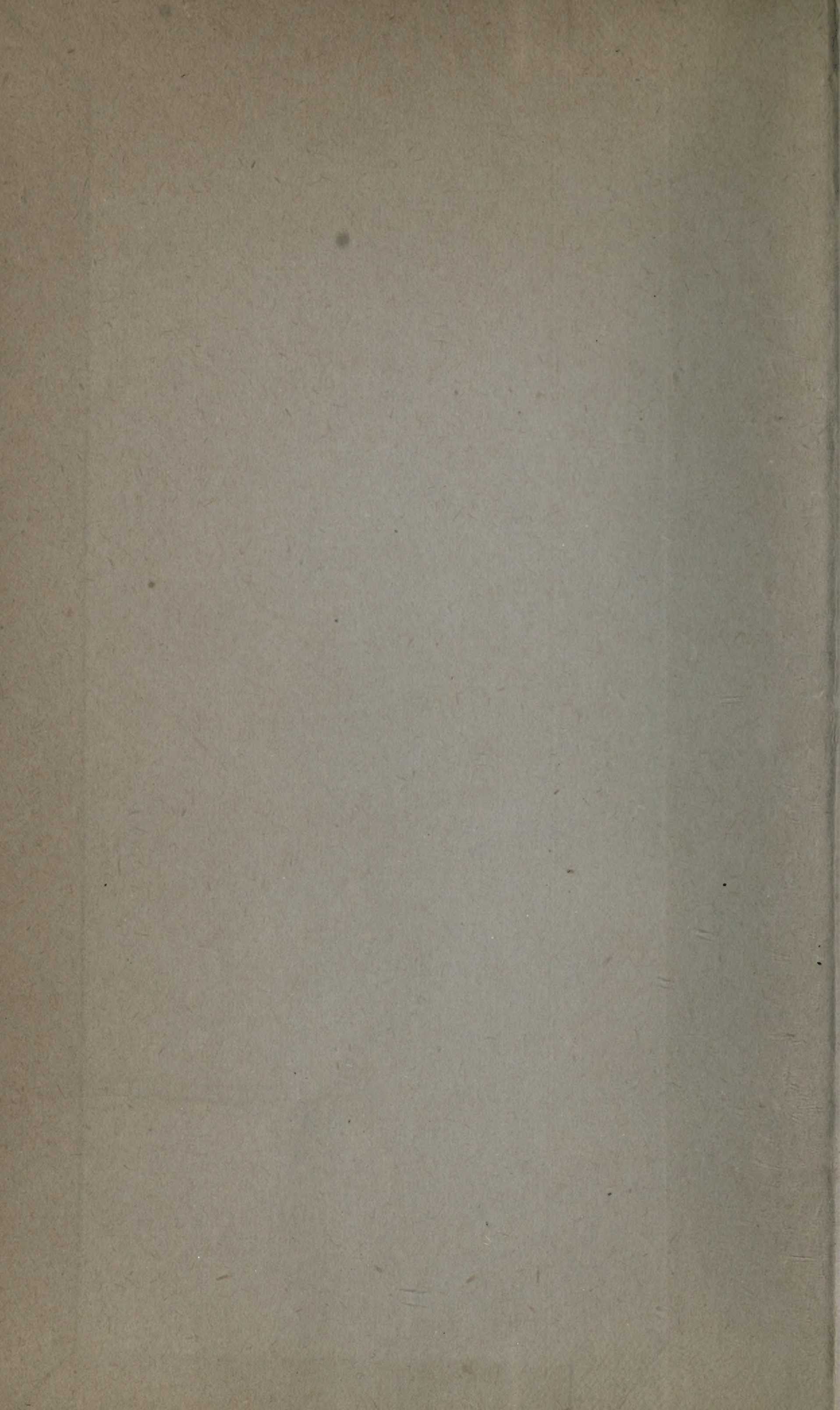
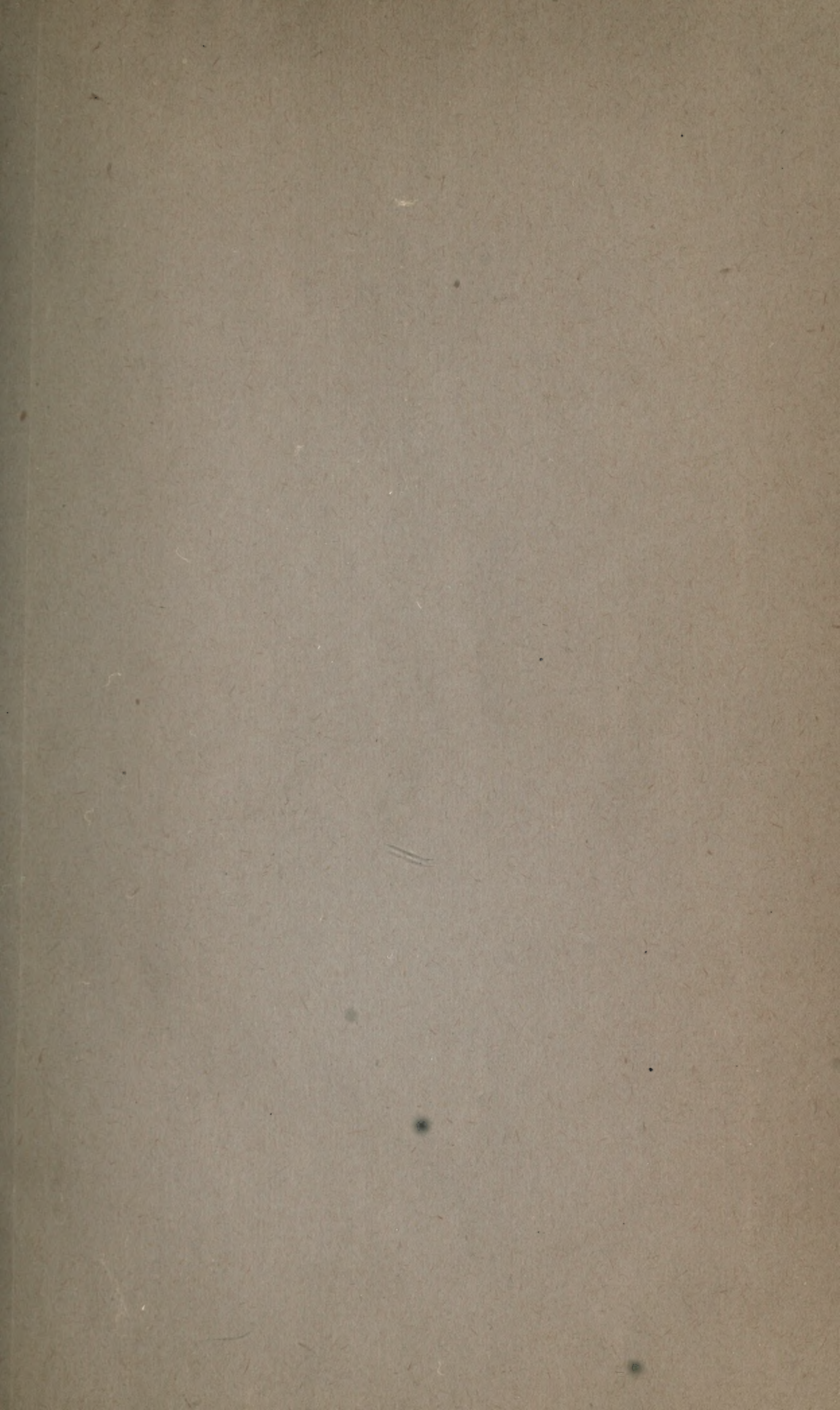
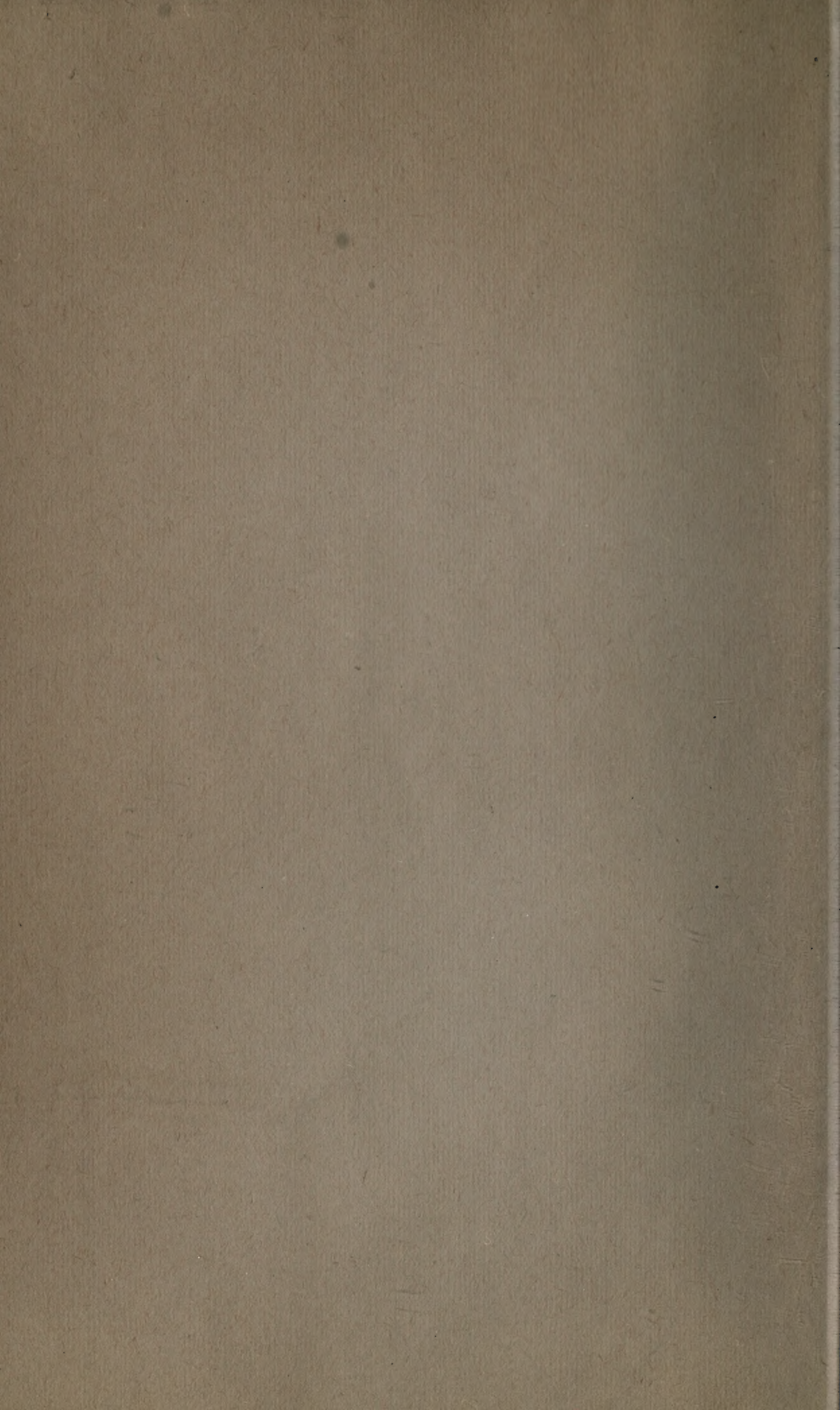








LETTRES

DE

J. BARBEY D'AUREVILLY A TREBUTIEN

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en outre :

5 exemplaires sur papier de couleur non mis dans le commerce.

10 exemplaires sur papier du Japon, avec deux états du portrait et numérotés de 6 à 15.

Lettres

DE

J. Barbey d'Aurevilly à Trebutien

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DE L'AUTEUR

Gravé à l'eau forte

PAR GEORGES NOYON

TOME II



PARIS
LIBRAIRIE LECAMPION
A. BLAIZOT, ÉDITEUR
26, rue Le Peletier

1908

Mercredi. Au soir, 7 heures. 25 novembre 1852.

MON CHER TREBUTIEN,

Je n'ai pas encore votre paquet, mais je sais où il est. Il est à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dans un tiroir de Renée.Ce misérable paresseux de Renée, ce chanoine marié, s'invente des maux d'yeux pour ne pas faire son service et rester avec sa femme, et il y a quinze jours qu'il n'est allé à Sainte-Geneviève! Qu'Isidore Le Brun, qui n'est point Isidore de Séville, soit donc blanchi! C'est un colporteur honnête. Le criminel est ce gueux de Renée, qui a le pied rivé dans ses babouches et à qui j'enverrai un garde-vue vert pour ses étrennes. Soyez sans inquiétude. Rien n'est perdu. Avant d'avoir mis la main sur le paquet, je voulais vous écrire. Comme on dit, avec une incorrection aimable, dans mon pays: *Je m'ennuyais de vous !*

Puis, je voulais vous envoyer mon adresse. Je demeure maintenant RUE DE VAUGIRARD, *41 bis*. C'est un peu loin de cette rue *Geoffroy-Marie*, la rue mérétrice, sur laquelle j'ai craché, en la quittant, comme un Empereur de Constantinople ! Je ressemble aux dieux d'Homère. En trois pas, je me trouve au bout du monde, rue de Vaugirard ! J'ai là un air pur, le silence, cher à la pensée, un balcon avec des *hortensias*, et ce Paris que je méprise à mes pieds superbes ! Je vois jusqu'à Montmartre par dessus une mer de maisons rouges, blanches et bleues, dont les toits sont les vagues immobiles. De temps en temps, une heure qui sonne et une fumée qui s'élève : une fumée qui se tord lascivement, comme une femme, une vigne ou un tirebouchon, une fumée qu'on ne croirait jamais venir de dessous quelque ignoble marmite,

entretenue par les mains rougeaudes d'une cuisinière de Paris ! mais il y a de la honte dans toute origine. — Tenez, ce que j'écris là ressemble à de la profondeur. C'est un épigraphe (ou une épigramme) pour un ouvrage politique.

Paquet pour paquet, mon cher Trebutien. Je vous ai dit l'accroc du vôtre. Dites-moi si vous avez reçu le mien, renfermant la collection du *Public* et commis ès pattes de cet hippopotame essoufflé de Derache ? Avez-vous reçu aussi un numéro du *Pays* contenant mon premier article de laveur de vaisselle sur *Proudhon e altri ?* Ce soir, j'ai fait jeter à la poste mon second bulletin, sur *Nicolas, Christophe* et *Nisard.* Il vous arrivera avant ma lettre. Dans votre réponse vous m'en parlerez, j'espère. Comment trouvez-vous que je lave mes assiettes (V. la lettre du 23 sept.) ? Et vraiment cela ne gâtera-t-il point le métier de souillon littéraire qu'on m'a fait ? La vérité qui vient de vous, qu'elle vienne avec un esprit doux ou un esprit rude, sera toujours la bien venue ! Ce que j'écris — bon ou mauvais — vous appartient. Vous regrettez de me voir refourrer ma botte dans ce bourbier du journalisme. Et moi donc !!! *Me croyez-vous sur des roses?* Croyez-vous que le journalisme convienne à un pauvre grand seigneur (par le caractère du moins) comme moi ?... Je suis aussi déplacé dans mon siècle que vous, Trebutien. Mais, hélas ! le siècle nous écrase. Le *il faut vivre* des gens comme nous est plus terrible que le *il faut mourir* des frères de la Trappe. Il n'y a ni talent, ni effort, ni rien au monde qui vous fasse entrer dans la publicité, si préalablement vous n'avez traîné sur le trimard des journaux. C'est la porte basse, mais il n'y a que cette porte de la publicité. Voyez Saint-Bonnet ! Il est obscur. Moi aussi, avec mes mépris et mes gilets d'homme du monde, j'ai encore une obscurité sur mon nom. Je suis connu en haut peut-être, point en bas. Vous parlez de boulet avec lequel il faut couper et éventrer les tigres, mais c'est dans l'intérêt de ce boulet même qu'il faut le monnayer en balles.

Autrement nous resterons avec notre grosse artillerie, que nous n'utiliserons jamais. Vous me faites l'honneur de penser que j'ai le boulet et la poudre, mais c'est le canon qui me manque, et le canon, il n'y a que les journaux et la réputation (à tort ou à travers) par les journaux qui puissent le donner. Quand je l'aurai une fois, vous verrez si je m'amuserai à ces osselets d'acier qu'on appelle des balles et si je dégrossirai mes boulets !

Je pense donc comme vous. Mais j'ai l'obligation de la pratique et je ne suis ni lord Byron, qui avait des éditeurs sans les acheter, précisément parce qu'il avait de quoi les payer, ou un de ces moine blancs (1) qui habitent en face de chez moi et qui ont le meilleur éditeur du monde, — une chaire en pauvre bois, du haut de laquelle ils lancent leur pensée dans les esprits et dans les cœurs. Pour qu'un éditeur prenne de vous un bon livre, substantiel, pensé, utile, il faut lui apporter avec votre nom une garantie de public. Si vous n'avez pas à lui dire : *Monsieur, je vous apporte tant de têtes de sots qui consomment,* fussiez-vous J. de Maistre en personne, il ne vous écoutera même pas.

Parlons de quelque chose de plus gracieux que de cette racaille d'éditeurs. Vous voyez donc madame de Montaran, une aimable femme qui a été très belle. On le voit encore, sans avoir besoin d'être un Cuvier pour recomposer cette belle personne. L'air de distinction qu'elle a nous la faisait appeler entre nous — Freyssinet et moi — *Montaran-Montespan.*

Et ces deux noms *unis* allaient *divinement !*

Elle m'accueillit, il y a plusieurs années, avec une bienveillance qui aurait dû m'enchaîner, mais, monstre de vie dissipée que j'étais alors, je cessai de la voir et m'en allai dérivant sur

(1) J'habitais alors en face des *Dominicains*, rue de Vaugirard. En face des Carmes. (Note de Barbey d'Aurevilly.)

des rivages qui ne valaient pas le sien. Son salon était très animé. Pour moi, anti-littéraire et anti-artiste, je la trouvais un peu *lilas* et avec trop de pianos; mais il y avait un après-minuit, quand on servait le chocolat aux intimes, qui était une causerie à vous venger du reste, et madame de Montaran se montrait là ce qu'elle est, un esprit qui légitimerait toutes les prétentions et qui n'en a pas.

Mon cher *Ange Adorateur* (comme dit Ênault : il aura été cité une fois par moi !), vous me répondrez de suite, n'est-ce pas, et à ma nouvelle adresse ? Je suis précisément devant l'église des Carmes, et, par parenthèse, j'ai l'office romain tous les dimanches, ce qui vous réjouirait, monsieur le moyenagiste, grand *débrideur de vigiles*. Ah ! que ne vous ai-je avec moi ! Écrivez-moi donc dans cette rue de Vaugirard, et, sans préjudice du paquet qui couche encore à Sainte-Geneviève, envoyez-moi le *Brummell* sur grand papier pour la duchesse de Grammont. Nous parlions de journaux, et, le croiriez-vous ? l'éditeur qui prendra le volume où le *Brummell* réimprimé sera suivi du *d'Orsay* (que je soignerai comme une intaille) exige que *d'Orsay* paraisse d'abord dans la *Revue de Paris*. Maintenant, faites des pouah ! tant que vous voudrez, vous en ferez moins que moi, mais tel est le joug. Heureusement Gautier, le païen, et Cormenin, le publicain, me tourmentent depuis longtemps pour leur donner quelque chose. Ce sont mes amis, dans le *flottant* du mot et non dans l'*étroit*, et ils aiment ce que j'ai d'audacieux dans l'esprit plus que ma personne. Mais quoiqu'il en puisse être ils feront ce que je voudrai.

A présent, adieu, mon très cher. Sans reproche, voici une lettre plus longue que les vôtres. Je devais dîner aujourd'hui chez la comtesse de Maussion, née Courtemer, et j'ai mieux aimé rester chez moi pour vous écrire.

Adieu encore et amitié éternelle.

Jules B. d'Aur

Bien des choses à M. Le Flaguais.

Encore un mot avant de fermer ma lettre. Qu'est devenue l'affaire de Couture ?

Les journaux anglais reproduisent ce qu'il fait. Est-ce donc impossible d'avoir un article sur son livre dans vos journaux de Caen ? Vous avez vu comme je l'ai posé dans le *Pays.*

Tout à vous, *for ever !*

Jeudi soir. 52. Novembre (25).

MON CHER ET TOUJOURS PLUS CHER AMI,

Vous jetez peut-être dans votre tiroir ma lettre d'hier, qu'en voici une autre qui vous arrive les bras ouverts et qui vous plante deux bons gros pétards de baisers sur les joues ! Je ne puis pas — en bonne conscience de cœur — me dispenser de vous écrire ce soir encore. L'amitié qui bavarde ne radote pas. Renée — ce garde-note à garde-vue qui aime à garder la maison — m'envoie enfin votre paquet. J'y trouve un *Brummell* vierge de notes, quoique vous me l'annonciez annoté. Plus un *Prophètes*, annoté avec une piété qui me touche et curieux plus encore pour les autres que pour moi, mais dont il faut que ce soir *même* (sans plus attendre) je vous remercie. Donc, merci et merci dix fois ! Il n'y a pas, et il n'y eut jamais, d'ami comme vous, même au Monomotapa. La lettre *insérée* dans le paquet, que vous trouvez *bête* et que j'ai trouvée charmante, méritait une réponse, et « *la v'la, Monseigneur, la v'la !* » comme dit de Rosine ce polisson de Figaro.

Je ne puis exprimer ce que j'ai senti en lisant vos deux projets typographiques. Ma gloire (si je deviens célèbre) et mon bonheur (si je reste obscur) ne sera pas d'avoir écrit de telle ou telle manière, mais d'avoir eu un ami comme vous. La place que je tiens dans votre vie, moi seul la connais, et cela vaut la peine de vivre. La Fortune, cruelle à l'endroit de mes ambitions, m'a vengé par le bonheur des sentiments. J'ai eu un écrin d'amis (je ne parle pas de l'écrin des maîtresses), mais vous êtes le Régent de mon écrin. Tout ce qui a un cœur

me l'envierait. Mon cher Trebutien, mon brave et incomparable ami, votre lettre de ce soir a pénétré mon cœur. Pourquoi ce mot : *Je regarde ma mission ici-bas comme devant être terminée dans trois ans ?* Pourquoi ce terme ? Quels sont vos desseins ? Votre mère n'est plus ; mais vous avez votre nièce. Dans trois ans, moi, je serai peut-être *assez dans ce monde* (car je ne suis pas encore corrigé de l'espérance) pour vous offrir une bonne et douce position près de moi. Ah ! cela a été toujours mon rêve : devenir assez riche ou me trouver dans telle situation, politique ou littéraire, que je pusse vous dire : Mon frère Trebutien, arrivez ! Vivre ensemble, toucher aux choses de l'esprit et de la science noble et désintéressée, par vous et comme à travers vous, me reposer sur votre cœur et sur votre esprit, vous faire le Dieu Lare, le Génie protecteur de ma maison et de mon cabinet de travail, si j'avais un cabinet de travail, voilà ce que je demanderais à Dieu, si Dieu m'écoutait ! Ni le mariage, ni rien au monde, ne m'empêcherait de réaliser le projet de vous avoir près de moi et de vous faire dans ma maison une Capoue d'amitié et de bonheur, si (toujours *si*, quand ce n'est pas : toujours *mais !)*, si un peu de prospérité me venait. Votre aimable et touchant *tu soror eris* serait un mot vrai, — pratiquement vrai...

Maintenant que votre mère a passé pour nous attendre où nous irons tous, et que vous prévoyez le mariage de votre nièce, vous entrevoyez *peut-être* la vie religieuse comme un asile, comme le but d'une âme plus pure et plus haute que ce temps où elle a vécu. Ce n'est point à moi à parler contre un projet si austère et si viril. Moi qui ne vous vaux pas, moi à qui le monde ne froisse pas les célestes délicatesses qui sont en vous, et qui ai en moi, au contraire, ce mal du *désir de la domination* qui lie les ambitieux à leurs esclaves, j'ai pensé pour moi-même à finir ainsi. Oui, s'éteindre sous un capuchon, vivre sous la lampe

allumée du chœur d'une église !... Cela m'allait aussi comme à vous, Trebutien... Mais vous avez un ami, un ami qui a les délicatesses de la femme pour vous, et de plus qui vous aime dans votre intelligence comme un homme; faut-il donc qu'il y ait une grille de couvent entre nous deux ?

Mon cher Trebutien, le mot de votre lettre m'a inspiré tout cela. Je vous le dis au courant de la plume et à vol d'impression, mais j'ai cru avoir pénétré votre pensée. Je me repens presque du mot d'Énault que je vous ai mandé dans ma dernière lettre. Du reste, j'en décharge, du mot et du jugement, puisqu'ils ne sont pas de moi, ma responsabilité. Entre nous, rien ne peut être blessant pour nous ni pour personne. C'est un cloître aussi que notre amitié ! Nos pensées tiennent et restent entre nous deux. Vous parlez de vos sympathies. Je n'ai point de sympathie pour Énault, la prétention même et jusqu'à la contorsion ! IL SE CONTORSIONNE *pour dire de bons mots*... qu'il ne dit pas. Nous en sommes aux termes d'une politesse très fleurie, mais les fleurs n'ont ni parfum ni racine. Il a de l'activité qui ressemble presque à de l'intrigue, et je suis persuadé qu'il se poussera, malgré une chose que les sots détestent bêtement : la fatuité. Il est vrai que la sienne n'est pas de grande race, Il était né pour être *Incroyable* et pas plus ! Frisure de poupée, dents de poupée, voix de poupée ; — un peu de vie, Monsieur, s'il vous plaît !

Que ce que j'écris là reste entre nous. *Dans le temps*, m'a dit l'autre soir le personnage en question, *que vous m'écriviez une lettre charmante, vous me drapiez de pied en cap dans une lettre à Trebutien. C'est du moins madame*** qui me l'a dit.* J'ai répondu à cela comme je le devais et comme un homme qu'on n'embarrasse pas beaucoup d'ordinaire. Si j'ai drapé Énault, du reste (car je ne me rappelle pas mes lettres), ç'a été avec son propre drap. Pourquoi donc ne le jugerais-je

pas ? Je n'ai rien dans l'âme contre lui. Mais, comme sûreté de relation, — si cela est vrai, — je n'aime pas beaucoup cela de madame***. Qu'en pensez-vous ?...

Mon cher ami, notre correspondance va se ranimer de plus belle. Nous allons reprendre notre système de questions et d'informations pour les romans que je médite, et dont mon *Abbé de la Croix-Jugan* n'est que le commencement, — la tête de série. Je n'oublie ni ne rejette rien de mes projets et de mes plans (V. mes lettres). Je veux commencer par *Des Touches*, et, malgré vos horreurs des journaux et pour courber sous mon pied la tête de ces ânes d'éditeurs, je publierai ledit *Des Touches* dans le *Pays*. Je ne lui donnerai pas le nom de Des Touches. Un nom historique ne vaut jamais rien, car l'imagination est prévenue. Elle bâtit un ciel, et elle en tombe quand elle vous lit et en disant : *Ce n'est que cela !* Je jouerai donc un tour de surprise à la drôlesse, et j'appellerai mon roman : l'*Enlèvement*. On rêvera l'enlèvement d'une femme, et on verra bien un autre jeu ! Cela n'aura guères que dix feuilletons. Faire *court* et *fort*, voilà le difficile. Le reste n'est que mécanique, et ce n'est pas la *mécanique céleste !* Dumas, Féval, et jusqu'aux carlins, aux *ouistitis* imitateurs de ces grands singes de la littérature, allongent un livre et tiraillent comme le câble d'un *grelin* la pauvre imagination du public. Voyez ! le grand maître, BALZAC, n'est jamais long. Il concentre. Je veux me modeler sur ce grand homme. Après *Des Touches*, je ferai la *Vaubadon*, avec un titre que je n'ai pas encore. Voilà pourquoi, mon cher Trebutien, vous allez être mis en réquisition par votre ami, et que nos lettres vont se croiser comme les navettes d'un tisserand.

Et pour ne pas perdre une minute, je commencerai aujourd'hui même. Ecrivez à Avranches, écrivez où besoin sera, mais chassez-moi au renseignement avec l'ardeur de votre amitié. Je voudrais sous quinze jours — au plus trois semaines — avoir fini mon *Enlèvement* et qu'il fût livré au *Pays*. Sachez-

moi d'abord ce qu'était ce Des Touches. — Je n'ai encore que des choses vagues ; — d'où était-il, et qu'était-il ?... Sa naissance,sa famille, son âge quand la Révolution éclata? Était-il blond ou brun, grand ou petit, fort ou faible ? Quand il eut été enlevé, que devint-il ? Où alla-t-il ? Je crois avoir entendu dire qu'on le porta à la côte et qu'on l'embarqua. A ce propos, bien me déterminer à quelle distance la mer *est la plus voisine de Coutances,* car il est probable que c'est là qu'il s'embarqua. Revint-il ? Est-il mort fou de l'ingratitude des Bourbons en 1815 ? Je l'ai ouï dire, mais le vérifier. Voilà pour Des Touches.

Quant à ses compagnons ou ses enleveurs, je voudrais bien avoir les noms de ces douze braves, mais si je ne les ai pas tous, que j'en aie le plus possible. (Je n'en ai que trois.) Si les faits de l'enlèvement vous étaient rapportés, ce serait très bien. Je les comparerais à ce que je sais. Vous voyez, mon ami, que ce que je vous demande n'est ni très détaillé ni très difficile, s'il y a encore debout un de ces vaillants compagnons.

N'enchevêtrons point la Vaubadon et Des Touches. Des Touches d'abord, uniquement Des Touches. D'ailleurs, comme tout se tient dans cette chouannerie, en vous informant pour Des Touches nous frapperons peut-être d'une pierre deux coups.

Seulement, cher Trebutien, pensez au temps dans lequel je m'enferme : quinze jours, — et quinze jours en faisant bien autre chose. Vous voyez si je compte sur votre rapidité d'exécution.

J'espère que j'aurai bientôt nouvelles de vous, mon cher ami. Je ferme ici cette lettre si longue et j'attends. En relisant vos annotations sur les *Prophètes*, j'ai eu un étonnement de M. Jourdain qui fait de la prose sans le savoir, car c'est vraiment de la prose que ces diables de lettres. Je ne croyais pas si bien dire quand j'écrivais. Et puis il y a aussi le charme

de votre écriture, que je crois. Quand je me relis copié par vous, je me plais davantage. L'Amitié a ses prodiges et ses prestiges aussi, mon cher Trebutien !

Et tout à vous et dans la vie et après la tombe.

Jules B. D'AUREVILLY

Mille choses à Sa Suavité M. Le Flaguais.

Lundi (11 heures). 6 décembre 52.

Mon cher Trebutien,

J'ai reçu le paquet par la diligence. Vous recevrez *diligemment* mes actions de grâce. C'est moi-même qui suis allé porter votre exemplaire aux Carmes. Figurez-vous,mon ami, que mon balcon surplombe leur cour et que je touche presque de la main (en me grandissant un peu cependant, pour justifier la métaphore,) leurs deux dômes et leur toiture grise. Vrai toit de moines,triste de profils et de teintes, fait pour que les passereaux des Psaumes de la pénitence s'abattent dessus, comme les pécheurs s'abattent dessous ! Le pécheur votre ami n'est encore qu'à côté... Je me suis permis d'ôter de sa bande l'exemplaire du P. Souillard et de corriger une faute d'impression que je corrige toujours dans les exemplaires que je donne.C'est, à la page XXIIIe, le nom de Schelling. Il y a *Schilling*, et c'est Schelling, comme le diable le sait et comme l'Allemagne l'orthographie. Je vous prie (faites cela pour moi), je vous prie, quand vous donnerez maintenant un exemplaire, de corriger cette damnée faute qui a l'air d'une ânerie. C'est quelquefois une impertinence d'écorcher un nom, mais ici l'impertinence se retournerait contre l'auteur. Cela fait, j'ai replacé l'exemplaire pieusement et fidèlement sous sa bande, et je l'ai remis — comme je vous le disais — moi-même au portier des Révérends Pères Dominicains.

Je croyais vous envoyer, de conserve avec cette lettre, mon bulletin bibliographique de la quinzaine,mais les annonces de la fin de l'année l'ont fait rejeter à mercredi. Vous n'aurez pas pour celui-là les transes d'hésitation que vous avez eues quand il a fallu lire le dernier. J'y houspille d'une

vergette assez animée la défroque universitaire de ce cuistre ganté et à lorgnon qu'on appelle Saint-Marc Girardin. Vous verrez comme *j'ai lavé cette assiette* et si je la lui jette convenablement à la tête. Je n'ai jamais pu souffrir ce monsieur, ni la réputation de ce monsieur, ni le talent de ce monsieur. Mes nerfs et ma raison s'accordent sur cette antipathie, car c'est un homme des *Débats* et de l'Université, c'est donc un ennemi ! un tigre, comme vous dites, vous ! Oui, un tigre qui sait le latin et qui n'est plus qu'un grippe-minaud de convenance hypocrite dans le langage, mais *griffant en dessous* les doctrines qui sont une part de notre âme, les pieds saignants de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ne me parlez jamais de ces Pharisiens des *Débats*, des sépulcres blanchis où se sont dissoutes en immondices les truffes des dix-huit ans du règne de Louis-Philippe et de Duchâtel !! Il n'y a point de rémission pour ces gens-là. Comme je n'avais qu'une petite sottise ennuyeuse à examiner (les *Études* et les *Voyages* de ce rhéteur à l'empois en vacances), je n'ai pas pu me livrer à ces impétuosités de mépris qui me battent, comme la mer bat sa rive, les cloisons du cœur ; mais puisque c'est un *pincé* et un *pointu* que ce monsieur à la petite ironie du bout des lèvres, je l'ai payé en sa monnaie et je l'ai *pincé* et lui ai donné de la *pointe* à mon tour. Je l'ai accouplé (pour faire contraste) avec ce modeste et savant Noirot (l'abbé Noirot), le maître de notre admirable Saint-Bonnet... Enfin vous verrez et vous jugerez la chose, que je vous expédierai dès qu'elle aura paru.

C'était hier dimanche. Je pense (rêvé-je ?) que vous m'aurez écrit. Peut-être aurez-vous quelques détails venu d'Avranches. Enfin j'attends et suis tranquille, car je sais que vous ne m'oublierez pas. Ajoutez aux questions de ma dernière lettre (y revoir) la date de *l'année* et du *mois* où se fit l'enlèvement de Des Touches. Ceci est important pour moi. Si vous avez besoin d'écrire pour toutes ces informations à l'habitant (son nom m'échappe) du château de Montgomery,

eh bien, poussez l'amitié jusque-là. Vous savez bien où je pousserai la reconnaissance.

J'espère, mon cher Trebutien, qu'*il n'y a rien* (encore une locution de mon pays) *à craindre* sur l'exactitude de Derache, qui a mon paquet depuis si longtemps. Veillez au grain, très cher ; quoique ce grain-là ne soit peut-être pas du froment d'une bien haute qualité, cependant je serais fâché que toute cette politique et polémique fut perdue. Vous êtes le bahut vivant de mes œuvres *quelconques*, et l'artiste qui a fait de vous pour moi une si précieuse cassette est le plus pur et le plus noble des artistes : c'est le Sentiment, ou, pour mieux dire, le Génie de l'Amitié. Il m'est agréable de ne pas recueillir ce que je fais, de ne pas penser à moi et de savoir que vous y pensez, vous. C'est une jouissance de sécurité paresseuse et... orgueilleuse que je vous dois. Rare et piquante chose ! mais que ne vous dois-je pas, cher ami ? Et s'il s'agissait de compter, je m'y perdrais ! Il n'y a que vous qui y retrouveriez toujours mon cœur.

Merci de vos bonnes dispositions pour Couture (en fait de style et de pensée un vrai sanglier d'Érymanthe, mais le coup de boutoir est bon !). Je vous en remercie parce que vous ne pouvez être sympathique à Couture. Il n'a pas la même religion que nous. Je vous l'ai dit souvent : c'est un œil perçant en politique et un logicien d'une grande force de généralisation . Mais *it is all !* En philosophie, il est matérialiste et anti-métaphysicien, avec un front pourtant qui ressemble à une fournaise,— le dôme d'une église à feu ! — Ce serait la honte de Lavater. Pour comble de bizarrerie, et par suite de l'invraisemblance de toute vérité, cet athée a les vertus d'un chrétien. Élévation, charité, pureté d'âme, respect de la famille et de lui-même, conscience, enfin la plus forte moralité ! Il s'attrape diablement lui-même de ne pas être pieux, car il serait très aisément un saint. Je crois que Candide Le Saulnier (quel amateur d'antithèse que le parrain

de celui-là !) vous portera dans quelques jours des articles sur le livre de Couture. Vous avez raison, les promesses des journalistes, c'est le macadam de l'enfer, comme les bonnes intentions en sont le pavé, ce qui est bien différent. Vous pourrez donc, à l'aide des bribes que vous apportera notre rabelaisien ou rabelaisiaque de Saulnier, *obliger Couture de quelque chose*, comme disent les mendiants égalitaires modernes, au lieu de nous demander l'aumône au nom du bon Dieu, l'irrésistible nom du bon Dieu !

Voici minuit qui sonne à la cloche nette et pure des Carmes. Je laisse ce bout de lettre en blanc pour le cas où j'aurais une lettre de vous demain matin. Bon soir, cher ami, bon soir. Que votre taie d'oreiller vous soit de batiste pour sa douceur, et vos songes charmants comme des rêves !

A demain.

J. B. D'A.

Point de lettres, — il est midi. Celle-ci va partir. Sans doute, vous attendez d'Avranches. Dès que vous aurez quelque chose, écrivez et vainquez vos paresses. Je ne vous fais ni exhortations, ni reproches ; je suis sûr de vous.

Demain je vous enverrai mon article, qui décidément paraît.

For ever,

Jules B. D'AUREVILLY

Mille choses au poète.

Le vendredi, 10 ou 11 décembre 1852. Paris.

Ce n'est pas moi qui vous ferai attendre ma réponse. Eh non ! J'ai en ce moment la *belligérance* des lettres. J'ai reçu la vôtre ce matin, — mon très cher ami, — la vôtre,longue et pleine. Une bonne lettre pleine de demandes et j'aime vos demandes. Ce sont des occasions de vous faire plaisir : c'est le détail du bonheur. Vous serez donc exaucé, cher Trebutien, d'ici à quelques jours au plus. Comptez-y. Mon *tourbillon* — comme vous dites — ressemblerait à la valse d'une planète sous les lanières de feu du triple fouet de l'ange Metatrone (l'ange qui, selon la *Kabbale,* vient immédiatement après Dieu),que j'aurais du temps et de la pensée pour vous. Vous savez, cet animalcule de Lacombe,cet infusoire du journalisme?... Il a voué une amitié fanatique à Soumet et à la mémoire de Soumet, le Grévedon des poètes. — Ceci honore Lacombe, mais l'histoire n'en est pas moins drôle.— Un jour Lacombe, qui avait voulu lutter avec des Crotoniates comme moi et quelques autres en fait d'absorption de vins et *d'esprits* de toute sorte, tomba sous la table dès les huîtres,vaincu par cette jolie chose qui n'est pas même perfide,— du champagne rose dans des coupes de cristal mousseline. Je comprends le pot de terre brisé par le pot de fer, mais cela ! Enfin voilà le fait.*Pot de terre Lacombe* tomba, de trop plein. On le crut mort, asphyxié. On est sympathique et on a la force de sa sympathie quand le dîner commence. On le porta sur un lit qui se trouvait là. On lui fit respirer des sels. On lui *squeeza* (mot que j'ai fait de l'anglais et qui dit la chose) du citron dans les yeux, — fermés comme ceux d'Endymion, mais moins beaux.On lui alluma des cigares sur la moustache, on lui brûla des plumes sous le nez. Rien n'y fit. L'apoplexie

semblait certaine. Il est mort, le fort d'Israël, le Judas Machabée, le lion de l'ivresse! — disait déjà une voix prête à l'oraison funèbre. Ma foi! une idée me prit aux cheveux. Je me penchai sur le cadavre d'homuncule étalé sur ce lit, comme un roquet sur les coussins d'un bichon, et d'une voix de basse à réveiller un juste (un juste, la marmotte de la conscience !) : « Si vous n'êtes pas mort, Lacombe, — lui dis-je, — j'ai besoin d'un vers de Soumet ». Mon cher, à ce mot, mon cadavre redevint un petit homme. Il se secoua les oreilles et me dit bravement un vers de Soumet. Je ne sais plus lequel, mais il en dit un ; il n'était pas mort ! — Eh bien, mon cher ami, je crois qu'avec une demande de vous, ou votre nom, on me ferait revenir du fond de tous les *tourbillons* et de toutes les ivresses. D'autant qu'en fait d'ivresse, le monde, qui m'en donnait jadis, ne m'en cause plus beaucoup maintenant.

Vous avez raison, mon cher Trebutien. J'ai beaucoup trop attendu et j'ai négligé d'écrire à M. de La Valeinerie *(sic,* hein ?).

... Cependant, le temps a passé, et en passant il a peut-être entraîné cette vieille ruine, ce Colysée d'héroïsme, ce La Valeinerie qui commanda la merveilleuse expédition. N'importe ! Dans l'incertitude, je vais lui écrire comme s'il vivait encore. Il aura de mon papier chinois sous peu de jours. S'il est mort, son fils ouvrira ma lettre et y répondra avec orgueil. Je ne vois aucun inconvénient à forcer les fils à écrire la gloire de leurs pères.

Mais que tout cela ne vous empêche pas d'agir de votre côté. Beaurepaire n'a pas la rapidité de la foudre, s'il a la douceur de la rosée. Quant aux lettres de Le Héricher dont vous me parlez et que vous avez égarées, mon cher Ménalque (j'aime les distraits comme vous! quand ils ne sont plus *là*, c'est qu'ils sont en visite dans le ciel!), ces lettres ne répondaient à aucune des questions posées dans ma pénultième

lettre. Elles parlaient surtout de Frotté. Mais de Des Touches, elles ne disaient rien de ce qu'il me faudrait sur l'heure. Je dis *sur* L'HEURE, Trebutien, et je souligne, car le temps qui nous dévore a été mathématiquement carré par la paresse. Comme disent les poètes en sabots des fossés de chez moi, *j'ai maçonné sur mon dos*, et m'en voilà écrasé.

Mon article n'a pas encore paru. Le retard est venu des annonces. Mais les annonces font des sommes folles et je suis égorgé avec ce couteau d'or. Ce sera pour demain ou après-demain peut-être ; dans tous les cas, l'article vous sera adressé dès qu'il aura paru. J'ai l'espoir que mes chiquenaudes sur le nez impertinent du Saint-Marc Girardin vous feront plaisir. J'aime mieux saint Marc l'Évangéliste ! Vous me parlez d'une autre antipathie *à draper*, l'abbé Delacouture. Mon cher, admirez la rencontre ! Je chauffais mes petits pieds au *Pays*, quand il y arriva, chargé de son affreux bouquin. Je connais donc le drôle de visage, si cela se peut appeler un visage que ce qu'il a sous son chapeau. Il venait quémander un article, — promis, dit-il, par La Guéronnière (le prometteur éternel et la billevesée bienveillante !). *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean*, mon bonhomme, — dis-je en moi-même. Et, quand il fut parti, je tournai les pages de son livre, qui puait le gallican, à travers la couverture, comme lui, l'auteur, le puait à travers sa houppelande et son attitude d'intrigant honteux. Savez-vous ce que j'y trouvai ? A toutes pages, les plus sottes et sales attaques contre le comte Melchior Du Lac (de l'*Univers*), contre le doux, le serein, le *saint* Du Lac, un docteur de Trente, sous un habit laïque ; un homme fait pour siéger au banc des docteurs dans un concile. Alors je me promis bien de parler à La Guéronnière pour empêcher la publicité de ce livre, baveux de personnalité et de doctrine, ou pour demander à l'examiner et à en parler. Je n'ai pu encore joindre La Guéronnière, emporté par les cent ballons du plus incroyable succès. Mais je vous réponds que, si le

livre m'échoit, l'auteur se félicitera peu du compte-rendu du *Pays*. C'est un de ces hommes comme les impies aiment à en trouver sous les soutanes, de ces calottes crasseuses qui faisaient bouillir le lait du café de Voltaire. Ces gens-là sont la plaie secrète, trahie par l'infection, de l'Église. Ah ! s'il m'échoit, le *Delacouture*,

> Je te plains de tomber dans *mes* mains *effroyables*,
> *Abbé*,

car, de sa vie, garçon d'écurie, armé d'une étrille, n'aura frotté d'âne au poil hérissonné par la révolte comme je frotterai celui-là !!

Vous voyez, ami, si je réponds, *mot par mot*, à tous les mots de votre lettre. Mon pauvre *passer solitarius*, je voudrais vous faire un monde à moi tout seul, je voudrais vous bâtir un *tectum* avec mes lettres ; malheureusement, ce ne serait là qu'un toit de papier assez peu solide contre le vent de la vie, qui nous souffle si fort au visage et au cœur parfois ! Je sais le toit qui vaudrait mieux, mais quand l'aurai-je pour vous l'offrir ? Vous n'avez vécu que pour votre admirable mère (la *Mater dolorosa* dont l'œil noir brille toujours au fond de mes souvenirs) ; il faut vivre maintenant pour moi. Vous viviez auprès d'elle, mais quand vivrez-vous près de moi, pour que je puisse croire que je lui ai un peu succédé?... Ah ! voilà la question que je fais éternellement, *in petto*, à cette sourde destinée qui nous met encore sa main sur les yeux, pour que nous ne voyions pas l'avenir.

Madame de Montaran, dont vous me parlez avec un sentiment de si noble reconnaissance pour toutes ses hospitalités, est d'une bonté pardonnante et parfaite, de désirer revoir un homme qui a traité son salon comme une pièce en enfilade, car je ne l'ai *presque* (pardon de ce caillou qui roule dans ma phrase) *que* traversé. Il y avait là cependant tout ce qu'il fallait pour s'asseoir, s'y trouver à merveille et y oublier

la vie en la savourant. On m'avait fait un accueil de fée qui vous doue en vous disant *revenez*, et on me l'avait dit. Je ne suis pas revenu. Puisque madame de Montaran a, dans sa conscience d'hermine, la bonté d'avoir une inquiétude et puisqu'elle se demande pourquoi je ne suis pas revenu, dites-lui bien qu'il n'y a pas de raison à cela que sa générosité la plus aimable puisse s'imputer pour se la reprocher. Je suis coupable seul, mais non d'oubli qui est de l'*indifférence* appliquée, — et pour les femmes il n'y a pas d'autre crime que celui-là ! Je vous l'ai dit, je crois, Trebutien, — à cette époque, j'étais livré à toutes les horreurs d'une vie que j'ai tuée avant qu'elle ne me tuât. Il était temps ; mais le bronze dont je suis bâti a été coulé dans un fier feu ! Aujourd'hui, le salon de madame de Montaran, — ou plutôt non son salon, mais sa personne, me retiendrait. Vous voyez si je tends le cou au lacet de soie, et si j'ai la *soumission du cordon* qui n'étrangle pas comme celui des Turcs, mais qui fait venir.

Par parenthèse, c'est chez madame de Montaran que j'ai rencontré pour la première fois un homme qui fait en cet instant la tristesse de tous les gentilshommes et dont il faut, à ce qu'il paraît, voiler le blason avec le manteau gris de la charité, ce marquis de Foudras qui *depuis*... Mais *alors !* alors il avait l'air d'un gros perroquet à grosse tête rouge qui mangeait une cerise, et maintenant il ne ressemble plus qu'à une pie qui a volé un couvert.

Pardon de ce commérage qui n'est pas même une malice. Je vous écrirai, ce soir, sur une autre feuille détachée, mais pour le moment, *sat prata biberunt. Et nimis.*

A vous, mais pas *nimis*.

J. B. D'AUREV.

Paris, 15 décembre 52. Mercredi.

A moi, Comte, deux mots! — et je puis ajouter : *Parle,* — car vous ne parlez guères, mon cher Trebutien. — Je vous ai envoyé, poste pour poste, huit pages d'une lettre en réponse à votre dernière (de huit pages aussi ; mais votre écriture tient plus de place que la mienne, qui tasse ses lettres comme une bonne valseuse tasse ses deux pieds dans une assiette), et vous ne m'avez pas répondu encore ! Cependant rappelez-vous notre ancienne comparaison de *joueurs au volant ?* et qu'entre nous la plume doit être comme la flèche sur la corde de l'arc, frémissante et toujours prête à partir ? Pourquoi donc cette inertie, Trebutien ? Correspondant aux nonchalances découragées, je veux vous dégourdir à la fin ! J'avais fini par dégourdir Guérin, cet autre *vous*... Mon religieux ami, la paresse est un péché capital. Je sais bien que la souffrance diminue le péché et que vous avez beaucoup souffert ces derniers temps. Le Divin tourneur qui polit nos âmes avec un ciseau, souvent bien dur et bien coupant, à dû donner à la vôtre la douceur d'une sphère de l'ivoire le plus pur... Mais est-ce une raison, que d'avoir souffert, pour ne pas secouer ses torpeurs endolories et rester dans la glu amère de ses pensées avec un ami qui est aux écoutes de votre esprit et de votre cœur ?

Après ce *boute-selle* que je vous sonne et qui devrait faire de vous un *boute-feu* épistolaire ou tout au moins un *boute-en-train,* je vous dirai que je ne vous eusse pourtant pas écrit aujourd'hui si je n'avais eu peur que vous ne me prîssiez pour un fou, en lisant le *Pays* de demain. Vous y chercherez, d'après mes précédentes lettres, un petit hachis de Saint-Marc

Girardin, saupoudré de poivre long et de gingembre, et vous ne trouverez à la place qu'une assez froide et innocente blanquette de critique au lait doux, et vous croirez peut-être que j'ai gasconné en vous parlant de la cuisine que je devais servir à ce suceur d'ailes de poulet, indigestionné, depuis dix ans, des meringues du plus sot succès ? Oui, vous croirez que j'ai gasconné ou que j'ai battu la campagne ! mais ni l'un ni l'autre, mon cher ami. Ce qui m'est arrivé tant de fois ailleurs m'est arrivé au *Pays*. J'ai été trop vert et trop mordant. Mon article a épouvanté les gens à ménagement, et on m'a prié d'en changer les termes. Mais chez moi la phrase sort du fond, la phrase n'est plus une girouette piquée sur ma pensée et qui tourne selon le vent des relations et les convenances du charmant monde où nous vivons. Pour n'avoir point à me modifier, je me suis supprimé. C'est plus court. *Aut Cœsar, aut nihil !* Tout ou rien ! Je vous enverrai la suppression. *Membra disjecta.* Vous la jugerez et la jetterez dans le tiroir qui m'est consacré. Il paraît que le Saint-Marc, en sa qualité de rédacteur aux *Débats*, est fort choyé par notre Empereur. Donc il faut prendre garde, disent les prudents de la courtisannerie. A cela rien à dire. Nous ne sommes pas des badauds de misanthropie ; nous savons comme la vie est faite. Nous avons l'indifférence et même la bonne humeur du mépris. Mais n'est-il pas triste de voir Napoléon (un homme enfin !) s'obstiner à s'emmitouffler dans des essais de conciliation impossible entre ce qu'il y a de plus inconciliable au monde,— les partis... Pourquoi tend-il sa main à des traîtres, qui mourront dans leur peau de traîtres, à moins qu'il ne les fasse écorcher pour en couvrir les tambours de sa future garde ? Où a-t-il vu dans l'histoire, et à quelle place dans l'histoire, que les *chatteries* ou les *lionneries* de la conciliation, hypocrite ou généreuse, aient jamais réussi à un homme d'État ?... C'est quelque chose de plus profond qu'on ne croit que la politique

des partis, puisque le succès des uns et la lâcheté des autres ne suffisent pas pour les dissoudre, longtemps après qu'ils sont vaincus.

Vous me donnerez, du reste, votre jugement, et sur la *Girardinade* impossible et sur l'article tel que je l'ai remanié et publié. Il n'a pas grand éclat et ne fera pas mal aux *chassieux* qui se plaignent toujours des maux que leur cause le rayon de l'imagination. Je me surveille, Trebutien ! Le goût moderne est une délicatesse d'hôpital. Tel qu'il est, l'article est assez ferme, assez dru planté sur l'ergot. Voilà son seul mérite. Il a un certain calme à l'Hercule Farnèse qui me plaît, et un bon sens qui vous étonnera peut-être :

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante !

Mais, n'importe ! s'il en a, c'est tout ce qu'il faut. Lorsque le hasard carambolle, les points n'en sont pas moins marqués...

Ah ! — pendant que j'y pense ! ces choses-là doivent se prendre aux cheveux... — merci de l'article sur Couture. Il m'est arrivé dimanche soir, le jour où vous avez dû recevoir ma chinoiserie de lettre. Ce Gournay (j'ai connu dans ma plus lointaine enfance un Gournay, qui était *procureur du roi à Valognes*. C'était le Coislin de la magistrature. Il interrompait sa phrase, et, du groupe où il causait, il traversait tout le salon pour aller pudiquement se moucher, en se tournant contre le mur. Aux portes de la ville, il disait à Mgr le duc d'Angoulême : « *Monseigneur, comment va Madame ?* » Le vôtre serait-il le parent de celui-là ?), ce Gournay, le Gournay à l'article, sent le légitimiste d'une lieue. Mais pourquoi reproche-t-il à Couture de ne pas être juste (dans le sens de l'éloge) envers Louis XVIII ? Au contraire d'un auteur que vous aimez, l'auteur de certains *Prophètes*, Couture aime beaucoup ce louche forcé de Louis XVIII (V. le *Gouvernement héréditaire*). Selon lui, Louis XVIII eût sauvé

la Restauration, si une Restauration n'était pas une chose impossible. De plus, M. de Gournay confond les privilèges de la noblesse avec les distinctions nobiliaires SANS FONCTION que les Bourbons rétablirent. Pour bien entendre Couture, il ne faut pas confondre cela. Nonobstant, l'article est grave ; il discute et juge ; et Couture vous en remercie ainsi que moi, car sans vous M. de Gournay n'aurait pas songé à bouger. Les livres de Couture lui seront adressés, francs de port, mais non francs de reconnaissance. Cependant Couture n'écrira pas. *Les jardins parlent peu*, et lui n'écrit guères. Les révérences mondaines d'une lettre font perdre la tête à cette nature de paysan du Danube, qui a mis des gants une fois en sa vie, et qui semblait emprisonné jusqu'au nez dans la gaîne de cette malheureuse paire de gants ! C'était un supplice comme d'être enterré dans du sable, et tout vivant ! Pour un tel homme, des brochures et même des encyclopédies sont possibles, mais un pauvre petit billet, non !

Et puisque nous parlons de billet, je viens d'en recevoir un long comme une lettre, qui a pourtant remué mon sang très blasé à toutes ces douceurs. C'est du capitaine d'Arpentigny. Vous ai-je quelquefois parlé, dans mes lettres, du capitaine d'Arpentigny ?... Je le crois, mais je n'en suis pas sûr. Il a fait un livre sur la *Main*. Vrai ou faux, ou seulement probable de déductions, le livre, à part le système, est un chef-d'œuvre de diction, une des choses *les plus dans la langue* que je connaisse, l'audace concentrée et faisant un miroir ardent de cent degrés. Mais, comme vous vous l'expliquerez très bien, en raison de ces qualités à outrance, le livre a cinq mille mètres d'obscurité sur ses pages charmantes. Il moisit sur les quais peut-être, dans la personne de ses derniers exemplaires, et excepté pour nous, quelques dégustateurs des *amers* littéraires les plus pénétrants, et qui couperions du zest de citron pour épaissir notre curaçao et lui donner une saveur plus forte, d'Arpentigny, le conteur, le centaure,

la plus belle cravache de style qui ait jamais cinglé le mot et l'anecdote, d'Arpentigny est aussi inconnu qu'un mineur danois qui serait par hasard un grand poète. Comme elle est spirituelle, toute cette comédie de la gloire ! Ce qu'on sait dans le monde de d'Arpentigny, c'est qu'il a de l'esprit, un peu moins peut-être que Roger de Beauvoir parce qu'il ne lâche pas le calembourg et la calembredaine comme un vaudevilliste entre trois vins, et, de plus, qu'il a le dandysme militaire d'un homme qui fut la *fleur des pois* des gardes du corps, et qui a gardé *au sien* le reflet de jeunesse que donne la grâce, cet ambre qui éternise la jeunesse et les papillons ! Voilà à peu près tout. L'homme supérieur voyage *incognito* et se *f*... des auberges du monde qu'on appelle des salons, dans lesquels on a l'appréciation des cabarets. J'avais envoyé mon *Brummell* à d'Arpentigny avec un mot, et c'est à cet envoi qu'il a répondu. Il me dit mille choses charmantes, et avec la madrerie la plus flatteuse et la moins dupe en même temps, mais la parole vraie qui m'a fait plaisir au milieu de toutes ces fleurs de verveine, est celle-ci : *Je vous remercie, comme un homme à terre remercie celui qui le relève*... Pauvre d'Arpentigny ! que je l'aime, sans le connaître, son masque de gaîté méprisante qu'il porte dans le monde, à la main ! Oh ! le poids de l'obscurité sur un homme fait pour l'éclat, que je le sens bien ! que j'en comprends la pesanteur horrible ! Le poids de l'Étna sur le corps escarbouillé des géants antiques n'est qu'une petite pierre, en comparaison des montagnes que portent *certains cœurs*, et sous lesquelles ils ne font que des mouvements doux et tranquillement respirent. Tranquillement, — du moins en apparence, mon cher Trebutien !

Il est bien tard aujourd'hui pour que je vous envoie, par la poste des affranchissements, mon article, mais vous l'aurez demain et cette lettre-préface le précédera. Un homme averti en vaut deux. Avez-vous reçu des nouvelles d'Avranches ?

Je suis,moi, très évèque d'Avranches de n'en pas recevoir. Est-il donc amoureux, ce Beaurepaire, pour ne pas écrire ! Écrivez-vous de votre côté à La Valesnerie ? Moi, j'écris. J'ai l'impétuosité d'un torrent, je fais avalanche de lettres et *gare dessous !* Mon cher ami, imitez-moi ; mettez de la substance de colophane à votre plume et écrivez-moi jusqu'à ce que je vous dise *assez.*

Mille choses au poète, et à vous... quoi ?... Offre-t-on quelque chose à qui a tout ?

For ever, donc !

Jules BARBEY D'AUREVILLY

Mardi matin, 21 décembre 52. Paris.

Mon cher Trebutien,

Je ne suis pas de ceux qui languissent. — J'ai reçu votre lettre, il y a une heure, et j'ai *chassé* ceux qui étaient chez moi — les frêlons de ma ruche — pour vous écrire. Je commence par vous envoyer les *abattis-Girardin* que vous me demandez. Les voici en lambeaux d'épreuve, rafistolés par moi qui m'entends moins à rafistoler tout cela que le Turlupin de Béranger à rafistoler ses chausses. Mais, pourvu que vous vous y reconnaissiez et que vous puissiez lire, c'est tout ce qu'il faut. Pardonnez-moi tout cet affreux recollage. Je suis maladroit comme un prêtre Normand. Quand je serai diplomate, je cachetterai mieux. L'art de la diplomatie, c'est de bien faire des cachets ! Je colle dans l'ordre logique de l'article supprimé.

Aujourd'hui même, mon cher Trebutien, part pour le château de Chanteloup ma lettre à M. de La Valesnerie. Si le fils n'est pas un de ces légitimistes touchés par la torpille de l'égoïsme lâche et bête, il me répondra, — en supposant que le père soit mort. J'ai écrit simplement et sans révérence *en* tortillons, comme doit écrire un gentilhomme *Tory*, à un gentilhomme *Jacobite*. L'homme d'action aimera ma lettre et y répondra, j'en suis sûr ; mais si le vieux héros est mort, qu'est le fils ? Les fils ne sont guères dignes des pères, à cette *male* heure. Peut-être ne saura-t-il pas ce qui fait la gloire de son père, — ignorant, *à la gentilhomme moderne*, entre une carnassière et la queue crottée de ses bœufs. O chevalerie, tu n'as plus ni épée ni éperons !

Paris. Lundi soir, 14 mars. 53.

Nous changeons de rôle. Vous, mon cher Trebutien, vous écrivez beaucoup à la fois et *beaucoup* de fois. Moi, au contraire, le débordement en personne, je n'écris plus... autant du moins que je le voudrais. Pourquoi ce *cangiamento?* D'abord, mon cher ami, je suis terriblement occupé. Écoutez-moi. J'ai un article de quinze en quinze au *Pays*, lequel, à partir de dimanche, sera de *huit en huit;* car enfin je les ai accoutumés à ma toux *sixte-quintine* et je vais redresser un peu ce talent que je voûte pour le faire paraître plus petit. De plus, j'ai un engagement pris avec le *Moniteur* pour un volume dont j'ai choisi le sujet, — et nous en reparlerons : cela s'appellera LES GRANDS MINISTRES DU XVIIIe SIÈCLE (en Europe) ; — mes romans chouans que je poursuis. Je fais *Des Touches* en ce moment, et je ne sais pas quel titre encore je lui donnerai (peut-être *l'Enlèvement*, diable de bon titre à surprise). Après *Des Touches* en un volume, nous *Vaubadoniserons* ensemble et je vous enverrai des séries de questions. Puis, j'ai mes *Mystiques*, et Maison, qui veut les éditer, commence de me pousser et me poussera bien davantage d'ici quelque temps. Voilà le plus pressé. Car des ébauches, des plans, des commencements interrompus, mais qui sont pour moi des *Fixés* d'idées, je n'en chôme point, Dieu merci ; mais ils peuvent attendre davantage. Pour moi, une chose commencée sur le papier est finie dans ma tête. Je suis de l'avis de ce *grognon* de Pascal, qui n'a pas menti sur tout : « Il n'y a de difficile à écrire que la première ligne ». Avec cela, je lis beaucoup, selon mon éternel usage.

Donc, encore une fois, pardon si je ne mesure pas mes lettres à la taille des vôtres et si je vous en réponds *une* aujourd'hui quand vous m'en écrivez *trois*. Je viens de recevoir la troisième, c'est-à-dire votre paquet. Et d'abord merci de vos cadeaux. Je crois parfois que vous m'aimez davantage à force de me donner. On aime, qui sait ? peut-être plus les gens qu'on rend heureux que ceux qui donnent le bonheur. Je puis dire cela, moi qui sais qu'il n'y a pas une raison, mais trente-six mille pour que je vous aime. Le *Dandysme* bleu est le plus joli saphir typographique de votre collection, mon cher lapidaire d'éditeur. Je vous fais mon compliment de ce joyau et suis heureux de l'avoir reçu. Seulement, un détail : défiez-vous du thé, n'en faites pas abus. Je suis médecin. C'est de là (du thé) que viennent vos insomnies. Sur les natures aussi nerveuses que vous, il peut produire les plus mauvais, les plus menaçants phénomènes. Il ravagerait tout autant que l'opium. Et surveillez-vous ! Je ne sais pas la quantité que vous prenez, mais je suis bien sûr qu'avec cette nature éminemment excitable et excitée, peu de chose, quelques gouttes, peuvent vous pincer et vous tordre comme une corde de harpe dans le feu. On meurt, mon cher, de prendre trop de thé, comme de prendre trop de chocolat et de café. Des expériences ont été faites en Angleterre, et on a même le temps que peut durer un homme à ce régime. Or, la quantité des choses se mesure à la force relative du sujet, et vous, vous êtes un organisme inouï de sensibilité, et la sensibilité est une fière cause de destruction... Prenez garde, cher ami ! ce n'est pas chrétien (ce mot n'est-il pas le grand mot pour nous ?) de se faire mal et de dépenser sa vie ainsi... Renoncez au thé et vous dormirez.

•

Paris, mardi saint, 1853. 3 heures.

Mon cher Trebutien,

J'avais bien présumé en vous soumettant mon cas de conscience. J'étais sûr de votre réponse, que j'avais écoutée dans mon cœur... mais si je refusais de prendre votre place dans une *dédicace personnelle*, je n'ai jamais dit que je ne ferais pas la note sur *Niobé*. Seulement, je n'ai pas trop compris (c'est ma faute sans doute) ce que vous me demandez. Si vous me demandez plus que mon opinion sur cette production *hermaphrodite* qui répond au mot de M. Jourdain : *Tout ce qui n'est pas vers est prose et tout ce qui n'est pas prose est vers*, je n'ai jamais cru à cet aphorisme souverain. Dans l'ordre des créations de l'esprit, comme dans les créations de la nature, il y a des créations intermédiaires entre les créations contrastantes. Le monde ne se rompt pas en deux, mais se relie toujours en trois. La nature procède par nuances, l'esprit aussi. Ma *Niobé* n'est pas de la poésie, car il n'y a pas de poésie sans rhythme et sans cette langue à part que les sots croient un mécanisme et que j'appelle un organisme, moi ! Ce n'est point de la poésie, mais c'est quelque chose de poétique et d'exalté qui tient le milieu entre la prose et la poésie, mais qui penche surtout de ce côté. On dirait, — si je ne me trompe — ce morceau-là traduit de quelque poète inconnu. Et de fait, il y a dans le diable de *fouillis* qui est ma nature, dans ce buisson ardent de facultés entrecroisées, il y a, couché quelque part, un poète inconnu, et c'est des œuvres cachées de ce poète que ceci a été traduit dans la furie ou la rêverie d'un moment. Voilà la meilleure explication à donner peut-être de cette *strange thing* qu'un académicien ne saurait

classer. Cela fut écrit en sortant d'une soirée où une femme vraie avait porté ce camée de Niobé qui me rappelle la Niobé de chez mon père, ce buste que j'avais tant regardé dans mon enfance en suçant mon pouce jusqu'au sang. La femme qui le portait était polonaise, une blonde *terre de sienne* et or étincelant, mêlés ! une belle chimère, *bobynant* dans un satin auquel les mouvements de son corps semblaient devoir mettre le feu, d'une minute à l'autre ; ignorante comme la princesse Rospigliosi qui ne sait pas lire, naïve et corrompue, voulant toujours ressaisir au mors le naturel échappé et ne le pouvant jamais !... Mais qu'est-il besoin de vous dire cela ?... Le pied me tourne toujours dans les souvenirs et j'y dégringole. Pardonnez-moi et permettez-moi de me ramasser.

Du reste, mes souvenirs ne sont plus que les plâtres d'une vie morte, sous l'œil froid de l'intelligence.

Quant à la *Niobé* de Renée, mon cher Trebutien, je ne l'ai pas là sous la main et je n'en ai dans l'esprit que l'impression. Elle lui fut inspirée par la mienne. C'est une nature résonnante que Renée, et j'avais avec ma *Niobé* tapé vigoureusement sur le tambour. Il fit la sienne, supérieure à la mienne par les vers, mais plus vague, moins réelle d'inspiration peut-être. Les vers, dans le temps, me parurent très beaux, mais plus *faits du dehors au dedans que du dedans au dehors*. C'est lui, et non moi, qui est un mosaïste. Il incruste le beau sur sa pensée. Je ne puis faire cela, moi ! et je ne conçois guères le talent que comme un ongle qui vous pousse du fond de l'âme et qui, pour paraître brillant et pur, a besoin de la déchirer.

Je ferai, mon cher Trebutien, tout ce que vous me demandez pour la préface de mon frère. Seulement prévenez-moi. C'est à vous de commander la charge en douze temps. Je n'ai pas reçu d'épreuves encore. Le manuscrit que vous m'avez envoyé ressemble à un collier rompu. Vous n'avez pas chiffré les pages et on s'y perd. Puis, mon cher Ménalque, il

y a beaucoup de distractions. Les pieds y foisonnent. Vous en aviez sans doute un dans la vue (un certain pied de la couleur du ciel) quand vous avez copié notre abbé Léon. Vous avez fait de lui une *bête à mille pieds*. Aujourd'hui, je ne vous parlerai de son poème que comme je l'ai lu, — en courant. Il y a de fort belles strophes sur la mort, mais tout n'est pas de ce ton. Il y a trop de choses redites et noyées. Je sais bien que tout cela est très facile et même étonnamment pur pour être si facile, mais il ne faut pas se noyer, même dans la plus belle eau. Ah ! qu'il se défie de cette facilité qui l'entraîne et l'énerve en l'entraînant. Je le lui ai déjà dit. Qu'il arrête sa pensée dans l'agrafe d'une expression qui la pince et la fixe pour mieux la creuser ! Mais j'écris si vite et préoccupé de tant de choses que je vous dirai mieux mon opinion un autre jour.

Aujourd'hui, je ne veux que répondre à vos questions. Vous me demandez par quoi il faudrait commencer, de mes lettres ou de mes vers? Je vous avouerai, très cher ami, que je n'en sais rien encore. Des lettres ! Imprimer des lettres, c'est comme faire faire son buste. Littérairement suis-je *assez* pour que ce ne soit pas une immense fatuité ? Je sais bien que la fatuité ne m'a jamais fait trembler. J'ai été le roi des fats et des fous, et il me reste encore sur le front des marques de ma double couronne. Pour les vers, je voudrais en avoir davantage pour étoffer notre volume. Or, je ne me fourre pas à ma table pour de là partir en fusées poétiques, tirées à volonté comme des chandelles romaines. En vers, je ne suis pas auteur (*Bone Deus !* c'est bien assez d'être obligé de l'être en prose !), je suis un homme qui, sous la pression d'un sentiment, *crie comme cela ;* et c'est ce qui donne à mes vers cette palpitation humaine qui est tout leur mérite, mais qui émeut les natures susceptibles d'émotion. Du reste, je vous demande la permission de ne prendre aucune résolution définitive aujourd'hui et de réfléchir.

Je vous ai — aujourd'hui aussi — envoyé du *Pays* mon article de dimanche sur Cousin, etc., etc. Vous m'en accuserez réception et jugement. Le Cousin y est peu mon cousin, comme vous le verrez. Ils sont ici (bêtes et gens, et bien moins gens que bêtes,) en admiration de sa *Duchesse de Longueville* (une catin froide, par parenthèse, plus *clair de lune qu'Aurore*, comme ils eussent dit à l'Hôtel de Rambouillet), et c'est une ravauderie sans bout, rafistolée sur les aiguilles à filet de nos grand'mères. Il n'y a ni vie, ni originalité, ni découverte. Je n'ai jamais lu de si solennelle médiocrité. Il faut que nous soyons tombés dans le *troisième dessous* du crétinisme littéraire, il faut que nous soyons des lâches de style, ayant peur de l'expression comme du feu, pour trouver ce livre une belle œuvre. J'ai dit ce que j'en pensais, sans l'outrance de la colère, et cependant j'étais outré !... Je serais heureux d'apprendre que vous approuvez ce que j'en ai dit.

Tout à vous.

Jules B. d'Aurevilly

1853. 5 avril. Mardi. Paris.

MON CHER TREBUTIEN,

J'ai droit à tous vos pardons et indulgences. Je pense bien à vous, mais je n'ai plus cette *royale* exactitude qui vous charmait et moi aussi, car j'aime à vous écrire !

Je n'ai encore reçu qu'une épreuve des *actes de foi* de notre abbé. Vous m'en aviez annoncé une autre, mais elle n'est pas venue. Du reste, j'attends patiemment. Excepté sa *Délivrande*, dans laquelle il y a plusieurs touches vraiment poétiques, je n'ai pas été *intoxicated* de ce que j'ai lu. *Rosa Mystica !* Ah ! qu'est-ce qu'un poète ne ferait pas avec un pareil sujet ! J'ai envie, moi, de vous envoyer une *Rosa Mystica* de ma façon. Ce qui me désole dans les vers de mon bien-aimé Léon, c'est qu'ils manquent d'originalité. Ils sont purs, harmonieux, sensibles, mais il semble qu'on les ait déjà entendus. L'oreille et l'imagination connaissent cela. Or, il en est de la poésie comme de toutes les choses de l'esprit, dont elle est la première : il faut qu'il y ait pour ceux qui la lisent ou l'entendent une espèce de déplacement dans les idées ou les sensations... Les vers de Léon ressemblent trop à des cantiques (dans le sens *missionnaire* du mot). La langue que parlent toutes les dévotes à chaufferettes ou à chaises à prie-Dieu de velours bleu ou grenat, y domine cette grande langue de l'Amour que sainte Thérèse ou sainte Brigitte parlaient si bien ! Voilà ce que je ne voudrais pas. Il y a trop du clerc, du porteur de soutane (et sous ma plume ce nom n'est pas une injure, mais une caractérisation) là-dedans. Je voudrais plus

de flamme dans l'envol, et dans l'expression plus de personnalité : moins de langage convenu, enfin ! Son genre d'amour pour la Vierge sent son païen. Il en parle avec idolâtrie. J'aime mieux les litanies, tout simplement et magnifiquement les litanies, que les vers *madrigalesco-mignards* sur les yeux de la mère de Dieu. Laissons à l'abbé Orsini à nous parler des cheveux *couleur de froment* de cette tête qui porte sept étoiles. Nous n'avons point à faire de la poésie pour le mois de Marie des petites filles de l'Abbaye-au-Bois ; il nous faut de la poésie ardente, merveilleuse et translucide comme le sang lumineux des Extatiques du Tyrol. Telle doit être la vraie poésie mystique ou bien je ne m'y connais pas.

Mon cher Trebutien, je vous ai envoyé les numéros qui vous manquaient dans la collection du *Pays* : le dernier Mallet du Pan et la *Madame de Longueville.* Ils vous avaient été envoyés du journal, mais la poste est parfois infidèle ! Je les ai moi-même affranchis et revêtus de mon sceau. Depuis cet envoi, vous en avez reçu deux autres, l'article sur le livre du P. Theiner, qui a fait grand bruit ici (l'article), et qui a été attaqué dans le *Siècle,* cité au long et plus attaqué encore dans cette jacobine blanche et gallicane, la *Gazette* ; l'article sur le Theiner est de la bonne grosse éloquence sanguine, bouillonnante... On sent que le Theiner et son livre sont pressés, pressés par cette argumentation qui ceint la question comme la mer presse une dune dans ses plis. C'est bon, cela, et, comme dit le paysan de Molière, sans *barguigner.* L'autre article est de l'économie politique, à qui je dis son fait comme M. de Pourceaugnac le dit au monsieur qui lui donne un soufflet. La différence, c'est que l'économie politique ne me donnera pas de soufflet. — S'il vous manquait encore un des quatre articles dont je vous parle ici, mon cher Trebutien, mandez-le moi. Vous êtes plus pour moi que moi-même, surtout quand il s'agit de ce que j'écris. Il y a des moments où je voudrais vous envoyer tous mes barbouillages, en vous

disant : *dépêtrez-vous-en,* mais on donne des mondes quand on le peut, et non le chaos !

Je vous écris de mon lit et de mon coude, mais de mon coude droit et non de mon coude gauche, ce vrai piédestal d'une tête qui pense. Mon lit est tourné de manière à ce que je sois obligé d'écrire appuyé sur le bras de la main qui écrit, ce qui décontenance mon écriture et lui donne d'indécises maigreurs. Il est fort tard. Vous êtes sous le triple empire du thé, de *sa tasse* et de sa pensée ; peut-être ne dormez-vous pas, à cet instant, plus que moi, et m'écrivez-vous ! J'ai enfin compris ce que vous me demandez pour la *Niobé*. Vous voulez justifier la place de cette prose parmi ces vers. Vous pourriez mettre en titre : NIOBÉ, *rhythme oublié*, comme on mettrait, si elle était en vers : NIOBÉ, poésie. Ne serait-ce pas assez ? Mais pourquoi justifier une fantaisie dans un recueil destiné à la sorcière même de tous les caprices, qui est capable d'enfiler une balle de plomb dans son plus beau collier de perles, et de la porter comme si c'était une escarboucle ? N'ai-je pas connu des doigts divins, chargés de pierreries à couvrir le caftan d'un pacha, porter l'austère bague de fer au milieu de toutes ces richesses ? Un peu de prose en contraste fera peut-être un bon repoussoir à mes vers.

Et brusquement, quoique affectueusement, bonsoir. Mon papier est plein, mes yeux aussi... de sommeil. A bientôt donc et à vous !

Je vais dormir.

Jules B. D'AUREVILLY

Mai, 23. Mardi au soir, vers minuit.

Mon cher Trebutien,

Je veux finir ma journée avec vous et par vous. J'ai reçu hier votre lettre, mi-partie d'italien et de français, et j'ai cru que vous continueriez aujourd'hui cette lettre sans bout, qui se déroule et se déploie comme une vraie clématite épistolaire; mais je n'ai vu *brin* de clématite. Je ne m'en suis pas moins occupé de vous. Je suis allé moi-même à la poste affranchir les numéros du *Pays* que vous n'avez pas reçus, et dont je vous envoie le double. Je suis sûr de l'exactitude de notre chef de départ, mais l'employé de la poste m'a expliqué comment les numéros d'un journal pouvaient se perdre quand la bande en était lâchement faite. Voilà pourquoi les numéros que vous recevrez demain sont tatoués de cachets et d'une telle solidité d'enveloppe qu'ils iraient aux Grandes Indes sans accident. Je les ai pris sur ma propre collection. J'aime mieux les savoir dans vos mains que dans les miennes, et je voudrais pouvoir vous remettre toutes mes paperasses comme je vous remets celles-là. D'ailleurs tout ce journalisme — ma gaule pour sauter les fossés — ne me plaît qu'à demi. Je n'y ai pas mon *moi* réel... Je me préoccupe trop de n'y pas choquer un public que je méprise, et cela me *noue l'aiguillette* du style et de l'aperçu. Le jour même où vous recevrez la lettre que voici, il vous arrivera un quatrième numéro, celui-là qui a paru ce matin. Vous y trouverez des aménités que je vous recommande, sur le roi Charles VII et cette *Agnès* Sorel qui fut tout le contraire de son nom. Selon nos *us*, mon très cher, accusez-moi réception et même votre impression de tout cela et sur tout cela. Le dernier ar-

ticle me paraît valoir mieux que les autres, et ils disent ici qu'il est très bien ; mais votre opinion est l'oreiller sur lequel je pose ma tête, et je souhaite que cet oreiller-là ressemble à l'oreiller du mariage de Guérin, que sa femme avait fait *rose et couvert de dentelles*. Pauvre oreiller ! si vite pierre sépulcrale ! Quelle singulière chose que les souvenirs.

Bonsoir, mon cher ami. Ne me remerciez pas de mes lettres. Elles jaillissent de ma plume comme la parole de mes lèvres, et ne me coûtent guères que le temps de physiquement les écrire. Mais la parole vaudrait mieux, et qu'un bout de causerie avec vous m'apaiserait !

A bientôt, — et tout à vous, comme un second cœur que vous auriez au côté droit !

Jules B. d'Aurevilly

22 juin 1853. Paris. Jeudi matin.
Au saut du lit ! et sous le coup de votre lettre.

Coup...est le mot. Mon cher ami, j'ai tous les torts et je vous demande pardon. Votre lettre m'a *touché à fond.* Vous avez cette puissance de la douceur dans le reproche qui fait fondre le cœur de ceux qui en ont, et j'en ai tant pour vous ! J'en ai un ; je crois en avoir deux, et trois, et toute une brochette comme on a une brochette de décorations. C'est ma décoration aussi ; ce qui m'honore, ce qui m'*orne* le plus, c'est votre amitié. Mon cher Trebutien, oui, j'ai eu tort de ne pas vous avoir écrit dans les circonstances de tristesse où vous étiez... Je ne vous oubliais pas. Je parlais même de vous, mais je n'écrivais pas. Savez-vous pourquoi ? Mon temps était dévoré ; mais il l'est toujours ! Je continue de tracer des spirales enragées dans mon tourbillon, comme vous dites, et le *vortex* tourne, tourne comme une *toupie cruelle* sous le fouet d'un *cruel* enfant ! Mais ce n'est pas cela qui m'a empêché de vous écrire. Bah ! le temps ! J'écris comme je parle et comme Napoléon dormait, — sans effort et partout. J'aurais donc bien trouvé un bout de cheminée ou de chiffonnière, un dos d'écran et un brinborion de papier pour vous écrire, si j'avais cru vous faire du bien. Mais (*ma !*) il est un mot de votre lettre qui n'est pas la cause absolue (non !) de mon silence, mais qui en a bercé et endormi les remords. Vous me dites dans votre dernière lettre (en parlant de ma dernière à moi) qu'elle ne vous *a pas été d'un grand soulagement, qu'elle ne vous a pas fait la même bonne impression que les autres.* Eh bien, cela ne me donnait pas cœur à cette chère besogne de nos lettres. Je n'étais blessé ni *susceptibilisé,*

vous le croyez bien. Tous mes sentiments sont robustes. Mon amitié pour vous est à l'épreuve des coups d'épingle. Je ne suis point une sensitive malade d'une névrose, comme Édelestand...

L'heure a sonné, puisque vous m'avez écrit et que vous désirez une lettre. Une lettre est toujours pour vous *sur les bords* de mon cœur. Je l'incline... elle s'en va vers vous. Quel bonheur si elle vous donne ... ce que la dernière ne vous a pas donné ! Vous êtes pourtant, mon pauvre *Passer solitarius*, moins malheureux et moins navré que quand vous m'avez écrit.

Cher ami, combien vous êtes bon en me parlant de mes vers et de mes lettres, ces préoccupations de votre amitié, et que je vous suis reconnaissant de vos projets ! Je répondrai très nettement à toutes vos questions. Je ne vois aucun inconvénient pour les lettres à cent exemplaires, et avec le temps devant nous d'imprimer, de retrancher, de choisir enfin comme nous le ferions. Donc, oui, *quand vous voudrez et comme vous voudrez !* Carte blanche. Pour les vers, dont nous avons (ainsi que vous le dites très bien) *à nous occuper d'abord*, je ne crois pas qu'il faille (puisque les lettres doivent venir plus tard) les flanquer d'extraits ou de notes. N'attachons point de plomb à la robe de gaze de la Muse ! Que ses *volants* soient de vrais *volants* et ne l'empêchent pas de monter. Le texte des vers, — tout seul. Et, comme nous dégusterons lentement et voluptueusement cette impression à vingt-cinq exemplaires que vous voulez faire pour moi, mon cher et généreux ami, à qui je dois tant déjà, j'aurai probablement l'occasion de donner plus de contour à ce maigre recueil et de *lui* faire des épaules et des reins. Vous mettrez — oui — quelques lignes, que nous combinerons ensemble, à la tête du petit volume, et que vous signerez. Je roulerai dans ma tête s'il y aurait place pour une dédicace de reconnaissance à mon cher éditeur et ami. Lord Byron a dédié par une lettre

Childe-Harold à Hobhouse. Que ne suis-je lord Byron et que n'ai-je écrit *Childe-Harold!* Cependant j'ai besoin de rêvasser à ce projet de dédicace. Nous en reparlerons. Pour ce qui est de cette statue en pied que je vous ai promise, là ou ailleurs, vous l'aurez, certes ! Bon sang ne peut mentir. Allez ! si je suis jamais quelque chose, si jamais ce qu'on appelle la Postérité s'occupe de moi, je lui apparaîtrai, un flambeau dans chaque main, entre deux hommes que je veux lui faire connaître et lui *éclairer* des pieds à la tête, — Guérin et vous.

Voilà pour les lettres et les vers. Passons aux autres demandes que vous me faites. Je vais redemander à Saint-Victor VOS *Memoranda*. Il s'en était fort engoué et il les a gardés jusqu'ici, prétendant les lire à petites gorgées, le soir, dans son lit, comme on lit les choses qu'on aime le mieux, les livres de chevet. Dès qu'il me les aura rendus je vous préviendrai et vous les ferai tenir. Hé! hé ! Trebutien ! le temps où je les écrivais est diablement loin déjà. C'était du temps de Guérin. Je n'étais pas encore ce *ribaud* que l'on m'a vu depuis. C'est depuis l'interruption de ces *Memoranda* que ma vie a tourné de ce côté indescriptible. La partie curieuse de ma vie, la partie à *romans* et à *monde*, n'est donc pas dans ces *Memoranda ;* mais puisque ce qui s'y trouve plaisait tant à Guérin et à Saint-Victor (à treize ans de distance, et deux esprits *connaisseurs*, quoique différents), je crois que vous les lirez avec un intérêt assez vif. Puisque vous me parlez de mon opinion écrite sur l'*Amour impossible*, il y a vers la fin du premier volume du *Memorandum* sur lequel Guérin a écrit de sa main ces deux mots : *Strange book !* il y a un portrait, très beau de vérité, de l'héroïne *réelle* de l'*Amour impossible*. Dans le livre je n'avais montré que le portrait *idéal*. Bien entendu, il était ressemblant alors. Maintenant, la *Grande Marquise* (comme nous l'appelions), et qui m'écrivait hier encore un billet signé *feue Bérangère*, n'est plus que le spectre de sa beauté, de sa fierté, de son *brio*, de sa gaîté ;

une naufragée de la vie, bleuie, meurtrie aux plus misérables écueils, et n'ayant, au milieu des hontes que je ne veux pas dire, gardé d'imposant qu'un esprit de démon et un ennui de tout qui est assez diabolique aussi ; — du reste, terrible pour tout le monde, elle est toujours restée très bonne femme pour moi, sans doute en vertu du proverbe de Walter Scott : Les faucons n'arrachent pas les yeux aux faucons...

Interrompue et reprise. Vendredy.

Je rentrai fort tard et ne repris point ma lettre, qui va être fermée aujourd'hui pour que vous puissiez l'avoir demain. Vous ne vous plaindrez pas, j'espère, de sa brièveté... Où en étions-nous ?... Je vous ferai, puisque vous y tenez, le petit mot que vous me demandez sur l'*Amour impossible.* C'est un livre que je n'ai pas même relu depuis qu'il a été écrit. L'impression que j'en ai gardée, c'est qu'il y a, dans ce livre, assez l'instinct des nuances, et quelques grands traits qui annoncent la largeur de la touche pour plus tard ; — du reste, le style sans naturel, surtout au point de vue du public qui nie le *naturel de mon naturel* tout à l'heure encore, quoique la vie m'ait bien mûri et bien simplifié. Par peur du commun, à l'heure où j'écrivais ce conte vrai de l'*Amour impossible*, je sautais dans le bizarre comme on saute par une fenêtre et je me cassais le cou. Puis, j'avais un peu le défaut que le vieux Mirabeau (le grand !) se reprochait à lui-même, un style *fait en écailles d'huitres, tellement surchargé de différentes couches d'idées qu'il faudrait une ponctuation faite exprès pour le*

débrouiller. J'ai eu quelquefois l'idée que cette écaille avait de la nacre par *dessous,* si ce n'est des perles par dedans ; mais la vérité est qu'il y avait trop d'incidences à ma phrase, trop d'entrecroisé d'aperçus, nuisant à la marche de la pensée et à la clarté de l'expression. Toute ma *Germaine,* que je ne publierai probablement jamais, cette *belle au bois dormant* éternelle, et dans laquelle il y a un tragique horrible, mêlé à une furie d'anatomiste qui dissèque le cadavre avec un scalpel enragé, et qui, après le cadavre, dissèque la table de marbre sur laquelle il a disséqué ; ma *Germaine,* que je crois un livre mal fait mais puissant, est écrite avec le défaut de l'*Amour impossible.* Trop de girandoles dans chaque phrase... Mais, mon Dieu ! je crois, mon ami, que ce que vous me demandez, le voilà !

Quant à vos inscriptions pour la *Bague* et *pour tout,* je serai à vos ordres quand vous voudrez. Je vous mets le robinet entre les mains. Vous tournerez quand il vous plaira.

Maintenant, autre chose. Je vous ai envoyé hier le *Pays.* Comme je ne l'ai pas mis *moi-même* à la poste, *vous m'en accuserez réception.* L'article est sur un sujet qui est mon majorat inaliénable, à moi, l'historien du *Dandysme* et de *Brummell,* et j'espère qu'il vous plaira. J'y ai vengé un homme charmant, malheureux longtemps (à présent, il est sur son rail !), et je l'ai fait avec un plaisir presque égoïste. C'est Eugène Chapus, l'élégance même et l'un des plus beaux visages que j'aie connu. Il ressemble à Lamartine, mais en très beau, — avec un mélange de douceur et de sympathie que *n'avait point* Lamartine, aux lignes aristocratiques, mais très sèches. Chapus n'est plus jeune, mais quel mélancolique et ardent encore éclat de soleil couchant ! Il peut séduire comme s'il était jeune ! Il a l'immortel don : la Grâce, cette force douce, cette soie dans les facultés avec laquelle on fait tous les nœuds gordiens dans les sentiments ! Je l'ai vengé des rigueurs de ce cochon de public, qui n'aime ni les choses exquises ni les hommes

exquis. Je ferai un de ces jours la même chose pour le capitaine d'Arpentigny, — autre esprit de haut goût et de paladine tournure, autre *Galaor* intellectuel, à qui les *Prudhommes* de notre bourgeoise époque n'ont rien compris du tout, ainsi qu'il convenait, du reste, à ces gros dos qui portent le pavois de monsieur Ponsard.

Tout à vous, silencieux ou bavard, — mais toujours fidèle.

Jules Bar... d'Aure.

Répondez de suite.

Jeudi soir, 7 juillet 53.

« Et qu'elle soit prochaine ! » La voici, mon cher Trebutien ! Je ne veux pas vous la faire attendre, cette lettre. Malgré mes occupations et préoccupations, vous l'aurez demain. Ne me remerciez pas. Les heures les meilleures pour moi sont celles que je passe à vous écrire. Autrefois, j'aimais la causerie. J'avais pour la conversation un amour idolâtre d'artiste tellement ivre, que j'en étais comme le *Bacchant* perpétuel. Tout mon temps était *brulé* par cela et même ma pensée. C'était effrayant ! une épilepsie cérébrale. Que de livres... je n'ai pas faits et qui ont été consumés en conversation, — jetés par ces fenêtres ouvertes de la conversation, qui ont de si beaux balcons, Trebutien ! J'ai connu des hommes supérieurs qui se sont positivement suicidés en se jetant par ces fenêtres-là. Ainsi Harel, ce baril de poudre flambé. Ainsi Raymond Brucker, éloquent à enfoncer trois cents O' Connell et qui ne laissera de souvenir qu'à ceux qui l'auront entendu. J'ai bien failli faire comme eux. Mais l'ennui, inspiré par mes partenaires du monde, m'a sauvé. Je suis devenu silencieux comme un oriental. Je me suis mis à habiter mon cœur et mon cerveau bien davantage, et une lettre à vous écrire m'est bien plus maintenant que toutes les causeries qui me charmaient dans ce temps si superficiellement *vécu*.

Je n'ai point encore de titre pour notre recueil de vers. Il le faut charmant, ou je n'en veux pas. Comme ces vers sont tirés à 25 exemplaires, un secret pour trente oreilles choisies, j'aimerais même qu'il n'eût pas de titre *du tout*. Le livre ne s'appellerait pas. On le disposerait, par exemple, ainsi qu'il

suit. Une page blanche ; 2° une seconde page au milieu de laquelle on mettrait seulement en gothique, ou en tels caractères que vous voudrez (n'êtes-vous pas le goût même ?), PAR *Jules Barbey d'Aurevilly;* 3° une troisième page, avec l'épigraphe du recueil, que je vous enverrai. Puis le livre, etc., etc. — Il me semble que cette disposition est assez piquante et inattendue. Or c'est de l'inattendu que j'aime, et surtout rien qui sente l'ordinaire *matière livresque*, pour laquelle vous connaissez mon horreur, ma double et triple horreur, spontanée, réfléchie et redoublée par la nécessité de faire des livres et des articles de journal. Ce recueil anonyme doit être aussi peu un livre que possible...

Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas encore vu la baronne de Montaran et cependant je veux la voir, puisque vous avez répondu pour moi et qu'elle a eu la noblesse de me défendre... contre mes amis. Je ne me charge que de mes ennemis, moi !... Je travaille beaucoup pour payer ces chiennes de dettes qui mordent et aboient. Je suis présentement en relation avec madame de Balzac pour un travail sur son glorieux mari, dont je vous parlerai plus tard. (Cela m'est fort payé, mais me prend beaucoup de temps joint à mes autres travaux.) Oui, je vous parlerai au long de cela, qui n'est pas étranger à mon admiration sans réserve pour Balzac, que je connais à fond maintenant, sur documents édités et *inédits*. Vous n'avez pas d'idée de la grandeur intellectuelle et *morale* de cet homme. Vous en serez foudroyé quand je vous en aurai parlé. Je suis donc, comme je vous le disais, très occupé. Mon temps est dévoré comme dans une fournaise, et quand j'ai deux minutes de loisir j'aime mieux les passer, comme il y a huit jours, sur ce lac d'Enghien qui ressemble à un lac de Westmoreland.

Franchement, Trebutien, j'aime mieux passer le temps ainsi, que de corseter un gilet et d'aller traîner ma très blasée personne dans ce monde qui ne me plaît plus. Cepen-

dant, je dois une politesse à madame de Montaran, et je la lui ferai, certes! mais quel jour ?

Hier, je vous ai envoyé un article sur les *Esprits* du marquis de Mirville (le nom de l'anonyme). C'est une présentation au public, rien de plus ! Mais il y a, par ci par là, deux ou trois traits qui me plaisent assez. J'attends aussi votre opinion sur l'article précédent (les *Réfugiés protestants)* où j'ai pris l'initiative sur cette question d'histoire que j'ai toujours eu l'envie de traiter dans un travail spécial : « la Révocation de l'Édit de Nantes », et qui n'a jamais été comprise, grâce toujours au XVIIIe siècle. J'ai eu grand peur que l'article ne passât pas et qu'il n'effarouchât le journal. Mais *le Dieu des Juifs l'a emporté !* J'avais tellement éteint l'expression pour faire passer le fond de l'article, j'avais tellement savonné mon vermillon pour ne pas irriter tous ces bœufs qui ne ressemblent que par la peur à des taureaux, que j'ai réussi. L'article a passé sans scandale. J'espère que vous en aurez été content...

Que de choses j'aurais à vous dire ! Mais voilà ma page, ma sixième page bientôt pleine, et je m'en vais au bain. Nous mourons de chaud. Répondez-moi *long* et *vite*. Parlez-moi du caractère typographique que vous voulez adopter pour notre recueil de vers. J'aime mieux celui du *Brummell* que des *Prophètes*. Vous savez ! je vous l'ai toujours dit. C'est le plus charmant des deux. Bien des amitiés à M. Le Flaguais, et à vous mille éventails et mille fraîcheurs, c'est ce qu'on peut se souhaiter de mieux par ce temps si chaud. Ah ! qu'un sorbet, par ce temps, qu'un sorbet pris avec vous me paraîtrait bon !

Jules B. D'A.

Si l'écrin de *soie bleue* irrite notre belle *Europe*, pour qui le *bleu*, c'est du rouge, mettez simplement : *dans le vaste écrin de ses flots*. C'est peut-être meilleur.

13 juillet, mercredi. 53.

MON CHER TREBUTIEN,

C'est moi-même qui ai mis (et qui mets à présent toujours) le journal à la poste. Le dernier comme les autres était tatoué de cachets. Un véritable paquet arlequin ! C'est donc la poste qui *chippe*, et l'employé qui ouate sa poche avec le journal à vous destiné. Je me plains ici ; plaignez-vous donc à Caen. Je n'insisterais pas tant si j'avais des numéros de rechange, mais l'administration du *Pays* ne fait pas *tirer* beaucoup plus qu'elle ne consomme, et je veux que vous ayez toute la collection, vous, mon vrai *moi* ; — mon *moi* d'ici n'est que le *moi* de vous ! (Par parenthèse, avez-vous reçu le numéro dans lequel j'exprime une si belle éponge de mépris sur la tête du nommé Béguin, l'auteur de l'histoire de *Napoléon* ? Je vous demande cela, parce que mon moi d'ici ne l'a plus.)

Aujourd'hui, je vais mettre (toujours moi-même) à la poste le numéro de la *Pneumatologie* et le numéro qui a paru aujourd'hui sur le livre de l'*Amour* (*it is the question !*) de mon grand ami Stendhal, réédité par mon petit ami Limayrac. Vous aurez donc deux numéros à réclamer demain ; si l'infidèle poste ne vous les apporte pas, jetez alors ce cri de *Haro* normand que les normands doivent toujours avoir prêt sur leurs lèvres. L'article sur la *Pneumatologie*, qui a mis toute les pinces de la curiosité à toutes les oreilles, fait vendre le livre, — un livre que J. de Maistre aurait, j'imagine, beaucoup aimé. Le marquis de Mirville n'est point un pseudonyme. C'est le titre et le nom de l'auteur, un normand comme nous. Il m'a été envoyé (je ne le connaissais pas) par un jésuite, qui lui avait dit : « Il n'y a que M. d'Aurev... qui soit

assez chrétien et assez crâne pour vous faire un article comme il convient. » Le livre est curieux, et si curieux que mon exemplaire fera, je crois, le tour du monde. Sans cela, je vous l'aurais envoyé et donné. Mon article d'aujourd'hui (13) me semble un de mes meilleurs. Je l'ai fait en pensant à trois personnes à qui je voulais plaire... Vous êtes la seconde de cette mystérieuse trinité. Aurai-je réussi ?...

Indissolublement à vous.

Jules Barbey D'AUREVILLY

Prenez donc deux gouttes d'Hoffmann ou du sirop diacode, le soir.

Mercredi matin, 25 juillet 1853.

... Vous avez raison, je suis en retard, mais je pensais que nous n'étions nullement pressés, que nous pouvions flâner... et mes flâneries, à moi, sont des occupations à vous couper le sifflet, tant elles sont entraînantes et rapides ! Je n'ai pas encore d'épigraphe. C'est comme le titre, je le supprimerai s'il ne me vient rien de supérieur. Quant aux quelques mots d'introduction (lettre à Hobhouse), ils sont nécessaires et je vous les enverrai dans ma prochaine lettre, qui ne tardera pas, quand vous m'aurez écrit la vôtre.

Ce n'est donc pas assez, Trebutien, que d'avoir dit de Beyle que les deux bornes de sa supériorité étaient de n'être pas chrétien et de penser comme le *Constitutionnel* de son temps ? Ma réserve de catholique n'était donc pas marquée par ces paroles ? Je le croyais, moi. Quand je reparlerai de Beyle, je serai plus explicite. Je le condamnerai, — non davantage, — mais avec des considérants de jugement plus développés et qui empêcheront mes amis de trembler pour moi. Je vous le promets. A l'*Univers* aussi, ils se sont scandalisés. De l'*Univers* rien ne m'étonne. Ils ont une manière de voir courte, ombrageuse, qui peut être le catholicisme de certain crasseux de prêtre à bonne femme, mais qui n'est pas le catholicisme d'un cardinal Aubineau, qui grimace Veuillot dans ses articles comme un derrière qui s'efforcerait d'être une figure. Aubineau a publié sur Beyle un article où la sublime et géniale largeur de l'esprit catholique se racornit jusqu'à l'esprit d'une secte. Un Aubineau trouve Beyle médiocre ! C'est comme si on parlait de la *médiocrité* de Machiavel ou si l'on disait que Louis XV avait l'air *commun !!* Qu'il le broie pour son

athéisme, qu'il écrase sa côte de dragon, très bien! Mais qu'il ne lui reconnaisse pas le plus charmant, le plus ensorcelant esprit, et non seulement charmant, mais puissant, mais profond, mais subtil, mais tout ce qu'un esprit peut être (hors de la vérité chrétienne), il faut pour cela une âme condamnée à une sottise sans remède... un *Aubineau*.

Du reste, vos craintes prouvent votre amitié et je vous en remercie. Je vous le répète, je serai plus explicite à l'occasion, quand je parlerai de Beyle. Vous pouvez y compter. Remerciez pour moi le poète du soin qu'il prend de mes épreuves. C'est bien à lui, cette obligeance. Il m'arrive du monde et je ne puis finir ma lettre qu'en vous embrassant brusquement.

Tout à vous, *for ever*.

Jules B. D'Aur.

(En hâte !) *Jeudi matin, Paris, 3 ou 4 août 53.*

Vous me donnez de la marge pour vous écrire, mon cher Trebutien, mais je *brûle* cette marge et je vous écris de suite. Je vous aurais même écrit hier si j'avais été à Paris, mais j'étais à Pierrefonds (auprès de Compiègne), à me soûler les yeux de bois, d'eaux vertes et bleues, de nénuphars, de ruines et de soleil. Si vous pensiez à moi, vous ne me rêviez pas là, assis sur les embrasures d'un château ruiné par Richelieu et qui avaient vu, ces heureuses embrasures, passer Henri IV l'épée au poing, et moi, moins belliqueux, entre deux ombrelles, une noire et une verte, et parlant de vous, — car je parlais de vous ! Vous m'intéressez si fort !...

Je dois vous accuser réception de votre paquet. *Es muy bien.* Il est arrivé. Je vais m'habiller et porter *in persona*, votre lettre aux *Dominicains, mes voisins.* Je mettrai aussi, avant 4 heures, à la poste, mon article du *Pays* d'hier. Pour celui-là, je ne doute pas de votre suffrage. C'est un coup de tierce sur tierce en pleine poitrine protestante, et l'épée roulée en faucille autour du cou de l'Académie. Un maître coup dans les armes, Trebutien, et digne de moi, le plus impétueux batteur de sandale qui ait fait retentir les échos des salles d'armes autrefois.

Tout à vous, et aussi fort en amitié qu'en escrime, mon cher et incomparable Trebutien !

Jules B. d'Aurevilly

Paris. Jeudi matin, 25 août 53.

MON CHER TREBUTIEN,

Vous devez penser, en ne voyant pas arriver de lettres de moi, que le *vortex* me dévore, et vous avez raison, très cher ami. Mais vous, qui vous dévore, ô paresseux ? et pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Les dimanches, les jours réservés à la correspondance, vous allez maintenant à Colombelles, et vous faites ainsi l'école buissonnière en amitié. Moi, mon cher ami, depuis votre dernière lettre je n'ai pas eu à moi deux respirations. J'arrange mes affaires ; je paie au fur et à mesure de ces arrangements des dettes de jeunesse ; j'éprouve des difficultés, je trouve des implications, car je n'ai que *moi* pour *moi*. Et comme tout est difficile à un homme seul, qui ne s'appuie que sur sa chétive personne, et à qui le bon Dieu ne s'est montré jamais que sévère en fait de prospérités et de réussites quelconques, je vais lentement et les jours se passent.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir envoyé cette lettre plus tôt. Mon temps a été *effilé* et dispersé par un tas de circonstances et d'occupations qui l'ont mis véritablement en charpie. Je n'en ai pu sauver une minute ou un brin pour vous. Je ne vous ai pas non plus envoyé d'articles depuis l'article sur Nettement (l'avez-vous reçu ? oui ; je suppose). Je lui ai payé les intérêts de son procédé de l'interruption des *Prophètes du Passé* dans l'*Opinion Publique ;* je les lui ai payés et j'ai eu le bonheur de rester juste. Trouver dans les sévérités de la justice les jouissances d'une vengeance, quelle pastille de menthe à la citronnelle ! N'est-ce pas délicieux, rare et délicieux ?.... Mais cet article, mon cher ami,

m'a porté malheur par un autre côté. Mon attaque en raccroc contre Béranger m'a valu un article de ces messieurs du *Charivari* pour qui Béranger doit être évidemment ce que Dante Alighieri est pour nous, — tout est relatif, — et cet article, agréable à ma manière de sentir, a été une mouche dans le nez de ces lions sans rugissements du *Pays*. Ils ont été pris de la peur du commencement de polémique (comme c'était arrivé déjà lors du livre du Père Theiner), et ils se sont mis à vouloir relire des articles aussi compromettants que les miens, qui marchent sur les pieds de tout le monde. Retardé déjà par les fêtes du 15 août, je viens d'éprouver un bien autre retard. Mon dernier article, qui devait paraître hier, a été refusé parce que j'attaquais trop vivement la *liberté politique* et le *gallicanisme*. Oui, mon cher, ce brave La Guéronnière déjeûne quelquefois avec l'archevêque de Paris. L'archevêque de Paris est gallican, et il ne faut pas affronter le mécontentement de cet imbécille intrigant, mitré par Cavaignac ! Voilà nos *doctrines*, et je suis dans des boutiques pareilles, mon pauvre Trebutien, et il faut que j'y reste, et je n'ai pas 500 francs par mois de revenu pour m'en aller et me dessouiller de l'atmosphère de lâchetés et de bêtises dans laquelle je vis. Le gouvernement s'étiole dans la mollesse des mœurs de ce temps, et il croit faire de la politique en appliquant le procédé de chloroforme à toutes les questions. Le marquis de Custine, chez lequel je dînais la veille du 15 août (le marquis de Custine, le grand seigneur de l'esprit comme il l'est de la naissance, de la fortune et des manières), disait sur l'empereur un mot charmant de vérité et d'imagination : « *C'est le Robinson Crusoe de son empire, et Robinson sans Vendredi* », ajoutait-il, et il avait raison. L'empereur n'a autour de lui que des hommes qui le séparent et l'isolent de l'état réel de ce pays. Or, ces hommes recommencent la vie de concessions, de somnolence et de corruption que nous avons eue pendant dix-huit ans. C'est la même défiance

des gens supérieurs et la même bassesse vis-à-vis de certaines opinions ou de certaines relations particulières. Tel est le système du *Pays*. J'ai là l'épreuve, sur ma table, de l'article qu'ils ont refusé. Je vous l'enverrai. Vous jugerez.

Je vous l'enverrai par Derache, avec ces *Memoranda* qui vont partir. J'ajouterai aux *Memoranda* un cahier de vers de Guérin. Vous le collationnerez et copierez les pièces qui vous paraîtront dignes d'être publiées. (Il faut enfin nous occuper de Guérin.) Ce que je vous adresserai est très beau d'inspiration et même d'expression, mais faible de rhythme. Il cherchait sa forme à cette époque. Ce sont de sublimes tâtonnements. Vous me parlerez de ce que vous aura communiqué M. de Marzan. Moi, j'ai beaucoup de choses. Un cahier presque illisible (savez-vous déchiffrer ?) de lettres à madame de M., qu'il a cru aimer à l'époque où il cherchait son idéal comme il cherchait sa forme, et se trompait pour tous les deux. Puis un énorme cahier de *Miscellanies*, — et deux autres de correspondance et de *paysages !* Enfin les dix-huit lettres que j'avais prêtées à madame Sand et qui me sont personnellement adressées. Ce qui me manque, vous l'avez, je crois, c'est le *Centaure*, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, et un fragment intitulé la *Bacchante*. Plus les vers publiés dans le même article. Quand vous aurez collationné le cahier de vers, je vous enverrai les trois autres.

Maintenant, parlons de mes vers, à moi, et surtout de leur dédicace ou préface. J'y ai bien réfléchi. Il ne faut pas faire un grand portique à un châlet bâti par la Rêverie. Mes vers, peu nombreux d'abord, mes vers n'ont réellement pas assez d'importance littéraire pour les faire précéder d'une longue et grosse chose. Ce serait du pédantisme abhorré, et. d'ailleurs, nous rentrerions dans la littérature, ce que nous voulons éviter. Le mieux, selon moi, serait donc comme nous l'avons dit : pas de titre. En épigraphe, deux mots anglais: *Remembrances and Dreams*, ou même pas d'épigraphe non

plus. Pour la dédicace,deux mots seulement (voir à la demi-feuille ci-incluse). Il ne faut pas, je crois, davantage. Restons légers, ailés, — n'écrasons pas d'une longue dédicace ces fleurs d'aconit et ces feuilles d'absinthe que sont mes pauvres vers, dans leur douce ou cruelle amertume. Pressé, aujourd'hui, comme je le suis, je vous envoie le projet de dédicace plus que la dédicace elle-même. Je le complèterai sur l'épreuve, si besoin est, mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup à changer. Du reste, pour cela, j'attends votre opinion. Adieu, cher ami. Écrivez-moi. Il me semble qu'il y a cent ans que je n'ai rien lu de vous.

Tout à vous, *and for ever*.

A MON TRÈS CHER AMI ET ÉDITEUR G. TREBUTIEN,

A qui dédier ces quelques vers, qui sans vous resteraient inédits ?... En vous les offrant, je ne vous les donne pas. Je vous les restitue... Vous qui savez éditer comme Benvenuto Cellini ciselait, vous avez taillé ma verroterie comme un diamant, et par là vous avez faits vôtres et presque précieuses ces quelques pierres brutes, noires et couleur de sang,dans lesquelles, sans vous, la lumière n'aurait jamais joué.

Jules BARBEY D'AUREVILLY

1er de septembre 1853.

MON CHER TREBUTIEN,

J'ai reçu votre lettre, et ce matin je croyais recevoir l'épreuve que vous m'annoncez ; mais je n'ai rien reçu encore et je vous réponds en attendant. Je laisserai jusqu'à quatre heures cette lettre-ci ouverte, pour vous accuser réception de l'épreuve et vous dire mes *impressions* sur l'*impression*. Si l'épigraphe a mauvais air, enlevez-la. Quant à la dédicace, je la retoucherai, et quoique je sois maladroit à manier la lime (un véritable *achocre*, mot sublime d'énergie dans le patois de mon pays !), j'essaierai pourtant d'en faire jouer le fil. Merci de m'avoir dit la vérité... A tous tant que vous êtes, vous, mon ami *(primus inter IMpares)*, le poète, mon cher Renée, cet or qui reste trop en barre, ce paresseux à trésors, faites-moi le goût que je n'ai pas, et par les conseils, au moins, cotisez-vous pour m'en donner. Forcez-moi à reprendre ce que j'écris et à glisser, et à y *faire tourner* le fini, qui me fuit, mais que j'aime, moi, l'ébaucheur rapide qui fait tout vite ou qui ne fais rien... littérairement parlant. Or, je ne connais rien de plus long que de vouloir être court. Ma dédicace est une poignée de main, voilà tout. Je n'ai pas la prétention de vous peindre en quatre mots. Je vous peindrai plus tard, mais je veux un cadre à mettre une fresque pour vous *tout seul*. On ne fourre pas la base d'une colonne d'ordre composite comme vous sur le pied d'un verre à patte... Il y a tant de choses en vous, des styles divers, des capacités différentes ; et puis, avec l'intelligence qui n'est que de l'airain, une âme qui est l'argent et l'or du vibrant et riche métal dont Dieu a composé votre être. On ne dit pas cela en trois lignes... mais en trois lignes

on s'étreint la main et on marque une fois de plus, pour ceux entre les mains de qui mes vers doivent tomber, notre amitié éternelle.

Puisque nous en sommes à la babiole littéraire, je vous ai envoyé mon dernier article et vous l'avez reçu, je le vois. Corrigez-y une bêtise dont je ne me suis aperçu qu'en le relisant. Ces vampires d'imprimeurs n'ont-ils pas écrit madame de l'Épinay pour madame d'Épinay ?... J'ai l'air d'avoir voulu faire une malice, car il y a ici une madame de l'Épinay, fille de la comtesse de Brady, et à qui le mot de *l'ingénue de la corruption* n'irait peut-être pas trop mal. C'est une bossue qui avait, il y a dix ans, une tête charmante, et qui se peignait déjà avec la rage d'une femme qui sent sa seule beauté — la beauté de son visage — se passer et se flétrir ! Que de rages dans certains rouges foncés qu'une main convulsive appliqua sur des joues pâlies et désespérées de vieillesse ! Cette madame de l'Épinay, marquise de l'Épinay (rencontrée depuis, mais inconnue alors), écrivit contre moi, dans le *Commerce ès temps passés*, une série d'articles contre l'*Amour impossible.* La madame de Gèvres de l'*Amour* la prenait évidemment aux nerfs, car je n'ai jamais vu se déchaîner personne avec tant d'animosité contre un personnage idéal (il l'était pour elle). C'était une haine personnelle et une *impatience de sentiment dans l'antipathie* qui m'amusa fort en ce temps. Évidemment, mon personnage lui donnait mal aux nerfs et elle en était obsédée ; elle y revenait dans tous ses feuilletons... Je la vis depuis ce temps là ; elle fut dame patronesse d'un grand bal dont j'étais commissaire, et quoique nous portassions les mêmes insignes, je ne lui adressai point la parole, selon mon majestueux usage avec les *bas-bleus* et *brodequins bleus*, si je n'y suis forcé par les circonstances, auquel cas j'ai l'abondance et le contour d'une... inscription lapidaire. Je fus frappé de sa belle tête... une tête de chérubin sans ailes que Dieu avait roulée sur le buste déformé d'un

démon qui s'était cassé la colonne vertébrale en culbutant du ciel. Cette tête, sur ses épaules indignes, avait une mélancolie plus grande que celle d'une tête coupée sur le fer d'une lance... Elle avait le sentiment de ses épaules,le sentiment de sa base,et,le diable m'emporte ! cela la rendait plus belle encore. Oui, je fus très frappé. Et puis il y avait aussi cette *rage de rouge* qui est souvent si éloquente sur les joues d'une pauvre femme qui vieillit, qui se sent dévorée... et qui combat, qui ne veut pas mourir... Mais en voilà une parenthèse, à propos d'une faute d'impression dans un article de journal ! Pardon, mon ami.

Cet article vous aura-t-il plu ? Vous le voyez, je me suis changé et j'ai attaqué la chanterelle des livres non compromettants. Dans l'impossibilité de penser, je me suis mis à peindre. Ce que j'ai dit de la comtesse d'Oberkirch, je me suis plu, du reste, à le dire.

Saint-Victor m'a enfin rendu mes *Memoranda*, — mes *crachoirs d'or*, comme il les appelle. Soyez tranquille, je les ai là sur ma table, devant moi, et sous peu de jours ils vont partir par la diligence à votre adresse. Je vous préviendrai pour qu'au cas d'un retard vous pussiez réclamer le paquet. Songez que les poésies de Guérin seront avec, et de telles choses une fois perdues sont bien perdues. Moi non plus je ne recommencerais pas mes *Memoranda*, quoique cela ne puisse être mis à côté des ébauches divines de Guérin. Mais pour vous, pour vous cela vaut son prix. Ce sont des fragments de mon *moi*, des cheveux coupés sur la tête morte et inanimée du passé, une chose finie et frappée du grand caractère d'une chose finie. A l'heure où ils furent écrits, je n'étais pas encore l'homme que je suis devenu peu après... L'ennui peint dans l'*Amour impossible*, l'ennui des gants blancs, du balcon de l'Opéra, de la vie de salon, les seules choses que les Gérontes et les institutions vieillottes du règne de Louis-Philippe eussent laissées aux

fortes jeunesses des hommes conçus dans le ventre des mères au moment où tonnait le canon d'Austerlitz, tout cela me chassait aux excès et aux aventures qui n'ont point eu de *Memoranda*, et qui en auraient eu de terriblement piquants et curieux si Guérin eût vécu, — car s'il eût vécu, j'aurais continué de noter ma vie par quarts d'heure... Et alors... Du reste, mon cher et excellent ami, il vaut mieux peut-être que de telles choses n'aient pas été écrites. Tout cela, comme la plupart des fautes commises, comme le temps que l'on croit perdu, doit devenir plus tard du talent peut-être. Ces souvenirs mauvais, ces impressions sont la glaise et la paille de ce mortier du talent qui empêche que ce qu'on veut bâtir ne croule pas. Que de romans je pourrais tirer de ma vie si je ne les tirais pas de ma pensée! Que d'observations, que de faits et que de perspectives je retrouve dans la chambre noire de ma mémoire, qui ne s'étaient pas *enfoncées* en moi, mais qui s'étaient arrêtées à la vitrine de mon œil quand j'avais, réellement, le paysage sous mes yeux.

J'écris avec vos lettres sur ma table, mon cher Trebutien, pour vous répondre sans battre la campagne. Ne laissons pas tomber notre volant. Vous me direz vos impressions sur les *Memoranda*, mais si vous y trouvez le grand portrait de la Marquise, rappelez-vous que ce portrait moral a suivi la loi des portraits physiques. Il était ressemblant; il ne l'est plus. Partie d'une base vraie, Bérangère de Gesvres restera une idéalité... Figurez-vous une toile descendue dans une cave et tachée par l'humidité, le salpêtre et les bêtes impures qui ont passé sur le chef-d'œuvre. Voilà le portrait en question maintenant. Cette grande *Marchesa* a prouvé que la statique morale n'a pas de phénomène comme la cathédrale de Pise, qui penche éternellement sans tomber. Elle qui penchait sur le vice y a croulé, silencieusement, affaissée, dissoute, comme un blanc morceau de sucre, avec ses angles cristallisés et diamantés, s'effondrerait dans un verre d'eau. Pour la

retenir sur la pente, elle qui avait eu longtemps l'audace de cette position, il fallait la main d'un sentiment ; il fallait un homme. Moi parti, elle n'a trouvé que des âmes qu'elle méprisait et auxquelles elle se livrait en les méprisant. Jeu terrible, monstrueux pour une femme, qui s'avilit quand elle ne s'honore pas ; jeu effroyable des fantaisies... La femme s'y prend aussi bêtement qu'une buse dans un piège de basse-cour. Et cela avec toutes les supériorités, comme la marquise. Elle avait l'étoffe de la supériorité, et très souvent elle en avait la forme. Fier exemple à donner (et donnez-le) aux orgueils qui ne doutent de rien... et sont réservés à des chutes horribles, s'ils ne s'appuient pas à quelque grand sentiment. Du moins, quand le soleil sombre, c'est dans la mer !...

Mon ami, me voilà au bout de ma huitième page, et la diligence, ni la poste, ne m'ont apporté l'épreuve que vous m'annoncez. Sera-ce pour demain ?...

Je n'oublierai pas l'article frappé d'ostracisme au *Pays*. Je le poserai entre la première page du premier *Memorandum* (celui sur lequel Guérin a écrit : *Strange book !*) et la couverture. Non, ma position au *Pays* ne sera pas ébranlée, mais il va falloir être le Lorenzaccio de son propre esprit. Misère que tout cela, éternelle et amère pâtée de perroquet qu'on donne aux aigles pour les faire mourir. Les aigles n'en meurent pas, mais comme ils souffrent d'être énervés et qu'ils haïssent leurs *énervateurs !* !

Je vais laisser un bout de blanc pour demain ; au cas où l'épreuve m'arriverait, je répondrais à vos questions. Pour ce soir, voilà assez de bavarderies. A demain donc, mon cher ami. Je vais me coucher et lire. Je pense que dans ce moment peut-être nos deux astres jumeaux accomplissent les mêmes fonctions. *Good night !*

J. B. D'A.

Samedi matin.

Midi sonne et je n'ai pas d'épreuve. Cependant cette lettre va partir. Je veux que vous l'ayez demain, si vous n'allez pas à Colombelles... Je vous embrasse, mon cher frère et ami, et dont j'ai lu le *si*... touché jusqu'aux larmes. Mais la Fortune, qu'on dit capricieuse, n'est qu'une grosse bête, car elle devait faire riche au moins l'un des deux, et l'autre était sauvé !

Hasta la muerte.

Paris. Mercredi 7 septembre 1853.

MON CHER TREBUTIEN,

J'ai mis moi-même à la diligence de Notre-Dame-des-Victoires le paquet que vous devrez recevoir demain. Vous n'aurez point de port à payer . Il contient le cahier des vers de Guérin et deux cahiers de *Memoranda.* Le second n'a pas été achevé, et c'est la maladie, puis la mort de Guérin, qui l'ont interrompu.

Maintenant voici une recommandation, mon ami. Je vous prie, *par notre amitié,* de garder pour vous ces deux *Memoranda,* qu'il faudrait peut-être appeler ces deux *obliviscenda.* Vous ne les communiquerez à personne. Que le manuscrit ne quitte pas vos mains. Vous pouvez seulement en lire ce qu'il vous plaira au *doux poète.* L'exception est pour lui seul ; c'est chez vous que je l'ai connu et c'est par vous que je l'ai aimé. A tout autre que lui, non ! et surtout à nulle femme... Je suis votre ami, votre frère. Je vous envoie une *encoignure* de ma vie que je vous raconterai peut-être *toute* un jour. Mais l'encoignure est pour vous, et je ne veux pas qu'une curiosité féminine quelconque y promène ses regards émérillonnés.

Je dis : « Je ne veux pas ». Pardonnez-moi le mauvais goût de cette locution, mais je l'ai promis, Trebutien. S'il n'y avait que moi dans toute cette affaire, cela me serait égal, comme un claquement de castagnettes. Je suis un contempteur *marbrifié* de l'opinion humaine et inhumaine. J'ai même quelquefois fanfaronné avec des vices, et je ne me soucie pas plus que de la papillote d'une

catin des idées falotes qu'on peut se faire de ma personne ou de mon péché. Mais j'ai promis.

Quoique ces *Memoranda* — comme je vous le disais dans ma longue lettre de samedi (vous l'avez reçue ?...) ne contiennent que la partie ennuyée et (relativement) *innocente* de ma vie ; que le mondain, l'enragé, le *démoniaque*, soit venu plus tard, cependant tels qu'ils sont, ces *Memoranda*, ils ne donnent pas une idée bien grande et bien flatteuse de celui qui les a écrits.

Otra cosa. J'ai reçu hier soir l'épreuve que vous m'aviez annoncée. Oui, il faut effacer l'épigraphe. Du reste, je ne suis pas pressé et je voudrais bien grossir le volume de quelques onyx ; mais, mon ami, la Poésie a beau me battre l'intérieur du front de ses ailes d'aigle *vert*, comme disent les chansons klephtes, je suis livré à la prose, à l'action, et le tournoiement dans le *vortex* continue.

Mille pardons du *négligé* et des ratures de cette lettre. Je tiens à ce qu'elle parte *immediately*. J'écris *ab hoc* et *ab hac*. Je vous mets à la poste, de conserve avec cette épistole, mon article d'aujourd'hui. C'est encore de la littérature toute seule, de *l'art pour de l'art*, de la *fusée* ou du *fusain* littéraire, vaine chose ! Mais il y a ici et là deux ou trois touches sur Sterne, l'un de mes plus vieux favoris, qui sont assez dans le sentiment de cet adorable génie qui porte à sa boutonnière une des fleurs, la plus pâle, du bouquet d'Ophélie, et sur la poudre de sa perruque le plus mélancolique rayon qui soit jamais tombé d'une lune rêveuse sur les fleurs jaunes des cimetières que Gray a chanté. J'attends vos *opinions* et *vos* réponses ; car vous m'en devez *deux !*

Tout à vous.

Jules B. D'AUREVILLY

Mardi, midi, 10 octobre 1853.

Mon cher Trebutien,

Enfin, je puis être à vous ! Que de temps je ne dirai pas perdu, mais dévoré sans vous écrire ! Vous devinez bien : le *vortex* est la cause de cela. Je n'ai jamais vécu avec une plénitude, un bouillonnement et une impatience pareils à ce que j'éprouve actuellement. Je suis pressé de tout. J'ai eu les fatuités de ce lièvre qui se vautrait orgueilleusement dans les rosées, le thym et l'aurore, et qui laissait partir cette honnête médiocrité de tortue, croyant toujours bien arriver sur les quatre éclairs de ses pattes. Je suis lancé à présent sur mes quatre éclairs et je brûle le temps et l'espace. Il n'y aura jamais d'autres explications à mon silence que cela. Malade et au lit, j'écrirais. Comme on pense à sa maîtresse en courant la poste, je pense à mon ami en courant la damnée poste de ma vie. Ainsi, croyez-le, cher frère de mon âme, vous n'êtes jamais oublié.

J'ai reçu vos deux lettres : la *falaisienne* et la *caentaise.* Vous m'avez fait attendre la première, car je vous avais terriblement écrit avant de vous envoyer et même en vous envoyant le Guérin, et je vous le dis, mon cher Trebutien, si on met longtemps entre une lettre et sa réponse, le charme de la correspondance s'évapore. Règle générale, en correspondance comme la nôtre, qui doit toujours *dialoguer,* il faut se répondre vite et ne jamais manquer à accuser réception de la dernière lettre. Autrement on *monologue* et voilà tout. Monologuer, c'est l'amour-propre, mais dialoguer, c'est l'amitié, — c'est notre affaire, à nous. Avant la dernière lettre qui vous annonçait le départ du paquet

de Guérin, aviez-vous reçu de moi une longue lettre de neuf pages ?... Je vous le demande parce qu'il me semble que vous ne m'en avez pas parlé. Je vois aussi dans votre lettre de Falaise, terminée à Caen, que depuis l'article sur Sterne vous n'avez rien reçu en fait de journaux, et dans votre lettre d'hier vous me dites que vous avez lu mon article sur *Belmontet et la poésie impériale* chez la baronne, et vous me parlez aussi de mon jugement sur Henri Estienne, articles postérieurs au Sterne ! Je mets toujours *moi-même* vos journaux à la poste. Mais la poste, c'est un Êvêché administratif *in partibus infidelium*. N'avez-vous pas reçu l'article sur le livre du comte de Montbrison et la baronne d'Oberkirch ? Voyez ! J'ai toujours un article toutes les semaines. Le jour varie, à cause des besoins du journal et de la grande place que je prends, mais je suis de service toutes les semaines. Il est donc facile de voir ce qui vous manque. Je viens de faire partir, il y a dix minutes, mes deux derniers numéros, l'un sur Abailard et Héloïse, l'autre sur Raymond Brucker. Vous les recevrez demain, sinon réclamez-les ! Ils doivent arriver avant ceci.

Vous me demandez qui a annoté le cahier de vers de Guérin. C'est, comme vous l'avez vu, un honnête imbécille, qui, par un hasard que j'ai vu se renouveler plus d'une fois, avait je ne sais quel grain de poésie au fond de son imbécillité. Il s'appelait Chopin. Il est mort, — juste le jour où lui est venue la fortune-aux-Écus. C'était un niais qui a vécu et qui est mort en niais, mais c'était un Jocrisse qui aimait les poètes et qui les sentait, et qui se faisait pardonner sa jocrisserie en se mettant à genoux devant Guérin. Il est des administrations qui vous tirent de dessous votre médiocrité originelle et vous allongent et vous grandissent jusqu'au niveau du piédestal de l'homme que vous admirez. Ce Chopin n'était rien au sublime Rêveur polonais du même nom, le *Guérin du Piano* selon moi ; ce Chopin, qu'il faudrait

plutôt appeler Chopinette, connaissait aussi George Sand, mais moins intimement que son homonyme, et c'est par lui que, de mon côté, j'ai connu *la* célèbre auteur. Il fut le pont qui nous conduisit *l'une* vers l'autre, car c'est madame Sand qui fit les avances, — comme je crois vous l'avoir raconté déjà. Elle tenait à faire un article et vous savez comme elle l'a baclé. Les opinions de ce pauvre Chopin, burlesques et timides comme les hésitations d'un âne, au tempérament classique et à l'éducation romantique, entre la botte de foin sec de la correction et les chardons en fleurs de la fantaisie, ces opinions écrites aux marges du cahier importuneraient si elles ne divertissaient pas. N'en prenez nul souci que d'en rire... Maintenant, voici ce que j'attends de vous.

Copiez tous les vers de Guérin comme les miens, avec de grandes marges, et quand tout cela aura sa lumière, son espace, sa netteté, sous votre merveilleuse et *pictrice* écriture, nous verrons mieux où il faudra promener le fer qui émonde ou la main qui doit relever des branches faibles. Quoique je ne crie pas *chopinement* à tout bout de champ, soyons sévères ! très sévères ! Nous sommes assez riches pour sacrifier. Les vers de Guérin ne sont que des ébauches. C'est sa prose qui est sa poésie achevée. Sa prose, voilà son marbre travaillé, fouillé, éthéré, diaphane, rougissant, comme les nuées dont il a la légèreté dans les airs où il se dresse ; mais ses vers... ce n'est qu'une gloire indécise, qui commence à vivre sous l'impression qu'elle a gardée d'un pouce divin ! Pour les artistes, pour les rêveurs, pour les acheveurs en pensée des Ébauches que le Génie laisse derrière lui comme des œufs merveilleux qu'il n'a pu couver, ces vers, où l'image la plus charmante tremble dans le rhythme mal assuré comme un rayon de l'aube ou de la lune tremble sur la feuille agitée du peuplier, ces vers ont un charme qui se redouble du contraste et qui augmente de

leur faiblesse. Le rhythme ! le rhythme ! ce n'était qu'un métier à apprendre, un pétrissage, une volonté, du contrepoint littéraire ; mais la mélodie, Guérin l'avait, et elle paraît plus divine à travers les fêlures de sa flûte. L'instrument est imparfait, près de se casser, près de se rompre ; mais l'haleine du jeune Dieu qui passe dans les trous du misérable roseau, la sentez-vous mieux *perler* et porter, de vos oreilles dans votre âme, le son originel, le son de la poitrine inspirée, qui passe dans l'instrument, mais que l'instrument ne fait pas ? Voilà aussi ce qui doit donner de la largeur à notre appréciation de cette poésie qui n'est pas des vers, mais *qui est plus et moins que des vers*, et que les plus beaux vers, forgés à coups de marteau d'or, sur des enclumes de diamants, ne vaudraient pas dans l'opinion des vrais connaisseurs !...

Et, ouf ! j'ai fini. La plume m'a entrainé, en vous écrivant sur Guérin. Quand votre copie sera faite, mon ami, — et vous y ajouterez les vers publiés par madame Sand dans son article (moi, je n'ai pas l'article), — je vous enverrai trois merveilleux cahiers de prose que j'ai là devant moi, et aussi vous les copierez. Je ne sache que vous qui soit digne de copier religieusement ces merveilles qu'on voudrait pouvoir *illustrer* avec la plume et le pinceau. Figurez-vous des paysages à enterrer vifs Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et madame Sand (car elle n'est qu'une paysagiste) ; figurez-vous, dans une langue athénienne de pureté, de transparence et de contours sinueux et rêveurs, une combinaison inouie de Claude Lorrain et de Nicolas Poussin, fondus et transportés du monde plastique dans le monde littéraire, mais avec une pénétration, une *intus-susception* de la Nature qui est la *genuiness* de Guérin et qui le distingue pour moi de tous les coloristes connus. Les *lakistes* ont des enfantillages ; Guérin n'en a jamais. L'affectation n'oserait toucher à cette pensée impo-

sante et touchante de vérité, à cette sensation naïve, exquise et profonde ! Oui, ce qui distingue Guérin, c'est la compréhension intime et extérieure de la nature. Il la tient par les deux côtés. Il en voit le relief. Il le moule, il l'éclaire, il l'anime, il le splendifie ; mais il voit le dessous, il voit le dedans. Il a la mysticité de la nature et le *positivisme* de ses phénomènes. Peintre et poète, il en est l'artiste, il en est l'amant, il en est le maître, il en est l'esclave, il en est l'enfant, il en est le roi. Il se *panthéise* presque en elle. Il retourne et joue avec elle la scène du rayon de Phébé qui s'en vient caresser à la bouche et à la poitrine son bel Endymion endormi, mais c'est Elle qui le fait boire entre ses deux lèvres pures et farouches, et coucher chastement entre ses deux seins immortels !

Vous me demandez aussi s'il y a des lettres. Oui, mon cher ami, beaucoup de lettres. Je crois que celles dont vous a parlé M. de Marzan s'y trouvent sous son nom d'alors. J'ai aussi les lettres à madame de Maistre, puis les miennes, — mais ce que je ne puis retrouver et ce qui me désole, c'est le fragment intitulé la *Bacchante,* qui valait, Dieu me soit en aide ! — le *Centaure.* Et voilà ce qu'il faut pourtant retrouver ! Je chercherai plutôt dans toutes les poussières. Vous savez qu'Eugénie, sa sœur, est morte. Érembert aussi, son frère aîné. Mais il était marié et il a laissé des enfants. Le grand nom des *Guarini* ne périra pas. J'ai des *exquisetés* d'Eugénie ; c'est du *Guérin-femme* ; mystère, grâce et faiblesse de plus ! Il y a un portrait d'elle dans mes *Memoranda,* tracé après un jour de connaissance. Ressemblant ! Tout y est, moins la passion que j'y ai vue depuis ; une passion chauffée à blanc par une virginité concentrée sous les soleils et la *Ligne* terrible des trente ans. Cette bouche malade de désirs se tordait à autre chose qu'à l'hostie, et la sainte hostie en y passant n'en apaisait pas les feux. Quant à l'Indienne, sa femme, à lui, Guérin, elle est retournée aux

Grandes Indes. Inconsolable et fière, elle est trop chrétienne pour se brûler comme une veuve du Malabar, mais elle disait qu'elle resterait, dans le pays des mousselines drapées et des châles de cachemire, sous ses cornettes de veuve qui entend la messe de l'Abbaye-aux-Bois tous les matins. Mais elle avait seize ans, mais elle était femme ; grâces d'oiseau, mais profondeur d'oiseau ; rose du Bengale et flamme du Bengale, *Bengali* voyageur qui n'amasse pas de mousse sous la palme de ses petits pieds... que voulez-vous qu'on croie de ce chant de fidélité qu'elle nous traduisait du *pehlvi* en français ? Peut-être est-elle remariée, et porte-t-elle tout l'enfer des diamants roses dans ses cheveux, qu'elle avait coupés comme un jeune moine ? Peut-être y a-t-il une page amère de plus à ajouter à l'universelle comédie, et le plus adorable poète de l'époque a-t-il, dans le cœur de la femme *qui ne voulait jamais être autre chose que sa femme,* quelque pesant anglais de la compagnie des Indes pour successeur ? Ne regardez jamais à vos successeurs, dit l'Expérience ! Moi, je dis : regardez-y toujours ! C'est le seul moyen de n'en pas souffrir !...

Je vous embrasse avec les plus tendres sentiments.

J. B. D'AUREVILLY

Mardi, 21 ou 22 novembre 1853.

Au galop de la plume.

Hier, je vous ai mis (toujours moi en personne) le *Pays* à la poste. Vous êtes de la Société Asiatique, Monsieur le baron de Tribioutine, comme ils disaient si adorablement en Angleterre, et vous avez peut-être pour confrères les sinologues Bazin et Pauthier. Vous devez, en prenant votre thé de ce matin, voir comment je les ai arrangés, ces deux Trissotins en chinois. Comme je hante peu les savants, je ne connaïs de ces deux messieurs que leur ouvrage, et c'est trop encore ! Mais cependant je me rappelle avoir vu en *redingote blanche* (j'ai la plus étonnante mémoire des costumes) le Pauthier chez mon pauvre et toujours cher Édelestand du Méril, dans le temps que nous voulions faire cette Revue critico-germanico-impossible, qui devait révolutionner la pensée et régénérer la littérature. Le Pauthier était là pour son contingent de chinois, comme Pâris pour son contingent d'autres ennuyeuses sornettes. Vous vous rappelez ?... Quelles séances ! J'étais là avec l'inexpérience de ma jeunesse. Je fis un prospectus que les Rinn, les Pauthier et autres cuistres trouvèrent *romantique* (c'était le mot d'alors) *et ridicule*, et il l'était peut-être, ce qui n'empêchait pas qu'ils ne fussent encore plus ridicules à leur façon que mon prospectus ne l'était à la sienne... Eh bien, voilà comme on se retrouve ! au bout de quinze ans, il vous passe dans les mains un livre du Pauthier, et la cravache, qui dormait bien indifférente dans son coin, s'allonge sur la redingote blanche du cuistre dont on se souvient avec

un plaisir !! Et c'est ainsi que tôt ou tard on finit par jeter sa tête de taureau sur la table ! Comme Malise de Ravenswood.

Mon cher Trebutien, j'ai fait un singulier travail cette semaine. J'ai pris toutes vos lettres, et j'ai corrigé mon *Ensorcelée* sur vos notes, remarques, annotations. Mon *Ensorcelée* est *vendue* à Cadot et elle doit paraître dans le courant de janvier prochain. Je l'ai donc revue, — vous à mon côté avec vos lettres, — et je l'ai corrigée dans ce qui m'a semblé justement repris. Vous trouverez beaucoup de changements. Là où je n'ai rien changé, mon ami, c'est là où la coutume diffère de la Manche au Calvados, et la différence est sensible. Partout où je n'ai pas corrigé, je suis sûr des faits, je suis sûr que *je suis dans le vrai local*... Ainsi, par exemple, Adèle n'est pas un nom assez aromatiquement Normand ; c'est Adélaïde. J'ai donc mis Adélaïde, et j'ai mis Adélaïde avec sa contraction Normande, et je l'ai écrit comme on le prononce (*Dlaïde*). Pour les autres noms de famille, ce sont des noms que j'ai vus porter autour de moi, dans mon enfance ; il n'y en a pas un seul qui ne soit connu, archi-connu dans le pays que j'habitais, quand j'étais chez mon père. Tainnebouy, qui vous fait vous poser en Galilée, cher Trebutien, est un fermier de mon père, comme l'a dit ce curé. Seulement j'ai changé le D (Dainnebourg) en T (Tainnebourg). Quant aux fautes liturgiques, j'ai ployé le front devant votre orthodoxie et j'ai corrigé encore... De plus, j'ai ajouté à l'édition de Cadot les passages retranchés à l'*Assemblée Nationale*, par la pudeur indécente de Mallac. Oui, je dis qu'il est des pudeurs indécentes ! Des pudeurs qui sentent le mouchoir de poche que ce gueux de Tartuffe veut étendre sur le sein insolemment rebondi de Dorine ! Nous autres, catholiques jusqu'à l'axe de notre être, qui aimons les arts avec passion et qui avons aimé les femmes avec plus de passion encore, nous n'avons pas de ces polissonnes et *cochonnes* pudeurs. Quand nous

faisons intervenir les passions vraies dans nos œuvres, nous n'avons pas peur de leurs cris !

J'ai ajouté à l'*Ensorcelée* le *Dessous de cartes d'une partie de Whist*. Je l'ai remanié. J'ai effacé le *cousin germain* qui choquait tant notre sensitive de du Méril, et j'ai, en effaçant certains détails, dépaysé le plus que j'ai pu l'opinion. Voilà tout le sacrifice que je puis faire à une faiblesse que je déplore de la part d'un des plus forts cerveaux que j'aie connus, moi qui en ai pesé et sous-pesé tant dans ma vie ! Du Méril, je vous le répète, a manqué de virilité dans son appréciation de ma nouvelle... Mais, caramba ! qu'il faut que mes instincts aient vu juste *dans ce que je ne savais pas*, pour que du Méril ait eu le ressentiment et l'épouvante qu'il a montrés ; car s'il y a un homme qui doive faire large la part à l'observation, au drame, à la pensée, ce doit être du Méril, mon cher maître, mon spirituel Êdelestand ! Que le diable m'emporte si je le reconnais dans tout cela, et répétez-le lui *de ma part* lorsque vous le rencontrerez ou que vous lui écrirez, mon cher Trebutien. Jamais je ne sortirai cet homme de mon cœur.

Je connais ce Paul Quemper. Nous avons choqué nos verres du temps de Guérin. C'était alors — qui peut répondre des dégradations du temps ? — un esprit fin et délicat, mais sans puissance. Je l'ai encore vu après la mort de Guérin. Il n'était pas beau, un faux air de Sainte-Beuve, — mais il eut une petite vérole, et comme il n'était pas Mirabeau, qui faisait flamber d'orgueil et de génie chaque trou de la sienne, il devint un colimaçon qui rentra jusqu'à ses cornes. On ne le revit plus. Je ne me moque point de cela. C'est la seule faiblesse qui ait de la grâce et je ne sais quel charme mélancolique, que le sentiment de nos *déchets* extérieurs. Quemper était un délicat. Il s'est marié, m'a-t-on dit, et il va parfois chez Pitre-Chevalier, son compatriote, que je ne connais que de vue, mais où des amis à moi l'ont souvent rencontré.

Si votre copie n'est pas prête, Trebutien, envoyez-moi toujours les *Prophètes* dont j'ai besoin. Peu m'importe la circonstance des deux envois ! Si vous avez le désir de voir les lieux chantés par notre poète, que direz-vous donc après avoir vu les lieux décrits, — le cahier de paysages et d'impressions au jour le jour ?... Vous ferez immédiatement votre havresac de voyageur.

Mille amitiés à M. Le Flaguais. Et à vous, pas mille, mais une seule.

Hasta la muerte.

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris, 31 décembre 1852.

Dans une heure, minuit... Ma dernière heure de cette année vous appartient, mon cher Trebutien, ô le meilleur de mes amis, mon seul ami peut-être, — tous les autres ne sont peut-être, dans ce carnaval de la vie, que les *dominos* de l'amitié...

Mon cher Trebutien, je suis en retard d'une lettre en réponse à votre dernière, si lestement écrite (Bravo !) et je me le reproche, car vous avez pu croire que je continuais d'être souffrant et il n'en était rien. Ma *trombe* intestinale a passé... comme une trombe ! Deux jours après, il n'y paraissait plus. J'ai été trempé dans le Styx, non pas comme ce délicat d'Achille, invulnérable seulement à l'épiderme, mais après avoir été retourné sur soi-même comme un gant. Le temps qui est affreux (hier on patinait sur la Seine, *prise* à porter des charrettes), le temps, avec sa bise et ses tourbillons de neige, glisse sur moi comme sur un marbre, mais je pense diablement à vous, quand vous passez sur le Pont Saint-Jacques, le pont du vent, à Caen, et j'ai votre froid dans le dos et encore plus dans le cœur. Vous êtes *orientaliste* en toute chose. Il vous faut du soleil. Vous êtes mi-parti de cactus et de gazelle. Que les bouteilles d'eau chaude,— la *serre* de vos pieds,— que les bouteilles d'eau chaude vous empêchent de trop souffrir par ce temps de froid *cosaque* qui nous traite de cosaque à turc, — car voilà le proverbe changé ! — et qu'elles dégèlent la goutte d'encre de votre plume qui doit toujours couler pour moi !

Vous me mandez, mon cher Trebutien, que vous êtes impatient de lire mon article sur la brochure de Saint-Bonnet. Moi, mon cher, je suis plus *impatienté* que vous n'êtes *impatient.* Croyez-vous qu'il n'a pas paru encore ? Ils me l'ont ajourné au *Pays* pour des raisons aussi lâches que bêtes. Je ne vous en ferai pas le détail. Je vous enverrais là un amer volume. C'est à croire parfois que les gens qui devraient grandement servir l'Empereur le trahissent ! Du moins ont-ils peur de tout ce qui est *idée d'autorité* et refusent-ils de tirer sur ses plus grands ennemis. La Guéronnière, avec son caractère de colle-à-bouche, craint de toucher à tout, et s'imagine que la politique est de glisser entre les difficultés au lieu de les attaquer de front, et, comme les taureaux, par les cornes. Ah ! je suis dans un fier troupeau de Jean-foutres, mon cher ami ! Ils en sont à faire des excuses à la vanité d'un Villemain qui leur tire des épigrammes dans le dos, et à lui rendre ses épigrammes en baisers sur le derrière ! Oui, ce sont les seigneurs Baise-culs de la politique ! Rabelais ne les avait pas devinés. Dès que je hausse le ton dans leur sacrée feuille, les voilà aux champs. Tout est perdu. Je n'y puis carrer une idée ni attaquer personne. Il est même beaucoup de sujets que je m'interdis. Cet article sur Saint-Bonnet, je l'avais écrit, sachant oû j'étais, je l'avais écrit avec une prudence de vieux serpent qui a étoupé sa sonnette, et malgré cela ils l'ont ajourné à leurs kalendes de courage, qui viendront Dieu sait quand et peut-être jamais ! Ma coupe déborde de dégoûts. L'Empereur ne se connaît donc pas en serviteurs, et il va recommencer ce qui a perdu la Restauration, — la peur des *ultras* et l'amour des gens de *milieu.* Ah ! c'était bien la peine de débuter comme un duc d'Albe, pour s'amincir et se laminer en une politique de conciliation faisant la bouche en cœur à d'inconciliables ennemis, à de mortels ennemis ! C'était bien la peine de montrer qu'on a du génie corse des Bonaparte en cassant les

reins à la Révolution, pour ménager, comme un Louis XVIII ou un Louis-Philippe, la philosophie, le libéralisme, le rationalisme, l'esprit même de cette révolution, qui panse ses blessures, se refait des reins, va beaucoup mieux et cassera les nôtres demain !

A la place donc de l'article sur Saint-Bonnet que vous aurez plus tard (soit en article, soit en épreuve), je vous mettrai à la poste, avec cette lettre, mon dernier bulletin bibliographique de l'année qui a paru aujourd'hui. Il ne touche pas à la politique, celui-là ! Jouissant comme je fais de la liberté de Figaro, et n'ayant bientôt plus pour perspective que des élucubrations sur Polichinelle, j'ai choisi les sujets les plus innocents, les plus éloignés des questions qui nous cernent et qui sont la vie, la vie menacée, la vie en péril. J'aurais pu signer cela *Lorenzaccio* ou *Fiesque*, car il me faut faire la bouquetière littéraire comme l'un fit le débauché et l'autre le superficiel ! Je me suis retiré dans l'Ile Formose de l'Imagination. De la littérature, et voilà tout ! Cela est dur pourtant pour qui avait un peu de moelle de lion dans les os et un cerveau torché comme le mien. Mais que voulez-vous ? La première souffrance que vous subissez pour la vérité, c'est d'être impuissant pour elle. Eh bien, mon cher, pour vous donner une idée des gens avec qui je suis obligé de paître, dans cet article que je vous envoie je disais au commencement du troisième paragraphe un mot sur ce polisson de Buloz et son indigne, ennuyeuse et sotte Revue, qu'ils ont encore jugé trop vif. Ils l'ont effacé. Voici comment s'ouvrait ce paragraphe ; je le rétablis ici pour vous :

« *Le Coureur des Bois* était une suite de nouvelles publiées, il y a quelqnes années, dans une vieille Revue qui ne vit plus maintenant que sur les bénéfices de son passé et les souvenirs de sa jeunesse. Madame Récamier disait, avec le charme de naturel qui était en elle : « Je me suis aperçue que je

n'étais plus jeune quand je n'ai plus fait retourner dans la rue les petites savoyardes ». La Revue en question n'eut pas fait non plus retourner les Savoyards quand G. Ferry y lança ses premiers essais. C'était l'exploitation de l'Amérique par un homme qui... etc., etc. » (V. la suite au journal.)

Ainsi, mon cher, même parler irrespectueusement de ce *marchandeur*, de cet homme qui a fait la traite du talent comme on la fait de la chair noire ou blanche, de ce goujat enrichi, de ce valet de pique, sans pique, de tous les gouvernements et de tous les ministères, de ce commissaire royal qui ne sait pas l'orthographe, de ce Turcaret imbécille qui n'a pas même le comique de la vanité, de ce portier de la *Revue des Deux-mondes, bon*, comme je le lui disais un jour à lui-même, *seulement pour tirer le cordon*, voilà une audace qu'il n'est pas permis d'avoir au *Pays ;* et se mettre à genoux devant toutes les déjections humaines, telle est l'attitude habituelle des hommes qui dirigent ce misérable journal. Pourquoi ne l'appellent-ils pas le *Chloroforme ?* Cela conviendrait mieux. En France, quand on ne met pas à cheval les questions d'idées sur les questions personnelles, on n'est pas même digne de décrotter les bottes de l'opinion, car on ne sait pas le premier mot de l'Esprit public. Ce pays, je me tue à le dire, ne comprend que les personnalités, et je n'ai,pour moi, aucune répugnance à faire des personnalités ou à en écrire pour le compte de la vérité. Je choisirai mon terrain d'honnête homme, mais je me battrai comme un coquin. Au lieu de cela, avec les lâches qui ont peur des balles dont ils chargent leurs pistolets autant que de celles de l'ennemi, et qui n'en mettent qu'en liège pour cette raison, on doit s'attendre à une défaite, honteuse comme une duperie. C'est ce qui arrivera quelque jour à l'Empire, représenté par des écrivains et des journalistes (des directeurs d'opinion) de ce sens et de ce courage ! J'ai bien expé-

rimenté les hommes de mon temps, Trebutien, et il faut dire que tous les vers de la putréfaction sont à leur cervelle, que nous sommes affreusement pourris d'idées fausses; mais le plus grand mal, ce qui nous fera périr le plus vite,— c'est une profonde et incurable lâcheté.

Mais assez *monologué* comme cela. *Dialoguons* un peu, mon cher Trebutien. Par ma foi ! je croyais bien que vous ou le poète connaissiez la *Marie Menessier-Nodier*. Je lui ai répondu, il y a quelques jours, et même je lui ai proposé une affaire. Les feuilletons, les derniers feuilletons de Nodier, publiés dans le journal le *Temps*, n'ont pas été, que je sache, publiés en volume, et un de mes amis, M. Dutacq, les publierait bien avec une notice de moi. Nodier est un athénien, antiquaire français, poète et étymologiste, savant comme un bénédictin, *anti-académique* et humoristique comme un anglais, mais ayant en rose ce que les anglais ont en brun dans l'esprit, et pour toutes ces raisons je. l'aime. Il me rappelle que la *Marquise*, dans ce temps qui n'est plus que le *Rêve d'un Rêve*, comme dit Pindare, ne m'appelait jamais que *Jean Sbogar*. Je vous remercie, cher, de votre proposition de me garder les lettres comme celles de madame Menessier. Vous savez que je suis de la plus froide indifférence pour toutes ces choses. Je ne suis point l'*engoulevent* de la flatterie, quoique la flatterie ne me déplaise pas quand elle est distinguée, — car c'est le morceau de la cuisine de l'esprit humain qui supporte le moins la vulgarité.

Tant mieux que l'inscription vous plaise ! Mais ne faites pas de cérémonie ; s'il faut encore *pointiller* pour vous, vous savez que je suis votre homme lige et que nous sommes greffés dans le cœur l'un de l'autre. Bonsoir ! Je vais me coucher. L'année est finie. Elle n'a pas été mauvaise pour moi, celle-ci. Aussi je vous envoie du papier ose. Que mes vœux pour vous vous parviennent avec des couleurs d'heureux augure. J'embrasse le poète *à la Normande*, c'est-à-dire

trois fois, mais avec vous je ne compte pas. Répondez-moi bientôt et longuement. Avez-vous vu Poncet ? Il rôde de vos côtés. Lisez-lui ma lettre pour qu'il ne croie pas que je fais ce qu'il me plait au *Pays*, et pour que l'*optimisme* n'endorme pas le *Capucin-Machiavel*.

J.-B. D'A.

Paris. 20 janvier, 10 heures du soir. Vendredi. 54.

MON CHER TREBUTIEN,

J'ai vos étrennes. Votre paquet m'est arrivé ***with exactness***. L'inexact, c'est moi avec des remercîments tardifs. Mais ces premiers jours de janvier, quoique je ne sois plus un mondain, mais un *vivant dédain*, le *vortex* a redoublé de tournant et de force. Il m'a été impossible de vous écrire immédiatement. J'ai semblé ingrat pendant deux jours... mais je me suis mis à l'abri, contre mes propres reproches à moi-même, sous le manteau fourré d'hermine de votre *royale* amitié. L'hermine de ce manteau-là, c'est l'indulgence qui est si douce et qui tient si chaud ! J'ai trouvé tout à sa place dans le paquet, excepté le *Brummell* annoté dont vous me parlez dans votre lettre. J'ai pensé que les notes n'étaient pas encore prêtes quand le 15 a sonné, et que le 15 sonnant, vous avez voulu que le tout partît.

Je réponds *oui* sans embarras à ce que vous me demandez sans embarras. Préface, sonnets en prose, quoique je doive y être très gauche, je ferai tout ce que vous voudrez. Pour vous plaire, je prends mon cerveau dans ma main et je jongle avec, comme les Indiens avec leurs boules d'or. Il y a plus, du reste ; vous ne me devez nulle reconnaissance pour la préface du *Guide à Caen*, car j'aurai un vrai plaisir à l'écrire, un plaisir *d'enfant du pays exilé*. Je paierai là l'obole de cette hospitalité de quatre années que j'ai reçue de votre ville, ma capitale à moi, puisque je suis Bas-Normand. Bas-Normand, sauvageon des anciens pirates détruits (hélas !), mi-parti d'herbager et de poissonnier (je m'appelle Barbey : non le chien, mais le poisson, et je le porte dans

mes armes *: d'azur aux deux barbeaux, adossés d'argent, au chef cousu de gueules, aux trois quintefeuilles d'or*), ayant la main-*griffe* du Normand, — comme dirait d'Arpentigny qui, sans l'avoir vu, jurait que mon pouce devait être un pouce de *despote* et *d'homme d'ordre,* discuteur par le genre du talent, discuteur même dans la causerie, si l'habitude du monde ne m'avait modifié à cet égard, car alors causerie deviendrait *chicanerie,* — je me sens Normand comme le diamant est diamant, — à trente-six carats ! — et cela me chausse à la *Poulaine* que votre projet de préface ! Nous tâcherons de l'enlever à la sanguine du souvenir. Nous reverrons ensemble votre Saint-Étienne et vos promenades. Nous piquerons, nous larderons de lumière tout ce que vous voudrez, mon cher Trebutien. Je suis à vous et prêt quand vous me direz : Feu ! J'approuve avec applaudissement votre dédicace spéciale que votre amitié me réserve ; vous m'avez mis l'eau à la bouche en ne m'en disant pas davantage.

Quoi ! les chemins de fer vont mutiler, bouleverser, *quatre-vingt-treiziser* vos promenades ! J'espère, du moins, que le Cours-la-Reine sera respecté. Souvent ici la symphonie en *ut* de Beethoven m'a fait revoir *nostalgiquement* la prairie et l'horizon du Cours-la-Reine, — la symphonie en ut du paysage ! Il n'y a que des commissionnaires, des agents d'affaires et des paquets qui peuvent trouver les chemins de fer une belle chose. Moi, mon cher, malgré mon très grand amour et respect pour la centralisation, je les abomine, et comme invention je les méprise. Dans un temps donné, ils nivelleront, ils aplatiront l'esprit, comme ils nivellent et aplatissent le paysage. Du reste, la démocratie, cette ennemie de tous les sommets, a raison de les aimer. Ils font ses *plates* affaires. Tout est un dans le monde moderne et le deviendra plus horriblement. Les artistes et les arts n'ont plus de grandes maisons pour les soutenir et payer

dignement leurs chefs-d'œuvre, et d'un autre côté, comme si les circonstances se donnaient le mot, voilà qu'une invention dite utilitaire vient arracher de leur aile cette plume, *couleur du temps*, du paysage ! Quand le globe sera *enfermé dans son réseau de chemins de fer*, phrase consacrée des tartiniers aux imbécilles, où sera la place pour un Ruysdaël ?... Je suis allé l'autre jour à Passy, où depuis longtemps je n'étais allé, et qu'y ai-je trouvé, bon Dieu ? Un misérable chemin de fer qui coupait cette charmante lisière du bois de Boulogne, comme les souliers ferrés d'un goujat couperaient la dentelle de la robe d'une femme en marchant dessus ! Ah ! Beauséjour, où j'écrivais *Brummell*, est à présent un triste séjour ! Plus rien des mystères de la clairière où le soleil couchant jetait des poignées de poudre d'or ! Plus rien de ces pâles ombres vertes qui tombaient par les fenêtres dans le salon de madame de Maistre et qui faisaient paraître les yeux des femmes plus profonds et plus noirs, même quand ils étaient bleus !... Le mur et le rail monotone ! tout cela m'a paru affreux et je suis revenu à Paris.

Vous avez dû recevoir, en *croisillon* avec votre dernière lettre, par la poste, mon article sur le poète Hebel et les autres. Il m'a donné l'occasion de dire un mot sur mon favori Burns, un poète que j'adore et que je rêve de traduire, caresse folle à une chimère... car personne ne sait mieux que moi que les Poètes (surtout !) ne se traduisent pas ! Hebel est un vrai poète. Comme vous le voyez, je suis *Lorenzaccio* et je pourrais signer *Jocrisse*. Je fais de la littérature innocente. Je parfile, je brode, je festonne, et je rougis comme Achille en fille quand il voyait une épée ; mais, comme lui, je ne peux pas me jeter dessus. Si un beau sujet d'article se présente à ma pensée, il faut le repousser, me taire, me dévorer... On ne veut pas des *Paladins* d'idées, de sentiments, de conviction ; on veut des *Baladins* littéraires, et je me sens assez peu apte à ce rôle-là ! Ah ! mon

cher ami, quelle belle comedie on ferait, mais qui ne serait pas jouée, et qu'on pourrait appeler l'*Intérieur d'un Journal !* Depuis ma dernière lettre, j'ai eu une belle scène avec La Guéronnière (mais sans fâcherie ; je veux avoir la profondeur d'un prêtre : je ne me fâche plus !). Cette scène m'a plus convaincu que jamais de ce règne de la lâcheté dont nous parlions l'autre jour. J'ai sondé la mare où je suis obligé de rester, — comme les chasseurs à la sarcelle dans les marais de mon pays. Mon article *ajourné* sur Saint-Bonnet est un article *tartuffement* refusé. Il ne paraîtra pas. Il n'est plus permis de dire que tout n'est pas couleur de rose en Europe. Il n'est plus permis de donner son coup de talon au XVIII[e] siècle. Il n'est plus permis de dire que la tempête dort à fleur de vague, dans cette mer d'anarchie et de trahison ! Ne troublons pas ces dormeurs que le tonnerre réveillera de leurs songes, et trop tard, car le tonnerre est un rieur cruel pour les sots qui ne peuvent porter le vin du succès et qui ronflent dans leur petite Capoue de deux jours, s'imaginant que tout est à merveille et d'une stabilité éternelle, parce qu'ils ont des positions et de l'argent ! Quels serviteurs l'Empereur a-t-il là ? Et croit-il donc que les hommes n'ont jamais cassé le bâton de la Providence ?...

Ainsi le dégoût, mon cher ami, va toujours son affreux petit bonhomme de chemin, et sur ce point je n'ai rien à vous mander de nouveau. Je faisais quatre articles par mois, à présent, je n'en fais plus que deux, ce qui me ramène à ces livres que vous appelez mon *boulet* et que vous préférez à ma *dragée*. Mon Dieu ! je laisserais là le journalisme, si je ne savais pas que je ne puis renoncer à la publicité qu'il me fait, dans l'intérêt même des livres futurs que je prépare. Éternelle question, Trebutien ! Faut-il se murer soi-même dans une muraille de soixante-dix pieds d'épaisseur, comme Édelestand, par exemple, cet enfouisseur de facultés superbes, ou jouir de son talent en le produisant et en l'écoutant

retentir ? ... La gloire de ce pauvre Vico, cette chrysalide centenaire qui n'a pas eu conscience d'être papillon, ne me fait pas la moindre envie. Ce que je veux, c'est la gloire vivante et sentie... C'est la conscience de mon *moi* dans la tête des autres, et voilà pourquoi je touche à cette chose qui me dégoûte autant que vous, mon cher Trebutien, et que l'on appelle des journaux.

Je relirai votre *Religieuse Portugaise* et vous dirai mes nouvelles impressions. Mes *anciennes* ne sont pas favorables. Mon imagination, avant de lire, avait fait ce terrible rêve qui fait de toute réalité... un *rien du tout* ! J'avais cru que c'était du feu, de l'or et du vermillon, broyés sur la palette du Diable, qui soufflait l'amour d'un homme dans le cœur d'une cloîtrée, — d'une Épouse de Jésus-Christ ! Je m'attendais donc à des brasiers, à des chairs consumées, à quelque chose de sinistre comme la perdition d'une âme qui croit à l'enfer et qui s'y précipite au cou d'un homme, ayant le paradis de deux lèvres sur les siennes et se riant à ce prix de l'Éternité ! Je n'ai pas trouvé cela, mais une abnégation, une mélancolie, et beaucoup d'eau de larmes dans ce brûlant vin de Porto, la foudre des vignes du Portugal !

Adieu, — je vous quitte brusquement, comme finit mon papier. Écrivez-moi et dites-moi si je puis commencer mes questions sur la *Vaubadon* et ses *tenants* et *aboutissants*. Je vous enverrai bien des points d'interrogation dans ma prochaine lettre. Il ne fait plus froid. Nous avons des brouillards d'argent et de nacre, — un temps que j'aime et qui, j'espère, n'enveloppe pas votre pensée comme le froid la fige. Donc, écrivez-moi.

Tout à vous.

Mille choses au poète.

J. Barbey d'Aurevilly

Paris. 28 janvier 54.
4 heures après-midi.

Il est grandement probable, mon cher Trebutien, que nous nous écrivons en ce moment tous les deux. Ce n'est pas pour vous jour de Bibliothèque, et s'il fait à Caen l'aimable temps de pluie fondante qu'il fait ici (littéralement, depuis deux jours, nous avons les marais de Carentan sur la tête !), vous devez être chez vous comme je suis chez moi, m'écrivant comme je vous écris, ou copiant *du Guérin*, ce qui est une manière de m'écrire encore. Moi, mon cher, je vous écris, toute affaire cessante, quoique j'aie cent choses en gisement sur ma table. Voici pourquoi. La semaine prochaine sera surchargée (doux fardeau !) de la présence de mon frère. Il est en ce moment à Chartres où il prêche les dames du *Bon Secours*. Il me mande qu'il va pousser jusqu'à Paris. Il vient me rapporter l'accolade que j'allai lui porter à Montfort-l'Amaury, il y a quelques années. Je lui donnerai tous les moments dont je pourrai disposer, — que je pourrai arracher à cette quenouille du temps, si vite filée et par les vilains doigts acharnés de tant de sottes occupations.

Ah ! Oh ! vous vous prenez de goût pour la *Guérine* presque autant que pour le *Guérin !* Je ne m'en étonne. Je vous reconnais là, mon maître ! Vos instincts éveillés d'artiste, si vite en vibration, ne vous trompent pas. Vous êtes toujours le Trebutien que j'aime, et qui aime ce que j'aime. Oui ! cette fille a un talent délicieux, et dont elle ne se doutait pas. Le charme des charmes ! l'avoir et l'ignorer ! Oui ! les moindres petites parcelles de phrases qui tombaient de sa plume étaient divines ! De quel pays était la tourterelle ou le flamant rose qui avait laissé tomber, en passant,

cette étrange graine de poésie dans ce pauvre pot de résédas mourants sur la petite terrasse du Cayla ?... Je ne l'ai jamais su, mais je trouve vraiment à cette touffe séchée une odeur qui n'est ni dans les vanilles ni dans les volkamérias de la terre ! Cela est suave et chaud comme si cela venait du ciel en passant par le soleil, et comme si le ciel qui l'avait mise, cette senteur irrespirée, dans cette fleur sans beauté que la plus triste vie avait consumée sur sa tige, eût eu la fantaisie de la respirer seul en compagnie de deux ou trois nez très fins de connaisseurs, — comme nous, Trebutien ! Oh ! je ne suis pas surpris du tout que vous vouliez faire à ce parfum qui se perdrait une cassolette. Votre idée est bien digne de vous, et c'est ce que j'en puis dire de mieux. Je m'associerai bien volontiers à votre projet, et si vous avez besoin de quelque ciselure, vous pouvez vous fier à moi. Qui peut mieux parler que moi d'Eugénie ? C'est elle qui avait trouvé pour me peindre *le Palais dans un Labyrinthe* que j'ai rappelé dans une note du *Brummell.* Je l'étonnais beaucoup, cette fille de la solitude, cet oiseau charmant déniché d'hier matin, que nous avons vu devenir si vite une Parisienne, avec une flexibilité et une rapidité d'Alcibiade devenant tout à coup le plus persan des satrapes ! Ces Guérins étaient vraiment bien d'Italie par la race et par l'origine. Ils en avaient la riche souplesse. Gueux comme des gentilshommes languedociens, ayant passé toute leur vie dans leur aride petit castel du Cayla, au milieu des cigales d'une campagne grillée par un soleil sans fécondité, ils allaient, dès qu'on le leur montrait, à tout ce qui était éclatant, extérieur, splendide ! Ils y allaient comme les femmes vont au miroir et comme les taureaux vont à la pourpre ; mais eux, c'était pour se rouler dedans et non pas pour la déchirer ! Ils avaient beau être des poètes, et, parmi les poètes, les plus purs, les *plus idéaux*, les plus timidement sauvages, les plus épris des choses naturelles ! en un rien de temps on les apprivoisait,

ces alcyons de la Méditerranée, qui semblaient ne devoir coucher que sur des flots ou dans la cime des pins qui la bordent ! J'ai vu Guérin, gâtant son profit du dernier des Abencérages avec une cravate et des favoris ridicules, arrivant de chez M. de Lamennais avec la tournure d'un couvreur en ardoises, et peu de temps après, quand j'eus été son Ubalde et quand je lui eus montré le bouclier qui avait fait rougir Renaud de ses aiguillettes, il était transformé, élégant, poétique, ayant l'instinct de sa beauté mauresque, et il aurait donné des leçons de toilette et de manières à lord Byron. Ainsi Eugénie, la campagnarde Eugénie, qui n'avait rien vu du monde que dans les lettres de son frère, la rêveuse de la terrasse, avec sa coiffure de vendangeuse et ses mains hâlées, je l'ai vue aussi en un *batter d'occhio* devenir une fille du monde, au lent aplomb, au calme net et sans rêverie, traversant un salon comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et portant admirablement sa robe rose sur ses grêles membres de sauterelle. Elle aimait le monde, *ses pompes et ses œuvres*, et ce fut un déchirement de plus d'une sorte quand il fallut le quitter et s'en retourner là-bas à sa terrasse ! Singulière fille ! avec laquelle j'ai eu bien des torts, des torts comme j'en avais avec bien des âmes, à cette époque où j'étais un boulet de canon qui renversait tout ce qui était sur le chemin de la cible dans laquelle je tirais ou j'étais tiré par le diable.

Je n'ai point de vers d'elle, et je n'ai plus que ce que je vous ai envoyé de sa prose. J'avais des lettres, j'avais d'autres cahiers... mais la fougue de ma vie a tout égaré et a tout détruit. J'ai bu des perles comme Cléôpatre ! Quand je songe à tout ce dont j'ai abusé, j'en suis honteux, et cette honte est une furie. Vous ne connaissez pas ce sentiment-là, vous ! vous êtes bien heureux. Quant au drame dont vous me parlez, je vous le raconterai plus tard. J'aimerais mieux le dire que l'écrire. Les mots que j'écris, je les

vois, quand ils sont écrits, et ils me fusillent. Du moins la parole va plus vite ; une fois dite, elle est évaporée, et il n'en reste pas plus qu'il ne reste d'un peu de fumée dans les vents !

Donc, nous reparlerons d'Eugénie, mais j'applaudis fort à votre projet. Quand vous aurez copié, vous m'enverrez la copie. Gardez l'autographe, je vous le donne. Vous êtes plus digne que moi de le garder.

Une circonstance particulière a retardé de deux jours mon article du *Pays*. Il a été renvoyé à mardi. Je vous l'adresserai dès qu'il aura paru. Il a pour vous un intérêt de plus que les autres, mon cher Trebutien, car il est ma réponse à la question que vous me faites sur les *Lettres portugaises !* Je les ai relues et j'ai pu constater que ma première impression ne m'avait pas plus trompé que, vous, votre instinct sur madame de M...

Dites-moi donc ce que vous en avez appris. Je ne sais rien de plus doux que les commérages de bouche à oreille, entre deux amis. Parbleu ! toute la terre sait l'histoire, et il était impossible que vous l'ignoriez, mon cher Trebutien. Un peu de passion et même de corruption ne peut pas étonner de vieux routiers comme nous, qui savons avec quoi est faite l'entéléchie des petites dames du XIXe siècle.

Écrivez-moi donc, — car Léon aura beau être là, je vous lirai tout aussi avidement que s'il n'y était pas, et j'aurai tout aussi besoin de vos lettres. L'idée de faire un bijou de livre sur Caen me ravit, et, je vous le répète, je suis la languette du pistolet sous votre doigt : je partirai quand vous appuyerez. De même pour les *Reliquiæ* d'Eugénie. De même pour tout ; je suis votre chose, mais votre chose qui vous aime.

Tout à vous *hasta la muerte*.

J. Barbey d'Aurevilly

Paris, — 14 février, 54
10 heures du soir.

Mon cher Trebutien,

Je pense que vous avez maintenant mon frère l'abbé avec vous. Sa présence vous fera attendre plus patiemment la lettre que je vous dois, — la réponse à vos deux dernières, dont la seconde m'est arrivée ce matin. Nonosbtant, me voici tout à vous, cher ami. Il n'y aurait qu'une seule joie égale au bonheur d'avoir vu mon frère, ce serait la joie de vous voir comme lui, seulement huit jours. Vous et lui, lui et vous, vous êtes placés sur la même marche de mon cœur, et cette marche est le dernier degré, *par en haut*, de ce Capitole... J'ai été très content de Léon, — autant de *lui* que *par lui*. Il était venu pour moi et je ne l'ai mené nulle part que chez de vieilles dames normandes, normandant de Normandie, anciennes châtelaines écroulées du château écroulé de Mortain.

L'abbé a eu tous les succès. Il a été aimable et faiseur de tours de force poétiques comme l'abbé Delille. Il a été gai et rond comme Arlequin, et il a prouvé que *spiritualité* veut dire esprit de toutes les manières. Il a montré que les Saints ont encore plus de verve et *d'entrain* que les plus *boute-entrain* des Diables ; voilà pour *l'abbé de salon !* *L'abbé d'église* a été éloquent comme on ne l'est pas à Paris. Il a prêché trois fois, avec une manière ferme, simple, doctorale, vraiment apostolique. La seule chose que j'aie à critiquer, moi critique par état, c'est un *tantinet* sa diction, qui, de temps en temps, rappelle la mélopée ordinaire aux prédi-

cateurs, cette traînerie *notée de trois notes* qui les fait ressembler, pour la monotonie plaintive de l'intonation, à des aveugles qui demandent l'aumône au bout des ponts. Quoique modifié à cet égard depuis Montfort-l'Amaury, il faut qu'il achève cette grande modification nécessaire. Dites-le lui de ma part et de la vôtre. J'ai commencé de le lui dire déjà. Qu'il brise son débit, qu'il lui donne de la variété, qu'il le simplifie, qu'il parle toujours, qu'il ne *chante* jamais. Qu'il ne craigne pas la familiarité. La chaire attend encore l'homme qui fera pour elle ce que Talma a fait pour le théâtre. Tout missionnaire, tout *bas de laine* qu'il est, Léon ne regardera pas mon conseil comme un conseil de mondain. Qui veut la fin veut les moyens. C'est un pêcheur d'âmes ; eh bien, ce que je lui dis là fera mieux tortiller son filet autour du poisson qu'il doit prendre. Moi qui connais ce poisson-là, j'en réponds !

Poissons me rappelle mes armoiries, — mes barbeaux d'argent dans la mer bleue de leur écu. J'accepte, mon ami, ce que vous me proposez : de le placer sur la première page de cette publication intime que vous faites de mes vers et de les faire dessiner par M. Bouet, à la *Moyen-Age*. S'il ne s'agissait que de moi, je vous aurais dit *non*, parce que cela ressemble à de l'affectation peut-être que de mettre un écusson d'auteur en vignette de son livre...

Je suis, cher Trebutien, de l'avis des quelques bons amis qui vous ont donné le brave conseil d'imprimer un recueil de vos traductions de l'Oriental et même de tout ce que vous avez en portefeuille (car je vous soupçonne d'avoir des perles dans ces écailles-là). Je vous pousse à cela de toutes mes forces. Quand vous imprimerez, vous m'enverrez les épreuves, parce que c'est *plus que d'un ouvrage à moi qu'il est question, quand il est question d'un livre de vous*. Qui sait ? peut-être trouverai-je le moyen de graver votre écusson intellectuel, à ma manière, sur la première page de ce

recueil. Écusson pour écusson, mon très cher ami ! Je serai votre *Georges Bouet* à mon tour.

Autre approbation : —Vous ne vous trompez point en pensant que le *Guériniana* nous serait infiniment utile le jour où nous mettrions la hache en bois dans le travail que nous avons projeté, à l'honneur de la mémoire de notre ami. Je vous engage fortement à réaliser cette idée ; elle abrégera et complètera bien des recherches auxquelles j'aurais été probablement obligé de me livrer. De même, dans la copie que vous m'enverrez du cahier d'*Eugénie*, si vous pouvez placer dans les marges ou au bas des pages ce que je vous en ai écrit et *ce qui vous a frappé*, à diverses époques, je verrais mieux ce qu'il faudrait en conserver ou en supprimer. Cette espèce de centralisation de rayons dispersés aurait un grand avantage pour moi, et me rejeterait avec plus de puissance dans la haute mer des souvenirs.

Je tiens tellement à *dialoguer*, mon cher Trebutien, que cette lettre sera toute en hachis ; mais qu'importe ! J'ai les deux vôtres ouvertes devant moi, et ce qui nous importe, c'est de ne laisser tomber sans réponse aucune des questions que nous nous faisons l'un à l'autre. Voilà le côté *pratique* de la correspondance de deux hommes comme nous, qui n'avons pas le temps de faire les ailes de pigeon avec nos petits doigts, comme cette coquette vertueuse de madame de Sévigné quand elle tricotait ses lettres à sa caillette de fille. Vous ne vous trompez pas, mon cher Trebutien, le plus beau passage de Guérin cité par madame Sand est tiré d'une lettre qui m'était adressée. Cette lettre fait partie de celles que la baronne de Maistre a la bonté de me garder. A ce propos, je vous dirai que je lui a écrit pour les ravoir, et sans nul doute elle me les rapportait à Paris, où elle était attendue il y a un mois, quand son mari a été pris à Nevers d'une fluxion de poitrine et a failli mourir, m'écrit la comtesse de Sainte-Marie. Le pauvre diable n'aurait point

laissé dans le monde le vide qu'y a laissé son grand parent, mais enfin Dieu, à ce qu'il paraît, n'éteindra point ce lumignon. Il va mieux, et j'espère que les périls qu'il a courus n'en auront fait courir aucun à mes lettres, confiées ès main de sa moitié. Dès que je les aurai, elles fileront vers vous, mon cher Trebutien, et vous pourrez juger par vous-même du sens critique de madame Sand, qui, dans ses lettres magnifiques, n'a pas choisi, pour le citer, ce qu'il y avait de plus beau.

Maintenant, j'arrive à l'*affreuse Comtesse,* comme dit affreusement notre Bas-Bleu. Je crois bien qu'elle est affreuse pour elle tout simplement parce qu'elle est comtesse et que l'autre ne la voit pas sur le pied de cette égalité qui est la rage des bourgeoises riches et spirituelles. Toute comtesse doit être affreuse pour ces espèces de femmes-là. Je ne crois pas madame de M... digne, du reste (si c'est digne qu'on doive dire), de cette redoutable épithète. Vous pouvez l'avoir très bien appréciée dans votre seconde lettre (et même je le crois), mais il y a dans votre opinion, et ce qui l'autorise et la fonde, toutes sortes de choses qui excluent entièrement cette grande idée d'affreux, qu'on déconsidère en l'appliquant à une nature sans énergie et sans grandeur dans le mal, une nature des salons de Paris, rien de plus, bleuie par l'empois littéraire. Je vous jure qu'il n'y a pas un geste de plus avec cela ! Madame de M... peut être petitement égoïste, petitement avare, petitement grappilleuse, petitement basse (voilà un joli collier de misères que nous lui passons autour du cou !), mais dans tout cela, je ne vois rien de taillé pour l'imprécation et pour l'horreur. Tenons-nous-en à ce que méritent la plupart des femmes : au plus élégant des mépris ! Vous avez bien fait, avec les procédés ingrats et mesquins que vous me racontez, de ne plus mettre les pieds chez elle puisque *votre sensation y répugnait.* Mais votre sensation n'y eût point répugné, que vous auriez pu y

retourner. On va très bien chez les gens qu'on méprise. Et pourquoi ? Afin d'avoir cent occasions de les mépriser davantage. Notez, cher Trebutien, que je ne prends nullement le parti de cette comtesse. Je crois à tout ce que vous m'en dites et je la juge comme vous, mais je ne crois qu'à ce que vous m'en dites. Ainsi, l'accusation d'espionnage ne me touche point. J'ai l'expérience de cette gueule à crachats que l'on appelle la bouche humaine. Ce que j'ai le plus entendu dans ma vie, c'est l'accusation d'espionnage, faite par la haine et par la lâcheté, et qui est d'autant plus commode que cette accusation est impossible à légitimer par une preuve quelconque. Quant à ruiner Gudin, non ! Elle a pris quelques tableaux que Gudin avait probablement beaucoup de bonhenr de cœur ou de vanité à lui donner. Ils sont dans son salon à Paris. Gudin, en les plaçant sur les lambris de ce salon, n'en faisait-il pas des espèces d'inscription à sa gloire d'homme à bonne fortune ? Ces tableaux-là n'étaient-ils pas, en définitive, des dessus de porte de chambre à coucher ?...

Encore une fois, mon cher Trebutien, nous n'avons eu, pressant l'orange, rien de plus que ses procédés avec vous, lesquels sont assez ignobles, j'en conviens. Impossible, je le répète, d'aller plus loin que le mouvement d'épaules d'une méprisante pitié quand on songe à tout cela. Telle est mon opinion, jusqu'à nouvel ordre et plus ample informé sur la dame, qui n'a pas l'honneur d'être affreuse, mais qui manque de noblesse réelle et qui n'est patricienne que du bout des doigts. Les marquises de Merteuil sont encore assez rares dans ces petites vitrines des salons de Paris. On s'y racornit trop pour être des monstres, et le pied-plat y domine le scélérat de tous côtés.

Oui, ma foi, je serais bien embarrassé de vous dire les vingt lignes de la *Madame de Gèvres, travaillées comme des vers*, dont parle le *Memorandum*. C'est toute la *Sémiramide*

qui est sublime,— du moins dans le souvenir de mes jeunes impressions, — et que la *Junoncule* vous en exécute le plus qu'elle pourra sur son piano, vous aurez la ligne musicale... et comme vous êtes un grand poète, vous rêverez le reste ; car un piano, le Diable, qui est musicien, en jouerait-il à vingt-cinq mains avec sainte Cécile, un piano ne peut pas donner l'idée des masses et des volutes d'harmonie d'un opéra. S'il est encore avec vous, l'abbé, je l'embrasse sur vos joues. J'ai envoyé le livre de M. Bernières (la *rue* Bernières !) qu'il m'a recommandé à Chartres, franco. Vous avez dû recevoir, vous, le *Pays* de samedi, un article sur le *Ramayâna*. Monsieur le membre correspondant de la Société asiatique, comment le trouvez-vous ?

Bien des amabilités au poète et à vous toute mon amitié. Le froid commence ici de plus belle. La lune ressemble à une hache d'acier étincelante qui vous coupe la figure, ce soir... Demain la poussière sera du marbre sous la gelée, mais qu'il n'y ait pas de gelée de lettres, ô mon frileux Trebutien !

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris, — 18 février. 54.

Mon cher Trebutien,

On ne compte pas avec ses amis, dit le vieux proverbe. Je vous écris comme si je ne vous avais pas écrit cette semaine. Peu en train de travailler, j'ai pensé à vous pour tuer le temps sans faire mal à la vie, et me voilà ! — Je suis sûr que vous ne vous en plaindrez pas.

Je viens me mettre entre mon frère et vous, si vous causez. Trois têtes dans un même bonnet ! Mais l'aurez-vous encore, la sienne, quand cette lettre vous arrivera ?... Si par hasard il était encore avec vous, cher *Paroissien* de la Gloriette, faites-lui donc une commission pour moi.

En relisant votre dernière lettre, cher Trebutien, j'ai vu qu'un de vos griefs (très réels) contre la comtesse de M... c'était un maussade refus d'une lettre de Freissinet que vous auriez été bien aise d'avoir comme autographe... M. de Freissinet cause bien, surtout quand on l'électrise, quand on passe les mains sur son échine de chat apprivoisé, et il jouit de la causerie jusqu'à l'ivresse. Voilà l'explication de notre liaison, aussi mal nouée et flottante que la ceinture de César. Je l'ai beaucoup vu. L'épigramme nous unissait auprès des tables à thé vers la fin de certaines soirées, et c'étaient des gaîtés à faire danser toutes les soucoupes. Je l'avais pris, il y a quelques années, cousu à la jupe de la baronne de P. la polonaise, qui le remorquait dans tous les salons où elle traînait ses grâces souriantes et dolentes, — des grâces à part, des grâces polonaises, — et nous nous étions entendus dans l'*ironie de sa propre adoration*, car il est incapable, *che creio*, de perdre la tête, sa tête de

mœchus calvus, d'aucune femme! C'est essentiellement une *nature* de *dandy*. Il n'en a pas la mise, mais les attitudes même corporelles, la langueur insolente des poses, l'air de ne pas écouter en écoutant, et le mordant de la voix. S'il n'était pas si cultivé, si curieux des choses littéraires, et, quoique très fin, très livré à la glissade des admirations, cette manière de patiner, en traçant des fleurs sur la glace, dans les salons de Paris, il y aurait en lui du Brummell, mais du Brummell par dedans et non par dehors où était tant Brummell! Du reste, pour en avoir une idée par une anecdote (l'anecdote est la meilleure *toise à conscrit* que je connaisse pour les hommes!), j'en ai retrouvé une assez bien *enlevée* (par parenthèse) dans mes papiers, l'autre jour, en les fourrageant. Je vous la copie scrupuleusement, comme elle s'y trouve, entre deux astériques (j'ai tant de choses entre deux astériques, étoiles des cieux qui ne sont pas encore construits!), et cette anecdote de quelques lignes vous fera mieux connaître le personnage que tout ce que je pourrais ou bien vous dire ou ajouter. Tant mieux si cela vous amuse! Je copie (sans rien changer) ce qui est écrit, il y a déjà quelque temps.

***

Voici une anecdote — bien française — qui m'a été contée par le héros. C'est F... sceptique, railleur, indolent, — mais gentilhomme.

Il était au Jardin des Plantes avec sa cousine Mlle de... âgée de dix-neuf ans. Ils se trouvaient devant la cage du lion, pour le moment tranquille et menaçant, sur ses quatre pattes étendues. Mlle de... est de la race des *Mathilde de La Môle* à ce qu'il paraît. Elle s'ennuyait. — Elle ôta son

gant, et, plongeant sa main dans la cage du Roi des Déserts, elle se mit à caresser sa crinière et sa terrible face avec une langueur presque impertinente.

Cela dura quelque temps.

F..., qui est froid comme un basilic, moulé dans la lymphe d'un Dandy anglais, se prit à ricaner et dit : « Quelle folie ! ». Et pourtant il songeait que d'un seul coup de dent ce poignet, si aristocratique et si fin, qui allait et venait sur le muffle du lion, pouvait être coupé et disparaître dans le gouffre vivant de ce gosier.

— Eh bien, — dit-elle d'une voix légère et avec des yeux brillants de défi, — à votre tour maintenant, mon cousin !

Ma foi, F..., tout brave qu'il est, trouvait ce jeu-là parfaitement absurde, et il prétendait que ce qu'un lion souffre d'une femme, — par galanterie, — il ne le souffrirait pas d'un homme, — d'un lion comme lui !

— Voilà donc un gentilhomme — reprit Mlle de... — qui n'ose pas faire ce que fait une fille de dix-neuf ans !

Le mot était de ceux-là avec lesquels on ferait casser toutes les figures de gentilshommes... On n'a qu'à leur rappeler ce qu'ils sont.

F... ôta son gant comme s'il allait entrer chez le Roi. Au fait, il y entrait ! Et il passa la main partout où Mlle de F... avait passé la sienne. Mais il paraît que le lion — le Job des lions pour la patience — trouva que la main de F... (qui est très bien pourtant) différait trop de celle de Mlle de...

Il fronça le nez. F... n'eut que le temps de retirer sa main très vite. Le parement de son habit était enlevé.

Si F... avait été à la mode, on eût dit de cet habit à mi-manche : *Un F...* comme on a dit en Angleterre d'un habit sans basques, *un spencer.*

***

Là... Là... telle est l'anecdote ! comme disent les rapins ; elle ne manque pas de *chic*. Bien racontée et en la détaillant comme Mlle Mars détaillait, elle pourrait avoir du succès, et, encore une fois, elle peint bien l'homme, un aristocrate jusqu'à la pointe des cheveux qu'il n'a plus !

Je *repasse* vos lettres, mon cher Trebutien, pour ne rien oublier et donner toujours la réplique nécessaire, en correspondance autant qu'à la scène. Oui, je ferai — autant que je ne nuirai pas à mon récit, cependant, — les changements que vous m'indiquez dans ce terrible *Dessous de cartes* qui les a tous mis sens dessus dessous ! Je tiens toujours pour le mot qui a fait la *tonne d'huile dans le feu* quand vous en avez parlé à Édelestand. Il a très certainement manqué de virilité et de largeur dans l'appréciation de tout cela. Le *petit imbécille*, qui, par parenthèse, est devenu un gros imbécille, n'a jamais été mon ami au collège. Je ne suis pas le protecteur obligé, que je sache, de tous les sots que j'y ai connus. Sa sœur ne s'appelait point *Herminie*, mais *Hermine*. Comment ! je sais ces choses-là mieux qu'eux, eux, les *Côtes de Fer* de l'honneur de madame ***, cette coupe de vinaigre au vert-de-gris ! Je rêve sur de vagues souvenirs, et c'est moi qui discute leurs renseignements et qui en montre l'inexactitude ! N'est-ce pas curieux ?

Je ne veux pas vous envoyer un volume. Faites mille grâces au poète pour moi et dites-lui que j'ai lu avec plaisir les vers de lui qu'a publiés le dernier numéro de l'*Artiste*. Ils sont très jolis, très bien faits et très faciles dans leur difficulté. Ils ont du branle et de la mollesse, et les rimes redoublées s'y entrecroisent avec beaucoup d'art et de

naturel. Adieu, j'espère que j'aurai de vos nouvelles le même jour (lundi) où vous recevrez ceci, et où vous arroserez de thé toutes les amitiés que je vous envoie et que je voudrais bien arroser plutôt de quelques verres de Saint-Péray avec vous !

Tout à vous et tout entier,

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris. Samedi. — Mars... 1854.

Vous avez raison, cher Trebutien. Que l'un des deux néglige l'autre, c'est presque le droit de l'amitié, — mais que nous nous négligions tous les deux en même temps, c'est une faute que chacun de nous paie trop cher. Reprenons donc nos vieilles causeries. Vous avez été agacé par le froid, souffrant, roulé dans le peloton brouillé de vos nerfs. Je vous pardonne votre silence. Vous, pardonnez-moi le mien. J'ai été occupé, moins des choses de l'esprit que des choses du passé, — de ces cruelles affaires qu'il me faut arranger et qui touchent enfin à des terminaisons plus heureuses que je ne l'espérais tout d'abord.

Votre lettre, attendue chaque jour, m'a causé un plaisir qui ressemblait à une délivrance. La *vrille* de l'inquiétude commençait à me travailler...

Je lisais l'autre jour, dans Jean-Paul, une phrase qui me frappa, car elle retentit à un ancien épisode de ma vie : « Quand on laisse des relations indéterminées se nouer avec les femmes, elles finissent toujours par se conclure *violemment*, plus souvent *en haine qu'en amour...* » Pour un allemand, ce n'est pas si mal !

Vous me rappelez dans votre lettre qu'avril approche et qu'il nous faut la poésie promise, qui est là, entre mes deux sourcils, comme la baigneuse dans le hamac sur la source, mais qui doit en sortir et se revêtir de beaux vers pour notre recueil. La prose de mes occupations qui, dans ces derniers temps, ont été si positives, ne m'a pas disposé à cette chose difficilement voluptueuse qu'on appelle faire des vers ! cette chose que, d'ailleurs, je fais si peu, car je ne

fais pas de vers, moi ; c'est plutôt les vers qui me font. Mahomet ne va point à la montagne ; c'est la montagne qui vient à Mahomet. Cependant, mon ami, je crois pouvoir vous affirmer que je tiendrai ma promesse dans les délais que vous me prescrivez. Soyez donc tranquille. Un de ces soirs, je vous écrirai la pièce que vous me demandez et dont je vous ai déjà parlé, et vous saurez alors ce que c'est que cette *Maîtresse rousse* dont le titre vous a intrigué, — me dites-vous dans une de vos lettres.

Je pense aussi à notre préface. Répétez-moi l'époque exacte où il vous la faut (par parenthèse, quelles sont les armoiries que je trouve sur le frontispice de votre petit volume ? j'en suis fort *encapricé)*, et surtout n'oubliez pas de m'indiquer les choses que vous voulez y voir *expressément dites*. Il s'agit de votre livre et de tout ce qui peut en assurer et en augmenter le succès. J'ai énormément de choses à faire, mais je pense que je suffirai à tout le travail dont je suis surchargé cette année. Il y a des choses dont je vous parlerai plus tard. Cela n'est pas trop dans les attractions de mon esprit que le travail. Je suis le fumeur d'opium de mes propres rêves ; mais le désir d'un peu de gloire, ce sentiment absurde et fou peut-être, qui ressemble dans notre esprit à une arabesque fabuleuse que l'imagination voudrait voir sortir de son lambris pour l'embrasser, ce désir fait tinter incessamment dans les oreilles et le tympan de ma pensée le bruit suraigu de son petit tambourin de cuivre. J'ai des projets, des commencements, des horizons de toute espèce, entre ces fameux astériques dont je vous parlais l'autre jour. Mirabeau appelait Pitt le *ministre des Préparatifs*, je suis un peu aussi ce ministre-là. Mais il faut enfin réaliser.

Quel commencement de paragraphe ! Une rature ! Pardon de toutes ces chiennes de ratures, qui viennent tacher de leurs lignes noires cette lettre que je vous écris à course de plume, et que je ne voudrais pas recommencer. Les ratures

dans une lettre (quelle singulière analogie et que l'imagination est donc drôle !) me rappellent toujours les points tombés dans le tricot de ma grand'mère.

Je vois dans votre dernière lettre, mon cher Trebutien, que vous avez reçu les articles de ce **J. F...** du *Pays*. Je viens d'y envoyer un long travail sur le livre très éminent de l'abbé Gratry : *La connaissance de Dieu*, et il m'a été renvoyé tout à *plat* par les *Plats* du lieu, pour les mêmes raisons qui ont empèché la publication de mon article sur Saint-Bonnet. Lorsqu'à propos du *Pays* on dit : *Autre guitare !* cela veut seulement dire : *Autre lâcheté !* J'ai pu être dégoûté ; je le suis toujours ; mais je n'ai pas été surpris. J'avais dit à l'abbé Gratry : « Je vous parie, Monsieur l'abbé, que mon article sur vous et sur votre livre ne passera pas », et lui, le candide et doux génie, plus fort sur les idées que sur les hommes, il ne me croyait pas ; car enfin, dans son livre, il ne s'agissait que de géométrie et de métaphysique, toutes choses à 40.000 pieds au-dessus du niveau de la mer des préoccupations contemporaines. Cependant j'avais parfaitement deviné. Un drôle nommé Cohen, et qui aurait porté la roue jaune sur la poitrine au Moyen-Age, car c'est un Juif, un polisson sans le moindre talent, qui pourrait bien être un envieux à force de médiocrité, et à qui ce roi fainéant de la Guéronnière a déféré la mairie de son palais, a recommencé de s'opposer à la publication de mon travail sur Gratry comme il s'était déjà opposé à la publication de plusieurs autres articles. Les motifs ne peuvent être que la haine qu'il me porte, — une haine de juif à chrétien, — de l'arsenic dans un pot de miel ; le prétexte, c'est qu'on ne peut pas dire, dans le journal d'un gouvernement à genoux devant ses ennemis mortels, qu'il n'y a pas de grande philosophie en France au XIXe siècle, que Lamennais est un apostat et M. Cousin un sycophante, et leurs systèmes dignes du mépris de toute intelligence philosophique, *et*

cætera ! Ah ! j'ai connu bien des lâches parmi les légitimistes, mais les lâchetés de la rédaction du *Pays* dépassent tout ce que j'ai vu en fait de lâchetés de journal, et cependant, sur un tel point, j'ai une éducation superbe.

Et à ce propos, je vous dirai que je viens de vendre au libraire Lasnier le volume in-8 de mes critiques bibliographiques, bien entendu avec les articles qui n'ont point passé. J'y dois ajouter un article, en guise de préface, intitulé les *Jugeurs jugés*, dans lequel je dirai pourquoi la Critique ne peut pas exister en France. On commère sur des livres ; on ne les critique pas. On blague à côté. Pardon du mot ! L'ignobilité de notre temps forcera les plumes les plus fières et les plus délicates à l'employer.

J'ajouterai encore à ce volume un petit travail qui me vengera des éclaboussures de tous les esprits avec lesquels je suis obligé de frayer. Cela s'appellera *Du Journalisme contemporain*. J'en serai le Tacite, et je vous jure que je ne m'en tairai pas. Je déchiqueterai cette charogne avec des voluptés d'anthropophage de chair pourrie. Ah ! mon ami, quel soulagement pour moi de dire la vérité sur cette salopaillerie qu'on appelle les journaux, dont l'organisation intérieure est pire encore que l'organisation extérieure ! Qui ne les connaît que pour les lire, ne les connaît pas ! Il faut avoir vécu dans cette tour, remplie d'excréments jusqu'aux créneaux, pour savoir ce qu'elle contient de honteux et d'abominable. Je pense que cette publication suivra de fort près la publication de Cadot (l'*Ensorcelée*), dont, par parenthèse, je corrige en ce moment les épreuves.

Je viens de recevoir une lettre de Rome du marquis de Custine, qui nous revient à Saint-Gratien et que mes quelques lignes sur son livre de la *Russie* ont fort touché. J'aime infiniment M. de Custine, dont l'esprit et le talent se distinguent par un *piquant* infini qui ne l'abandonne jamais. Il est charmant et noble et simple de manières comme le dernier des

grands seigneurs, et il pratique la grande hospitalité à l'anglaise avec le naturel et l'abandon italien. Il cause comme un homme qui a connu madame de Staël et qui a gardé les parfums de cette rose de feu de la causerie. C'est l'arbre à fruit de l'anecdote. On le secoue et elles tombent en traçant des courbes divines ! Il faut le voir, au dessert, tirant toute l'Europe, personne par personne, de sa poche, et la déballant sur la table autour de laquelle nous buvons, dans des coupes de forme antique rapportées d'Italie, le Montefiascone (ce vin dont Grégoire XVI aimait à griser sa vieillesse), dans cette belle salle à manger que Balzac a décrite et dans laquelle l'ombre de cet énorme et ravissant artiste doit revenir pour nous écouter ! Que de fois je vous y ai souhaité, Trebutien !

Me voici à la fin de mon rouleau ordinaire, mes six petites pages, et je crois avoir répondu à toutes vos questions et à tout ce que contient votre lettre.

Adieu, mon cher ami. Vous l'avez dit : Ne nous négligeons pas. Je suis parti dès que vous avez pressé la détente. Vous, sortez de vos glaçons nocturnes pour m'écrire. Je conçois votre malaise et j'en ressens aussi un peu les effets. Il fait un soleil aigre pendant la journée, mais la nuit est froide à faire tomber les pattes aux loups. Les miennes tiennent encore cependant et je vous les donne.

Votre passionnément ami,

J. B. d'A.

Un souvenir au poète, s'il vous plaît.

Dimanche, — à 1 heure. — Mars. 54.

J'ai reçu à neuf heures votre lettre, ce matin. Il est une heure et j'y réponds. Je fais vite, comme vous voyez, très cher Trebutien, et voici pourquoi. Il y a dans l'écusson des parties charmantes, mais ce n'est pas si bien que l'adorable composition de l'écu de la ville de Caen qui m'avait tant frappé...

Vous avez raison, les poissons doivent être écaillés. De plus, ces poissons ont des têtes de chien. On dirait deux phoques, dos à dos, qui se boudent comme *Adolphe* et *Clara*. Est-ce bien là la tête du barbeau ? et surtout l'expression ? Je ne le crois pas. Les yeux sont du chien le plus pur. Ensuite, pourquoi, dans l'ensemble de l'écusson, n'avoir pas marqué l'*azur* de l'écu, l'*or* des quintefeuilles et les *gueules* du chef ?... Enfin, le casque est de face. C'est le heaume d'un Roi. Pour un simple et très modeste gentilhomme comme j'ai l'honneur d'être, le casque doit être de profil. A cela près, tout est bien, d'un goût parfait et d'une prestesse élégante et cambrée de crayon qui fait honneur à votre ami M. Bouet, que je remercie et dont je me fais le serviteur, s'il a jamais besoin de moi, à partir de ce moment. Dites-lui, mon cher et excellent Trebutien, que je serais heureux de le remercier mieux qu'en paroles. J'ai osé faire les corrections sur la copie que je vous renvoie. Excusez-moi et surtout que M. Bouet m'excuse... Je peux me tromper, mais examinez, mes maîtres ; je vous dis ce qui me vient, voilà tout. Si je me trompe, éclairez-moi.

Maintenant, aux questions de votre lettre ! Gardez le manuscrit d'Eugénie. Il est mieux dans vos mains que dans

les miennes, et d'ailleurs, c'est tout *un.* Faisons-nous *deux* ?... En quelle année elle est morte ? Je ne le sais pas. Les années passèrent, et ce fut Mlle *** qui m'apprit sa mort, dans une soirée où les oraisons funèbres avaient quatre mots entre deux contredanses, et que ce Bossuet à robe tombante improvisa en respirant son bouquet d'un air mélancolique, aussi vrai que la nuance de rouge qui *mentait* la rose sur ses joues. — Les originaux, prose et vers de Guérin ?... Ils sont allés, je pense, dans le portefeuille de Chopin, qui adorait jusqu'aux ratures, pâtés, indéchiffrables brouillons de Guérin, et qui ne me les a pas rendus avec les copies. Comme je suis la nature la plus *inautographique* qu'il y ait, je les lui laissai ; et d'ailleurs, de Guérin, j'avais les lettres qui m'étaient personnellement adressées et que vous ne connaissez pas encore.

A propos d'autographes, je vous envoie une lettre de Méry. Vous en ferez ce qu'il vous plaira, et je tâcherai de vous envoyer du Préault, ou de quelque autre, un de ces jours. Si, comme vous le dites, *cela vous vaut l'Olympe,* j'en serai aussi heureux qu'un Dieu.

Ah ! madame X... admire et sent Eugénie ! Oui, cela l'honore dans ma pensée, mais ce qui l'honore moins, c'est l'idée que je pourrais me vanter dans une notice (faite pour le public !) d'une passion inspirée à la pauvre fille. Ceci est une idée de bourgeoise qui n'a rêvé que des Lovelaces épiciers. Il y a trois choses dont les gentilshommes et les gens de goût (les gentilshommes de la Nature) ne parlent jamais ! de leur naissance, de leur bravoure et de *leurs conquêtes.* Dites cela à la dame de ma part, puisqu'elle m'insulte avec une idée basse. Faire une confidence à un ami comme vous, — un autre soi-même, — le mettre au courant des choses intimes de sa vie, n'est pas une révélation à la Rousseau, dans un livre destiné à tout le monde. J'ai beau mépriser Rousseau et ses façons de dire et de faire, que serais-je donc si j'allais l'imiter ?... D'ailleurs, quand l'éducation

de ma mère ne m'aurait pas donné la *chevalerie* avec les femmes, quand je serais le fat féroce qu'elle croit, cette aimable madame X..., je méprise tant le public que je me mépriserais plus que lui, si je lui ouvrais grand comme le fond de ma main de mon âme... Les fats de la grande espèce sont silencieux, et les femmes (je parle de la masse) sont telles, et d'une bonne volonté si grande, qu'il y a plus de fatuité profonde à se taire sur ses conquêtes qu'à en parler !

Je vous enverrai — cette semaine — l'inscription pour les Lettres.

J'ai, je crois, répondu à toutes vos questions, et je n'écris que ces quatre petites pages, voulant qu'elles puissent partir aujourd'hui. Je fourre à la poste aussi un article sur le Japon (écrit pour éviter la pensée et pour me concilier les imbécilles du *Pays*). Cela n'a aucune valeur, excepté deux ou trois touches où la patte de la Bête muselée se reconnaît. Ah ! j'ai des rages qu'il faut dévorer, mon cher Trebutien. Gratry fait un livre sublime, et il faut tartiner sur le Japon !

> Je suais sang et eau pour voir si du Japon
> Il viendrait à bon port au fait de son chapon !

Le chapon, c'est La Guéronnière, opéré par ce juif sans prépuce qui lui a coupé plus que le prépuce et qui mène tout au *Pays*, comme une servante de curé mène tout chez son maître. Mon cher ami, vous êtes plus heureux que moi dans les silences studieux de votre bibliothèque.

A vous,

J. Barbey d'Aurevilly

Paris, — 1er avril 1854.
En rentrant, — 11 heures du soir.

MON CHER TREBUTIEN,

Je vous ai promis l'inscription de la copie de mes lettres, et la semaine s'est écoulée... Ce vieillard radoteur, le Temps, qui roule un cerceau comme un bambin, a fait toute la semaine son exercice ordinaire... Nous voilà au bout, et je me dis que ma loyauté est tenue à vous écrire aujourd'hui. D'ailleurs, indépendamment de toute inscription à fourrer sur la première page de votre copie, j'ai à vous mander l'arrivée de madame de Maistre à Paris, laquelle m'a remis les lettres de notre Guérin. Comme je sais le plaisir que ceci vous fera, je ne veux pas le retarder. Ces lettres qui, grâce au papier *pelure d'oignon* dont notre grand poète avait l'habitude de se servir, forment un paquet mince et léger, pourront, je crois, être mises à la poste sans inconvénient. J'irai m'informer de cela demain. Si je vous les envoie par la poste, je vous écrirai *qualche cosa* dans le paquet, — deux doigts de lettre; — mais si je les mets à la diligence, je vous écrirai en dehors du paquet pour vous dire le jour où il partira, et pour que vous puissiez le réclamer aux bureaux de Caen. Seulement, donnez-moi quelques jours encore. Je me suis mis à replonger dans ces lettres, à les relire, à les déguster goutte à goutte, à faire *rubis sur l'ongle* avec elles... Volupté mêlée de supplice, car la pensée du passé est une pensée qui rend fou, — et le rubis brûle l'ongle sur lequel il brille et nous pénètre jusqu'à la mœlle, comme une flammèche de l'Enfer.

La baronne de Maistre, qui s'intéresse à notre future

publication avec l'impétuosité ordinaire de ses sentiments, ne sera guères que trois semaines à Paris. Mais où qu'elle soit, nous pourrons compter sur elle. Nous n'en pouvons pas dire autant de son amie, la fameuse Sophie de Rivières dont il a été tant question entre nous. Mon cher, elle est morte tout à coup, en trois jours, d'une fièvre pernicieuse à laquelle les ignorants qui l'entouraient n'ont rien compris ! Elle a fermé des yeux qui, quoiqu'elle ne fût vieille que comme fille et non pas comme femme, avaient de liquides et frais éclairs encore, mais qui devaient être fatigués de leurs rotations enragées, car si j'ai vu tourner, comme on dit, la prunelle, ç'a été à cette dévote-là !... Au fond, elle donnait trop dans le bel esprit, elle avait trop de fusain bleuâtre au bout de ses jolis doigts pour que je me sentisse beaucoup de goût pour elle. Mais quand il s'agit de Guérin, j'avoue mon affreux égoïsme et je la regrette. Elle nous aurait servis. Elle aurait embouché une trompette haute comme elle, et elle l'eût sonnée aux quatre coins des salons de Paris, et, comme l'archange du Jugement, elle en eût réveillé les cadavres. C'est une Renommée que nous perdons. *It is noxious !...*

Dimanche matin.

Quoique l'heure fût avancée, ou plutôt parce qu'elle était avancée, j'avais hier interrompu ma lettre, pressé par une irrésistible envie de me jeter au lit (j'étais fatigué), et ce matin, à l'heure où j'allais reprendre mon *propos interrompu*, voilà que votre lettre m'arrive ! Moi qui ne fais pas comme vous, cher sybarite de cœur, — qui hais le thé d'ailleurs et le méprise, — moi qui suis vorace de votre écriture, je n'ai pas attendu une minute ; j'ai *sablé* vos six bonnes petites pages, et j'y réponds sous l'impression

même... Ah ! mon ami, voilà ce que j'appelle écrire ! voilà ce qui ne vaut pas certainement la causerie face à face, toute l'âme transfondue dans une autre âme par la voix, le regard, l'accent, le mot ailé qui vient se placer sur les lèvres, on ne sait d'où... et que la plume ne retrouve plus, mais au moins voilà ce qui en approche davantage ! La lettre, la lettre renvoyée comme un coup droit après une parade (pardon de ce souvenir de ma vieille langue de spadassin) ! la lettre qui est une réponse à l'ami et non pas un chant à l'écho ! Ah ! que cette *dialoguerie* me plaît. Je vous en remercie, mon cher Trebutien. Je vous remercie de tous vos détails, explications et éruditions sur les armoiries de votre féal. Oui, vous êtes *strong*, comme vous dites, et je me tiens pour satisfait. Je vous lirai ce soir à notre *héraut d'armes*, qui aura trouvé son *Roland*, madame *Olivier !* — Je ne veux pas que vous fassiez graver un autre écusson. Puisque M. Bouet a la complaisance de son habileté, il modifiera les têtes des barbeaux, il leur donnera l'air moins *barbet*, et tout sera bien. Je pense autant de mal que vous de mon cachet et je le soupçonnais bien de cacher sous son imprécision les têtes trop placides de mes barbeaux, qui doivent avoir un air plus féroce... Je n'ai pas besoin de loupe pour être sûr de ce que vous me dites-là... Je n'ai pas, malheureusement, non plus, de barbeaux type Moyen-Age sous la main pour vous les envoyer comme modèle, mais l'intelligence de M. Bouet et la vôtre suffiront et enlèveront la difficulté. Je ne vous avais rien dit de l'effet d'ensemble de l'écu et des lambrequins, mais mon silence — puisque j'osais critiquer les détails — équivalait à une approbation complète.

Je ferai pour vous et pour votre sir Bernard Burke tout ce que vous voudrez. Si la note n'est pas importante, si c'est un renseignement tout sec, il sera inséré aux *faits Paris*, — comme on dit en argot de journal, — mais si la note a

tournure d'histoire, je la rédigerai moi-même et je la signerai. Il me sera bien doux, je vous jure, de vous être agréable et de vous aider à acquitter une dette de reconnaissance. Ne m'ont-ils pas reçu moi-même, en bien vous recevant, en Angleterre ?... Je ferai répéter la note dans l'*Univers*, dans la *Revue contemporaine*. Vous savez que l'*Assemblée Nationale* est suspendue ; sans cela je l'y coucherais tout au long. La *Revue contemporaine* flatterait peut-être beaucoup sir B. Burke. C'est le journal de M. Guizot, cet anglais de Genêve, qu'ils aiment en Angleterre comme on aime les valets volontaires, qui servent pour l'honneur de la chose et sans l'horrible justification des appointements. Du moins, Dubois avait l'épouvantable excuse des millions qu'on lui donnait pour faire de la politique anglaise, mais en faire pour rien, comme Louis-Philippe et M. Guizot, n'est-ce pas l'imbécillité et la fausse vue à la place de la trahison, et donnant les mêmes résultats que la trahison ? Vous n'avez pas même un vice pour expliquer cela !!

Vous dites bien, — dans l'insouciance superbe de ma nature, j'ai déchiré ou perdu toutes les lettres que j'avais des célébrités de ce temps-ci. Mais puisque vous tenez exclusivement à en avoir des musiciens et des sculpteurs (drôle de goût, mais ce n'est pas pour vous que je dis cela !), je tâcherai de vous en procurer. Pour Préault, ce n'est pas douteux. Nous sommes des faucons de même espèce, fendant tout en quatre sous le bec-croisé de nos railleries, et n'avons nous pas raison ? Paris et le monde valent-ils plus que les plaisanteries qu'ils inspirent ?... Quant à *il* Scudo, nos relations sont à peu près nulles ; nos opinions antipathiques comme 1572 et 1789. Il a ramassé l'auge où mangeait le cheval blanc du général La Fayette, et il rumine là-dedans l'avoine gâtée du Constitutionalisme le plus niaisot. D'amitié, j'en ai eu pour lui, mais un jour il l'a blessée aux sources mêmes, et je n'ai guéri que par l'apposition sur la blessure

de cette plante amère que l'on appelle le mépris. Triste histoire, mon cher, à vous conter quand nous remuerons les tisons ensemble. Toujours est-il que je n'ai pas une panse d'a du scaramouche vénitien, devenu grave et pédant comme la *Revue des Deux Mondes* dont il est le shériff musical, le *Planche* de la double-croche : une sotte fin ! Où est le temps où sa moustache blonde et son habit bleu-*flore* reluisaient au gai soleil du Cours-la-Reine, où, Arlequin un peu Bousingot, mais spirituel, frétillant, sémillant, tricotant des hanches comme un des masques de Callot sur les trottoirs de la rue Saint-Jean, il passait, la chanson aux lèvres, rose à la main, violette à la boutonnière, pavoisé de fleurs comme un vaisseau de pavillons et de banderoles, piaffant, rouladant, rossignolant au nez des grisettes de Caen ébahies ?... De ce Scudo-là, mon ami, pas une miette, pas un cheveu, pas une dent, pas une touche cassée, pas un son ! Il s'est évanoui.

Il s'est évanoui dans le bruit qu'il a fait !

La vanité seule est là toujours, tournesol qui se croit des feuilles, queue de paon plumée qui fait la roue avec un derrière dégarni !

Mais pour celui dont le nom commence par... ne croyez pas aux bruits qui ont passé sur sa vie, — malheureuse bien plus que coupable ! On l'a calomnié, et, comme toujours, ceux qui l'ont ruiné ont été les plus acharnés parmi les calomniateurs. Pauvre garçon, nature de patricien, et même d'artiste, esprit charmant, d'un scepticisme qui m'a toujours fait trembler pour lui et qui expliquerait peut-être toutes ses fautes, il a pu perdre, dans les ignobles luttes du commerce et des affaires, dans l'infâme bauge de l'industrie, cette blancheur pure d'amandier en fleurs que nos sentiments les plus altiers devraient garder ; mais, mon cher Trebutien, il n'est devenu ni bas, ni vil, ni dur... Le cœur est resté bon sous les plaies qu'on lui a faites, sous les duretés des

autres, sous les misères... S'il a eu des torts (et je ne lui en connais pas de ceux-là qui tachent un homme jusque dans la trame des tissus de son être), s'il a eu des torts, ils sont venus des illusions et des imprudences de son esprit, qui avait choisi une voie fausse, une carrière (de granits !) à contre-sens de ses facultés. Allez ! il n'y a pas plus que cela, je l'affirmerais. Quelle expiation, du reste ! Quelle *revenge* du sort ! Quelle existence perdue ! Quelle santé et quel courage sous cette plaisanterie dans laquelle il s'embosse, lui et ses peines ! Je ne le vois plus *beaucoup*. Il y a l'épaisseur d'un globe entre nous, car, lui, il vit dans la solitude et dans des relations pires que la solitude et qu'il n'a pas cessé de dominer pourtant (disons-le à sa louange), mais je le vois *parfois*. J'aime à lui serrer la main, et c'est alors que toute ma jeunesse se lève, presque les yeux en larmes, et l'entoure d'un voile sacré. Ah ! vous, la générosité même, ne le condamnez pas, Trebutien ! Nous avons pris des allées différentes dans ce carrefour de la vie... Il s'est égaré plus que moi peut-être, mais l'étincelle divine n'est pas éteinte en lui ; et le malheur qui l'a frappé a donné à mon amitié, ma plus jeune et ma plus vieille amitié, dans ce cœur qui a la prétention d'être immortel, une profondeur triste que rien ne saurait égaler et que le temps ne pourra diminuer jamais !

J'ai, je crois, mon cher Trebutien, selon les règles de nos causeries par lettres, répondu à toutes vos questions. Il ne nous reste plus que l'inscription, mais je ne suis pas en train de graver cette cornaline aujourd'hui. Votre madame X m'impatiente. C'est bien digne *d'une philosophe lazuli* comme elle, le choix qu'elle vient faire pour apprendre cette *saltimbanquerie* de chant à sa fille ! Un *puerco !* qui salira la petite et la mère de fait peut-être, mais au moins de paroles, si on le retient sur le fait. Qui diable lui a conseillé un tel choix ? Mais qu'attendre d'une madame *Turcaret* qui *turcarétise*, à la moderne, l'éducation de sa

fille, et qui se moque de tout pourvu qu'elle puisse entendre dire, — non à vous, non au poète, non aux gens de goût et d'appréciation sévère, mais aux benêts timbrés du *cabotinage* contemporain : « Mlle X ! Dieu qu'elle a été bien élevée ! elle est de première force d'artiste, savez-vous ?... » Tant, mon cher Trebutien, nous tombons dans l'histrionisme, la dernière grimace des sociétés qui crèvent de sottise et de vanité !

Adieu, je vous embrasse comme un ami et je vous aime comme un frère. Dites mille choses charmantes à M. Le Flaguais.

And for ever !

J. Barbey D'AUREVILLY

A bientôt !

Au premier jour : Inscription et *Maîtresse rousse*, et les lettres de Guérin, ces gouttes de la cervelle d'un homme de génie ! *Lacryma Christi* cérébral !

A vous !

27 avril 1854. Paris.

Ah ! je suis réellement insupportable ! *It is true !* Vous attendez dix choses de moi, mon cher Trebutien, et vous n'en voyez pas même arriver la queue d'une ! Que devez-vous croire et quelle impatience doit vous tenir aux cheveux?... Je n'ai pas la moindre paresse. Je ne vous oublie point. Je n'oublie pas mes promesses. Mais l'image de la Bible : « la vie passe comme un torrent », a été, je l'imagine, inventée pour votre serviteur. Certainement vous êtes, Trebutien, la personne sous la calotte des cieux à laquelle je pense le plus. Je pense à vous partout, et je fais naître avec des bonheurs infinis l'occasion de parler de vous à ceux qui me plaisent et qui m'aiment, et cependant voilà que je suis en retard de tout avec vous et que je vous cause peut-être une contrariété dont vous avez la délicatesse de ne pas vous plaindre ! ce qui, par parenthèse, ajoute à mes inquiétudes et à mes torts.

Mais aussi, mon ami, ce qui me rassure, c'est le retard apporté à la publication d'*Eugénie* par le caprice de madame ***. Ce retard (qui ne sera qn'un retard, je l'espère bien, et je vous dirai les raisons tout à l'heure de la parfaite innocence et délicatesse de notre publication), ce retard me donne le temps d'attendre l'inspiration rebelle de cette *Maîtresse rousse* qui point votre curiosité. Pour tous ceux qui s'asseoient à une table et qui se disent : « Je vais faire des vers », l'Inspiration est la capricieuse que vous savez, mais pour ceux qui, comme moi, ne font des vers que sous le viol de la Diablesse appelée Poésie, l'Inspiration est une capricieuse de la force de notre Titane pour le moins ! « Nul ne peut se

« vanter, — a dit le grand Balzac, qui est encore le petit
« pour vous, mais qui deviendra le grand quand vous le
« connaîtrez comme moi, — nul ne peut se vanter d'être
« le maître de cette phée. Tantôt, alors que un grave
« penser occupe l'esprit et griphe la cervelle, vecy la garse
« rieuse qui débagoule ses gentilz propos à l'aureille, cha-
« touille avec ses plumes les lèvres de l'auteur, mène ses
« sarabandes et fait son tapaige dans la mayson. Si par cas
« fortuit l'escripturier habandonne la science pour noizer,
« lui dict : « Attends, ma mye, j'y vais ! » et se lève en grande
« haste pour jouer en la compagnie de cette Folle : plus de
« garse ! elle est rentrée en son trou, s'y masse, s'y roule
« et geint. Prenez baston à feu, baston rustique, baston de
« Dames, levez-les, grappez la garse, dites-lui mille injures,
« elle geint. Caressez-la, mignottez-la, elle geint ; dépouillez-
« la, elle geint. Baysez-la ! dites-lui : ma mignonne ! elle
« geint. Tantôt elle ha froid, tantôt va mourir... » Voilà
mon histoire ! et j'attends toujours le moment où elle
aura fini sa geignerie et où je pourrai être le maître de la
garse indomptée, de cette *Titane* de mon esprit.

Si vous ne pouviez attendre, mon cher Trebutien, finissez le volume commencé depuis si longtemps. Quant à la publication d'*Eugénie*, j'ai parlé à madame de Maistre (retournée aux Coques d'hier), et elle m'a promis de m'envoyer bien des papiers qu'elle a d'Eugénie. On aurait donc à voir ce qu'il y aurait là-dedans, à trier ou à choisir. Moi-même, je rechercherai encore dans cette malle pleine des épaves du passé. Le passé n'est-il pas toujours un naufrage ? En troisième lieu, si vous le désiriez, j'écrirais à *Mimi*, au Cayla. Mimi, c'est Marie, la seconde sœur, la seule qui vive des quatre enfants. Et de cette façon peut-être auriez-vous, cher pieux artiste, un petit volume *saphiréen* à éditer, un délice de livres à *mignotter* dans l'isolement de votre vie, et qui vous ferait paraître moins longs ces jours que je

voudrais remplir et orner. En attendant les autres papiers, voici toujours une lettre des premiers temps de nos relations que j'ai retrouvée et que je vous mets sous ce pli. Elle est exquise de simplicité originale et profonde. Mais ceci est-il *publiable* ? Les révélations de cette lettre sont intimes ! Déjà la jalousie de la sœur s'y plaint de la jalousie de la femme. La femme de Maurice était jalouse de l'ascendant d'Eugénie sur l'esprit de son frère. Elles se becquetaient, ces tourterelles, et quoiqu'Eugénie fût la plus douce, parce qn'elle était la plus intelligente, et qu'elle eût une notion plus juste de la vie, cependant il ne faut pas tout à fait croire aux mansuétudes de sa lettre. Comme toutes les femmes, même les meilleures, elle s'entendait au duel aux épingles, et quand elle avait fait la piqûre, elle mettait dessus la goutte de citron de la fausse pitié, avec des coquetteries de Samaritaine qui regarde si on la guette dans les chemins de Jéricho.

Et à présent — c'est l'instant, que je *crois !* — j'arrive à la lubie de la Titane, et je vais vous en dire mon avis, puisque, sur ce point, vous estimez que je vaux, à moi seul, un concile. Cette lubie, mon cher, est comme toutes les lubies. Ça n'a point de sens, même le sens commun. D'abord, cette publication n'est pas commerciale. C'est un *Entre nous* et un *Entre ceux* qui nous ressemblent. Eugénie, qui faisait des Memoranda pour ses amies, bien loin d'être froissée de notre projet, si elle vivait, en serait flattée. D'ailleurs, s'il y a des choses trop intimes, trop délicates, trop troublantes pour la pudeur de sa mémoire, nous jetterons la feuille de vigne du respect sor ces dénudements de son cœur. Dites cela à votre scrupuleuse, à votre janséniste pour le compte d'autrui ! J'admire cette facilité à se scandaliser qui me rappelle le mouchoir de Tartuffe sur le sein de Dorine. Les mesdames *Tartuffa* n'aiment guères que les Dorines montrent leur sein quand il est beau. L'esprit d'Eugénie était toute

sa beauté, et vous voudriez qu'on le cachât, Madame, nous savons bien pourquoi... mais sous prétexte de pudeur ! Ah ! vous pouvez vous enrouler tant que vous voudrez dans cette pure farine, chère chatte de nos cœurs, vous ne nous y prendrez pas. — J'ai dit, Trebutien !

Je vous ai mis à la poste aujourd'hui, par le plus beau temps de pluie, mon dernier article du *Pays* sur le livre des petits Goncourt, dont j'ai passablement soufflé la bouillie et que j'ai renvoyés, après une tape sur le cul, jouer à la fossette. Cet article est franc d'allure et va bien, mors aux dents, jusqu'à la fin. Vous serez content de cette besogne. J'ai aujourd'hui déjeuné avec Lasnier et arrêté les conditions de publication du volume de critique que je lui vends. Le volume sera prêt d'*obligation* pour la fin de mai. Ce sera un choix de mes articles. Je vous demanderai de me renvoyer le *Girardin*, le *Bonnechose (Jean Huss)* et le *Lacordaire* (de *l'Assemblée nationale)*, que je joindrai au tout. L'émoussé du journal, qui tape sur le fil de ma critique, sera remplacé par l'aigu et l'affilé primitif. Dans un livre, je pourrai être *moi*, et je n'aurai pas toujours ce supplice de voir, à mon coude, des eunuques qui voudraient que l'univers tout entier fût châtré comme eux.

Dès que l'article sur votre *Roi d'armes* aura paru, je vous l'enverrai, comptez-y. Je ne l'oublierai pas plus longtemps, car c'est en relisant votre lettre pour dialoguer que je viens de m'apercevoir de mon oubli à cet égard. Encore un pardon à vous demander ! J'ai été souffrant cette semaine d'une bronchite, prise à la plus poétique fontaine de la forêt de Clamart où j'étais allé dîner. Maintenant je vais à peu près bien, mais le temps est si affreux que je vous griffonne cette lettre-ci du coin de mon feu... rallumé au nez violacé du printemps !

Pas de distraction et réponse à tout dans vos lettres. Je vois dans la vôtre, ouverte sous mes yeux, des choses sur

lesquelles je ne veux point passer. Vous regrettez les vers d'Eugénie. Regrettez sa prose perdue, mais ne regrettez pas ses vers. Ils ne valaient rien, du moins ceux que j'ai vus. Le rhythme mal assuré de cette bergère du Cayla me faisait toujours l'effet d'une bague trop grande à un doigt trop petit. Le doigt d'ivoire ne savait que tirer le fil de la plus jolie quenouille qui soit jamais devenue le lin, blanchi à la rosée, d'une prose charmante... Raymond de Rivières n'était pas le frère de la Sophie. Je ne les crois pas même parents. Quant aux mille bêtises de Chopin... je pense comme vous et je les déplore, d'autant plus qu'elles sont irréparables. Guérin sera mutilé comme la Vénus de Milo... Mais toute mutilation, vous savez comme l'imagination s'en venge, et dans quelles magnifiques rêveries elle se plonge en présence d'un torse inachevé !

Si notre Titanique est revenue, je vous enverrai à votre première réquisition l'inscription que vous m'avez demandée pour les Lettres. Je ne vous l'envoie pas aujourd'hui, parce que je la crois toujours à Paris. Je viens d'écrire à madame ma mère pour lui demander l'adresse de l'abbé, qui ne doit plus être à Saint-Malo. Si vous lui écrivez (à l'abbé), dites-lui donc que, malgré ma très bonne volonté, le livre de son prêtre d'Avranches n'est ni conçu ni écrit de manière que je puisse, aux termes très difficiles et très *déchirés* où j'en suis avec les piètres du *Pays*, consacrer à un livre aussi spécialement ecclésiastique un article comme je le désirerais. Je le ferais que la direction ne le laisserait pas passer. Qu'il m'excuse donc auprès de l'auteur du livre en question, et qu'il croie à tous mes regrets. Je vous supplie de vous souvenir de cela, Trebutien, car le prêtre, ami de mon frère (j'oublie son nom), m'a écrit, et je ne voudrais pas qu'il me prît pour un léger ou un égoïste de Paris.

Et maintenant adieu, il faut finir cette lettre, que je ne trouverais pas assez longue si j'en croyais le plaisir que j'ai

à l'écrire. Et pourtant un bout de conversation vaudrait mieux ! Je dis cela, je le rabâche depuis bien longtemps, c'est mon idée fixe. Mais nous pouvons croire que nous l'aurons enfin cette année, la causerie vengeresse ! J'ai déjà bien débrouillé l'écheveau de mes affaires, mais j'en ai encore quelques brasses. Pour un violent comme moi, tous ces retards sont bien durs !

A vous,

J. B. D'A.

Paris.— Lundi 4 heures, 7 ou 8 mai 1854.

Mon incomparable Trebutien,

J'ai reçu samedi le *Lacordaire et* le *Bonnechose* (mercy bien !), et le lendemain votre lettre. Mille grâces de la peine que vous avez prise de me copier le *Saint-Marc, sans Lion.* Ce diable d'article — comme tout ce que j'expectore — m'a paru dix fois meilleur vu sous le cristal de votre écriture. Il pince bien et laissera, je l'espère, sa petite marque bleue dans l'amour-propre couleur de rose de ce joli-cœur musqué du *Journal des Débats,* que je n'ai jamais pu sentir. Une circonstance à noter, c'est que le dernier feuillet du *Bonnechose* n'était pas sous la bande. Par distraction, cher Ménalque, l'aurez-vous oublié, ou bien aura-t-il glissé, et la poste, qui n'a pas d'yeux aux mains, l'aura-t-elle perdu ?... *It is the question.* C'est la page 5. J'ai la page 4, laquelle finit ainsi : « Il ignore le secret des élo- ». Voyez à cela. Dans tous les cas, ne vous tourmentez *mie.* Si cette fin est perdue, je la recommencerai. Je mettrai ma balle sur ma balle, comme les bons tireurs au pistolet.

Oui, très cher, c'est le Lasnier de la *Sainte Thérèse* du P. Bouix qui est mon éditeur.

> Un asnier, son sceptre à la main,
> Menait en empereur romain
> Deux coursiers à longues oreilles...

Le mien en mêne probablement plus de deux. Mais j'espère que je lui donnerai moins de tablature que les deux

messieurs sus désignés n'en donnèrent à leur bonhomme, quoique je ressemble un peu à celui

> Qui marchait d'un pas relevé
> Et faisait sonner sa sonnette !

Le Lasnier, qui guigne mes *Mystiques* pour plus tard, m'a promis de m'établir (style de librairie) un bon volume, — *and immediately*. J'y glisserai bien des choses que, dans l'état de bassesse immonde où pataugent les journaux, je ne pourrais mettre nulle part. Entr'autres, un article à l'*aqua-toffana* sur cette lèpre d'Émile de Girardin, pour laquelle il n'y a pas de maladrerie. J'y fourrerai aussi les articles sur Granier, puisque vous les dites bien ; mais à la condition que vous me les enverrez, car je ne les ai plus, tant je vis dans l'insouciance de ma pensée dès qu'elle est sortie de ma tête ! N'oubliez donc pas, mon très cher. Ne vous donnez pas l'ennui de les copier. Adressez-les moi sous bande croisée. Comme vous aurez le volume, vous n'avez pas besoin du double emploi des journaux.

Je vous ai mis à la poste (moi-même) aussi, hier dimanche, deux *Pays*, l'un des deux contenant la réclame de votre ami Sir Edmund Burke (est-ce Edmund ? *ma ch'importa !)*, et l'autre, mon article sur l'évêque Salvado, qui a passé (non l'évêque, mais l'article), à mon grand étonnement, dans ce *coglione* de journal. Il y a, de çà de là, deux ou trois regards de côté sur l'Angleterre, qui devaient *susceptibiliser* les très humbles amis et serviteurs actuels des anglais. Cependant on n'a rien modifié, malgré, non l'anglomanie, mais l'*angloplatitude* du moment... et la Bêtise s'est permise d'être inconséquente une fois de plus.

Je vous écris aujourd'hui bien à la hâte, entre une visite de mon doux philosophe, l'abbé Gratry, qui a interrompu ma lettre, et une masse d'épreuves de l'*Ensorcelée* à corriger.

Le Cadot va comme une tortue, et je n'ai guères droit d'aiguillon puisque je suis payé. Je n'ai pas oublié votre attente et votre curiosité des lettres de Guérin ; j'irai les porter à la diligence ou à la poste cette semaine, mais je ne puis encore déterminer le jour. Je ne savais pas — votre lettre me l'apprend — que vous connussiez la *Caro* — comme disait son mari. Oui, elle avait un accent étrange, cette petite bouche qui avait mâché des mots *pehlvis*, dès son enfance. comme on mâche des feuilles de bétel. Elle m'a toujours fait l'effet d'un oiseau plus que d'une femme et je ne m'étonne pas que vous n'ayez pas été attiré. Elle n'avait rien, cette svelte combinaison de française, d'anglaise et d'indienne, malgré sa grâce vive de bergeronnette du Gange, qui pût s'emparer de l'ardente sympathie d'un homme un peu poète. Guérin lui-même, qui avait cru l'aimer d'amour, avait pour elle un de ces sentiments qu'on a pour les petites filles gracieuses, mais cette jolie tête n'était pour lui rien de plus qu'une tête d'enfant. Résultat, sans aucun doute, du milieu dans lequel elle avait vécu, des trois éléments qui composaient sa personne, c'était l'élément anglais qui saillait le plus, — si l'on peut dire *saillir* en parlant d'elle. Elle parlait anglais. Son beau-frère est anglais. Elle avait été élevée à la *nursery* avec les mœurs et les habitudes anglaises de Calcutta, et elle était une anglaise, — une anglaise de vignette,— avant d'être une indienne et une française d'origine grecque par Marseille, car son père était marseillais. Eugénie avait vécu avec elle comme avec un rare et charmant oiseau de volière dont on aime à lisser le plumage ; — mais la tante, qui choquait les délicatesses de Guérin (devenues maladives) par sa vulgarité brusque et le despotisme du logis, la tante renversa cette murmurante et rêveuse *théière de l'intimité* autour de laquelle ils auraient dû vivre unis et heureux, les uns et les autres. Tout cela aiguisait le bec de la bergeronnette du Gange et de la palombe du Cayla... lesquelles sont

redevenues ce qu'elles devaient être l'une pour l'autre au lit de mort de notre pauvre Guérin.

Ah ! notre *Titane* est revenue ! Eh bien ! sa fille sait-elle chanter ? Drôle de chose que l'éducation des jeunes filles dans ces têtes de femme qui ont oublié la communion dans les actes importants de leur vie ! L'histrionisme ! l'histrionisme ! On ne s'occupe que d'une seule chose : de l'espalier de vanité sur lequel on étalera plus tard mademoiselle sa fille aux yeux des imbécilles qui se promènent devant l'espalier. Ah ! faites-lui honte de cela, puisqu'elle se croit supérieure.

Mon cher ami, vous me demandez l'inscription de mes Lettres pour cette Reine-Rose des Vents de tous les caprices. Une inscription, c'est le diable à cristalliser, mais voici un modèle de dédicace que je vous envoie, comme essai de plume. S'il vous convient, j'en serai heureux. S'il ne vous plaît pas, je recommencerai mon bond.

A vous,

JULES B. D'A.

15 mai 1854, Ascension, 2 heures de relevée.

C'est moi, — à travers beaucoup d'anicroches. J'ai reçu votre lettre et les épreuves. Mais la semaine a été horrible d'occupations, de tracasseries d'affaires, d'ennuis de toutes sortes, et je ne puis trouver la seconde d'une réponse qu'aujourd'hui. J'ai un article du *Pays* qu'il a fallu refaire pour cause de boutique. Pouah ! mon cher ! J'avais osé dire le fait — comme parle M. de Pourceaugnac — à ce pharmacien intellectuel empoisonneur, à ce marchand d'orviétan frelaté de Hachette, avec sa bibliothèque des chemins de fer, et mes braves *couards* ont eu peur de se brouiller avec ce libraire qui peut-être les entretient de livres sous-main. On a craint un procès, parce que j'avais démonté, moi, critique littéraire, les souricières de l'industrie, et on m'a prié de changer toute cette dangereuse partie de mon travail. En sciant ce bout d'article, je me suis comme scié moi-même, moi et la moelle bouillante de mes os. Ah ! le sale métier que les journaux ! mais à quoi sert de se plaindre ? Vous me parlez de fondre mon boulet et d'écrire mes *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Vous avez raison. Ça vaudrait mieux que de faire des curedents avec du chêne, comme je fais dans ce misérable journal ; mais, soyez tranquille, dès que j'aurai assez de notoriété pour me passer des J... F... avec qui j'ai l'honneur d'être, vous n'en doutez pas, je m'en passerai !

Donc mon article est renvoyé à demain, — je vous l'enverrai de conserve avec une colonne de mon style, qui a paru dans le journal d'aujourd'hui, sur une grande publication dont je vous ai touché, je crois, un mot dans le temps que je fus chargé du travail. C'est le recueil (exécuté par

moi) des *Pensées et Maximes* de Balzac. Je vous recommande, mon cher Trebutien, de lire avec la plus grande attention cet article sur Balzac qui n'est point une réclame (vous me connaissez ! j'ai la plume pure de ces tripotages), et d'en peser les termes dans le plus délicat et le plus juste de vos trébuchets. Il n'y a pas un mot de cette opinion, condensée comme les molécules qui font un bloc de marbre, sur le plus grand artiste (actuel) du XIXe siècle, qui n'ait été écrit après avoir été médité... et médité fortement. Ce n'est pas seulement mon opinion imprimable, mais c'est ma pensée de derrière la tête, comme disait Pascal, que ce jugement que je vous envoie, et j'y tiens vis-à-vis de vous. Vous êtes pour moi un grand critique d'instinct. Vous avez l'intuition ailée qui vaut mieux que les *lantiponages* de la réflexion. Nous ne sommes pas (nous qui avons la même pensée, servie par les mêmes organes), nous ne sommes pas d'accord sur les mérites de Balzac. L'Ancien, qui avait du bon, vous revient mieux que le Moderne, qui est tout simplement un Bonaparte littéraire sans détrônement et sans Waterloo, — un grand homme de caractère et de génie, mort, comme Moïse, après avoir vu, sans y entrer, le Chanaan du bonheur domestique et de la gloire. Vous souriez peut-être... cela vous paraît exagéré, et rien n'est plus froidement vrai que ce que je vous dis. Je suis convaincu que, quand vous lirez ce travail d'extraction auquel je viens de me livrer sur cet Oural de diamants (les œuvres complètes et inédites) de Balzac, vous modifierez vos opinions un peu superficielles sur un pareil homme, et que vous l'admirerez autant que moi, dont l'âme n'est pas très souple à l'admiration. Vous le verrez alors par les côtés inconnus et obscurs, et qui seront, d'ici peu, croyez-moi, les côtés éclatants de sa pensée et de ses ouvrages. Vous savez à quel point il appartenait aux mêmes idées que nous, et sous les tableaux variés et brûlants de ses œuvres (immoraux pour les myopes, mais moraux

pour nous, car les livres qu'on fait ne s'adressent qu'à ceux qui les comprennent : on ne peut pas empêcher les imbécilles de se tromper !), sous ces tableaux, qu'il était obligé de faire, puisqu'il était romancier, vous trouverez une unité d'enseignement qui, pratiquée par tous les artistes de ce temps déplorable, serait immédiatement le triomphe de nos convictions.

Ainsi, résumons : — demain, deux journaux par la poste : l'un contenant l'article sur Balzac, et l'autre un article sur les *Mémoires d'un seigneur russe* (celui-ci pourrait bien, du reste, ne partir qu'après-demain). Voilà ce qui doit vous arriver pour votre dimanche ; mais ce n'est pas tout. Demain je mettrai à la diligence le petit paquet des lettres de *notre* Guérin, cousues soigneusement dans une toile cirée. Allez ! tous les sacrements y seront, car si nous perdons ceci, nous perdrions une de ces choses comme on n'en reverra peut-être jamais. J'ai toujours cru que Dieu faisait des ouvrages qu'il ne recommençait pas. J'ai toujours pensé qu'il y avait, au fond des abîmes de la création, des natures (je n'ai que ce mot pour exprimer ce que je veux dire) qui n'ont point de semblables dans l'isolement de leur genre de beauté, et que quand ces natures cessent d'être, Dieu, dans son infinie fécondité, les remplace par d'autres qui ne leur ressemblent pas. Un Guérin perdu,c'est une étoile perdue, et la nuance de sa lueur, qui sait si jamais étoiles, mêmes plus brillantes, l'auront jamais ?... Pardon de toutes ces analyses, mon cher Trebutien ; galimatias double et triple pour les gens qui ne sont pas nous ! Mais il me semble que quand il s'agit de Guérin, nous avons le fin du fin dans l'intelligence, et que nous nous comprendrons bien toujours... Ai-je tort, hein ?

Par exemple, cher ami, dès que vous aurez ces bienheureuses lettres, vous m'écrirez pour m'en accuser réception. Vous ne les lirez pas, car une fois l'enchantement commencé

vous ne penseriez peut-être plus à m'écrire, mais avant de vous rouler, comme un lézard au soleil, dans ces voluptés spirituelles que ces lettres vont vous donner, vous m'écrirez qu'elles sont là, arrivées et en toute sûreté, sur votre table. Vous les communiquerez — comme toutes choses *inter nos*,— à M. Le Flaguais, digne de toutes les plus intimes et les plus chères communications. De poète à poète, il n'y a que la main. Si Guérin vivait (j'en puis répondre, moi à qui il a laissé de la poudre de fleurs de son âme sur le cornouiller de la mienne !) il aimerait M. Le Flaguais comme nous l'aimons.

Je vous écris assez impatienté. J'ai égaré, dans la houle de papiers qui couvre ma table, votre dernière lettre, et je ne puis suivre notre usage de nous répondre mot par mot, et le papier même auquel nous répondons sous les yeux. Si donc j'oublie quelque chose d'important, vous me le direz, très cher ami. Vos corrections sur l'épreuve d'*Eugénie* me paraissent très bien. C'est : « *me fait présence* », expression qn'elle avait, même en causant, avec beaucoup d'autres qui n'étaient qu'à elle et qui lui donnaient la particularité de sa grâce. Règle générale, quand il y aura deux sens ou deux manières de parler qui feront doute dans une de ses phrases ou une de ses expressions, prenez toujours l'insolite, l'étrange et même l'étranger, vous ne vous tromperez jamais. Elle avait fait ses études dans François de Sales. Elle en a gardé des tours et qu'elle fait passer ! Je vous dis ceci tout bas. Il y a dans François de Sales une mignardise qui m'a toujours écœuré. C'est de la compote de roses, gardée dans un buffet d'ursulines, bonne pour des abbés douillets ou des chattes de parloir, mais j'aime que la charité soit moins *sucrotée* et l'amour de Dieu moins petite fleur. Un esprit moins exquis et moins originalement poétique qu'Eugénie se serait *amenuisé* (diable de bon mot cotentinais !) dans les saintes parlottes de Saint-François de Sales, qu'elle avait

trop lu. Heureusement, Dieu lui avait donné le génie d'expression qui résiste à tout, et qui pourrait habiter la tour de la Peste du mauvais goût sans en souffrir !

Quand vous m'enverrez le moindre signal, j'écrirai à madame de Maistre.

Je suis bien aise que la dernière que je vous ai envoyée (la dédicace des lettres) vous ait plu. Elle m'est venue comme la pensée très peu tortillée du grand prosateur Jourdain : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles ». Le mot décrocher, dans sa brusquerie familière, vous déplaît, *and you are right !* Si nous mettions : « Je l'enlèverais à son plafond », ou : « Je la détacherais de son plafond pour vous la donner. » Enlever est plus lyrique, mais décrocher est plus technique. On décroche un lustre, idée justifiée par le mot de plafond. Je m'explique à vous, — mais, littérairement, vous n'en avez pas moins raison. Donc, corrigez ! — Ah ! j'ai beaucoup de peine à me faire du goût ! Il traîne toujours dans ma toilette quelque bout de mes gilets rouges d'autrefois.

Je suis effrayé de la colossale matière que j'ai pour le livre de Lasnier. Je serai obligé de couper là-dedans, comme la hache dans une poutre. Ce ne sont là pourtant que des molécules, de la poussière critique, de la pulvérisation, rien d'un, de lié et de combiné fortement : une corbeille de fleurs coupées, mais non une plante avec son organisme vivant ! Vous me parlez du Tacite du Journalisme qui gronde en moi et qui doit éclater... Mais depuis que j'ai refourré mon nez dans mes paperasseries, j'ai modifié mes idées, et je me suis dit qu'il ne fallait rien écourter ni rien confondre, et qu'il fallait faire à côté de mes bulletins un livre intitulé : *De la Critique en France* ou *les Jugeurs jugés*, livre spécial et biscayen ! Je le publierai en volume, car les journaux ne sont pas carabinés pour imprimer toutes crues les vérités qu'ils inspirent ! Cette idée, très cher, m'a griffé la tête, et ne me lâchera plus que quand elle sera réalisée. J'ai aussi

pour préoccupation actuelle mes *Ministres du XVIII*ᵉ *siècle*, qui vous étonneront, je vous en réponds. Savez-vous que j'arrive à des conséquences très inattendues ? Dubois, par qui je commence, me fait l'effet d'être le premier homme de son temps. Ce nageur dans la boue, qui s'est séché et qui commençait de s'essuyer sur le pic élevé qu'il avait atteint quand la mort l'en a culbuté, savez-vous que je le crois un des calomniés de la philosophie ?... Savez-vous que l'ordination (même hâtée et tant reprochée à ce galantin de Massillon) a dû communiquer des grâces d'état à ce Dubois, qui a parfaitement bien porté sa barrette et la pourpre ? *Inde iræ* de messieurs les philosophes, qui ont ramassé contre lui les Jansénistes et les sévères, tous les pharisiens du clergé et les grands seigneurs sans portée qui voyaient toujours en lui le fils de l'apothicaire. C'était aussi bête que cela ! et voilà toute l'histoire d'une réputation qui, je n'en doute pas, se refera quand on y aura sérieusement et impartialement regardé.

Bonsoir, — mon papier finit et je commence à peine. Écrivez-moi au reçu de tout ceci, et envoyez-moi l'adresse de mon frère, *notre abbé*. Je suis très pressé de lui écrire pour affaires de famille. J'ai à communiquer à monsieur mon père quelque chose par son intermédiaire à lui, Léon, qui a, j'imagine, beaucoup plus de crédit que moi au chapitre paternel et maternel, et je ne sais pas où cet abbé Tourneau roule en ce moment sa sainte personne et son éloquence. Dites-le moi, vous, si vous le savez !

Hasta la muerte.

Je vous envoie le bulletin du paquet de Guérin. *Otra cosa*. Les du Méril sont-ils à Marcelet ?...

J. Barbey d'Aurevilly

Currente calamo !
12 juil. Mercredi.

— Bonne nouvelle et bonne trouvaille, Trebutien ! Un très précieux Memorandum d'Eugénie, daté d'avant la mort de Guérin !... Il a été écrit aux Coques pendant que la maladie commençait de tenir notre pauvre ami à Paris. Il devra précéder, dans l'ordre de publication que vous avez, le Memorandum d'après la mort. Ce cahier, très bien écrit (*id est* : distinctement), est l'égal des autres pour le talent, l'éloquence, — le *cri !* Cette fille singulière a du talent toujours, comme on respire et sans en avoir plus conscience, de ce talent incroyable, que de sa respiration. *L'âme se mêle à tout.* Elle devait mettre de son âme jusque dans les mémoires de ses blanchisseuses, cette fille-là. Votre *autel* aura une face de plus.

Je vous ai mandé dans une de mes dernières lettres que j'avais écrit à la baronne de Maistre, laquelle, paresseuse ou souffrante, ne m'a pas encore répondu. Je n'attends donc pas sa réponse pour vous envoyer notre découverte, que je vais mettre à la diligence ce soir. Je suis si heureux de vous savoir sous l'empire d'une volupté intellectuelle quelconque, je comprends si bien le bonheur de l'esprit, que je ne veux pas retarder cet envoi qui vous *dorera* les heures... Vous me parliez dans une de vos lettres (j'écris avec une plume trop fine qui féminise mon écriture) de vous mettre directement en rapport épistolaire avec *Mimi*. Je donne assez dans ce projet, et si vous écrivez, voici son adresse : Marie de Guérin, château du Cayla, par Gaillac, Tarn. Du reste, nous pourrions écrire tous les deux sous le même cachet. *Semper et ubique Fratres !*

Je vous écris très à la hâte et je ne compte point ceci pour une lettre... Ce sont des hachures épistolaires. Je suis très content que l'inscription improvisée vous ait plu. Elle est bien dans le genre... (c'est vrai), le genre de la chose. En fait d'inscription, si on pouvait tasser toute son idée sous un mot, ce serait le chef d'œuvre, qui sait même si ce ne serait pas le chef-d'œuvre en tout ?... Les mots sont la prison de la pensée. Diminuer les mots, faire tomber ce mur, éclaircir ces ténèbres, voilà l'art peut-être ! On ne parlera pas dans le ciel.

L'*Ensorcelée* ne sera mise en vente qu'en septembre, à cause du désert de Paris et la *morte saison*, dit Cadot.

Adieu, je finis brusquement ma lettre, mais mon amitié ne finit pas.

J. Barbey d'Aurevilly

Au reçu de votre lettre (1er août).

J'interromps tout pour vous répondre et je voudrais pouvoir me plier tout entier dans cette lettre et me mettre à la poste pour vous.

J'admire votre amitié pour moi, cher Trebutien, et que vous ayez pu, dans les circonstances qui vous frappent, penser à ma copie de *Niobé.* Non, je n'en ai pas besoin immédiatement. Vous me l'enverrez avec la copie des lettres de Guérin. Ne reliez pas. C'est trop mince. Cette copie n'est que pour moi. Qui sait ? peut-être ferai-je un volume de poésies en prose sous le titre : *Les Rhythmes oubliés.* Je vous les enverrai une à une. La *Niobé* est de ce volume futur.

Dès que j'aurai les lettres d'Eugénie, je vous les décocherai. Je vous parlerai du sentiment singulier qui a inspiré les lettres du cahier de Guérin, qu'actuellement vous déchiffrez, puis aussi de la rupture d'Eugénie et de la baronne. Entre nous, tout peut et doit être dit. Saint-Martin est le château de M. de Sainte-Marie (le père de la baronne), habité actuellement par Adrien de Sainte-Marie (le frère de la baronne), notre ancien camarade de collège, à Guérin et à moi.

J'arrive à la fin de ma quatrième page et je ferme vitement ma lettre pour que vous puissiez l'avoir demain. Adieu donc, mon cher ami, que Dieu soit sur vous.

Songez que vous avez... *un ami.*

Jules B. d'A.

54. — 25 *août.* — *Paris.*

A vous aussi en très grande hâte, mais vous n'attendiez pas l'accusé de réception du paquet. Il est arrivé hier soir. Si je me fusse appelé Louis, il aurait été mon bouquet de fête, car c'était la Saint-Louis ! fête que je n'avais pas fêtée hier, dans les dispositions les plus *sombrement* mélançoliques. J'avais choisi des verveines bleues ; en les donnant, j'ai dit : « Si j'avais pu les trouver noires, elles vous parleraient mieux de moi. » Mais il ne s'agit pas de mes ennuis, — il s'agit de votre paquet.

Mon cher et admirable Trebutien, merci cent fois. Je pare mes lettres de ce mot-là. Ah ! qu'elles soient une mosaïque de tous les sentiments qu'un homme puisse avoir pour un autre et elles diront vrai, elles seront tout ce qu'elles doivent être ! Ma reconnaissance est encore le plus petit de mes sentiments pour vous. Vous êtes toujours Laurent-le-Magnifique, et je ne devrais plus vous donner d'autre nom. La *Niobé* est resplendissante dans sa tunique noire. Le vélin du papier ressemble à de la chair de fleur, — ferme et luisante. L'étui (avec le mot de moi : *Trésor*, que vous avez fait faire, ô vous qui n'oubliez rien et pensez à tout, à cette pauvre dentelle rongée des lettres de Guérin qui allait s'émietter sous les doigts !) est une idée pieuse, une de ces doubles délicatesses comme vous en avez, car il y a dans cette idée pieuse autant pour moi que pour Guérin. Cela m'a bien touché, — et tout dépend de la disposition, sans doute, — touché physiquement, jusqu'aux larmes. Votre amitié est aussi charmante, aussi aimablement inquiète, aussi divinement soucieuse que celle d'une femme, et d'une femme

d'élite. Vous savez le mot de M. de Gentz à madame Rachel de Varnhagen : « Vous êtes un grand homme, et de toutes les femmes qui ont vécu, je suis assurément la première ». Eh bien, vous êtes encore, en fait de grâces d'âmes, ma chère *Laurence la Magnifique*, fort au-dessus de *madame de Gentz*, ce diplomate féminisé par l'amitié. C'était lui qui disait encore : « Je suis *inélectrique* comme le métal, mais comme conducteur électrique, je suis sans égal ». Je ne ferais pas partir une seule étincelle, mais à nous deux, avec notre féconde et éternelle nature, nous parlons des discours et des sentiments inouis que le monde ignore. Vous, vous avez la double qualité, Trebutien ; vous êtes bien, comme Gentz, conducteur électrique, mais vous êtes aussi électrique que la nuée. Seulement vous ne déchargez pas toujours votre foudre. Pile de Volta chargée depuis votre jeunesse, — trésor accumulé auquel je rends justice.

Ne trouvez-vous pas, du reste, que la phrase de Gentz rappelle certaines manières de dire et de sentir de notre Guérin ?...

Oui, je savais bien que le paquet de lettres d'Eugénie était de la charpie pour vos blessures ! Voilà pourquoi je vous l'ai envoyé sur le champ. Nous sommes des Pharaons, dites-vous, nous sommes trop riches, satrapes attrapés ! Eh bien, nous extraierons ! Je suis rompu à ce métier-là, moi qui ai extrait trois mille et quelques cents pensées dans cette Californie de Balzac. (Ah ! vous êtes de mon avis ! Vous ne me dites pas si vous avez reçu deux journaux ? Les Pensées religieuses et un commencement des Pensées politiques ? Ne pas oublier de me le dire. Vous êtes étonné. Vous verrez ! Nous avons soixante articles de cette force-là. Cela est tellement étonnant pour tout le monde que *moult* gens disent ici que j'ai arrangé tout cela, que c'est du Balzac arrangé par d'Aurevilly ; mais je n'ai pas besoin de vous jurer qu'il n'en est rien, et que j'ai mis l'honneur de ma

conscience à faire ce travail comme si j'avais été moi-même une machine à extraction, — un procédé matériel, — une de ces roues comme j'en ai vu dans votre plaine de Caen, du côté de la Maladrerie, allant à Marcelet. Pardon de cette effroyable parenthèse). Oui, nous extraierons dans les lettres d'Eugénie ! Seulement, je ne puis répondre à vos questions et m'entendre avec vous que quand j'aurai lu les lettres intégralement dans votre copie. Nous verrons alors ce qu'il faudra sauver et ce qu'il faudra sacrifier.

Vous corrigez si bien les épreuves d'Eugénie que je ne m'en occupe plus que pour les lire et en jouir. S'il vous reste quatre pages blanches et que nous débordions de richesses, il nous est bien aisé de les remplir, et vous avez bien assez de goût et de tact pour faire cela, même sans moi, si vous êtes pressé. Allez donc, allez ! Vos instincts valent les miens, pour le moins. Vous avez dit un mot charmant et juste que je citerai en vous nommant : — *C'est l'Imitation qui a passé par le cœur de la femme.* — C'est cela. *Muy bien !* Demandez-vous ce qu'est le vent tout seul ? Un souffle et à peine un murmure. Mais qu'il rencontre quelques cordes de harpe tendues, et il devient une harmonie. Voilà ce qui vient d'arriver. Il y a, certes, des vérités d cœur humain et des vérités monacales dans l'*Imitation*, mais je ne suis pas parvenu à cet état de cœur où l'on y voit (parce qu'on les y met, je crois,) les perfections de profondeur que disent les exquis et les doctes. Je l'ai lue bien des fois et à des époques bien distantes, — toujours je suis tombé de haut. Toujours je suis sorti de cette lecture trompé dans ce que je croyais. L'affreux barbare qu'il y a en moi, et qui résiste à tout, n'est peut-être pas fait pour une simplicité qui me semble *(horresco referens !)* des lieux communs, des *Lapalissades.* Ah ! je suis assez vieux sur le cœur pour en savoir si long, — si long, que tout ce qui se trouve dans l'*Imitation* ne me paraît qu'une

balbutie. L'*Imitation* donc, à travers Eugénie, sera la mienne. Elle fera ce bien-là aux âmes qui me ressemblent. Elle l'aura faite humaine, de monacale qu'elle est toujours ; car voilà le caractère de l'*Imitation*, c'est un livre de moine. Ceux qui ont reçu les coups du monde et les morsures du monde dans le cœur, trouvent ce livre sans expérience, sans connaissance du fond, — de la vase saignante qui fait le fond de nos âmes ! C'est un innocent enfantelet de livre, même dans sa manière de concevoir le péché. Eugénie, toute solitaire qu'elle fût, a des cris plus humains que ce livre, et elle en a pourtant la suavité. J'aimerai sa traduction, parce qu'elle n'en sera pas le mot à mot...

Je vous écris presque sans relire. Je suis dans les angoisses de l'arrangement de mes affaires dont la lenteur me brûle et me consume. Voilà le secret de cette mélancolie positive dont je parle au commencement de cette lettre. N'y voyez que cela. Il n'y a pas davantage. Mais c'est bien assez. J'ai des violences de cœur et d'esprit qui me tuent. Je ne puis vous en écrire plus long, et, comme vous, je veux que cette lettre parte aujourd'hui. Je mets avec elle à la poste un article sur Charles-Quint, qui aurait été une bonne chose si on y avait laissé : 1° une justification en quarante lignes de l'Inquisition,— un chef d'œuvre de concentration historique, — et 2° un procès fait aux Bourbons d'Espagne, dans des termes qu'on a trouvés trop durs. Il a fallu couper tout cela. Les Florentins criaient : Vive la Peste ! et nous, nous crions : Vive la Peur !

Moi, mon ami, je crie : Vive l'amitié, et l'amitié de Trebutien !

Jules B. d'Aure.

Paris, le Jour des Morts, 54.

MON AMI, MON CHER ET ADORABLE AMI,

Nous nous négligeons trop tous les deux. Je suis tout étonné de ne pas trouver de vous quelques bons reproches, en rentrant à Paris, et m'y attendant. Il n'y a rien, et vous vous dites peut-être (car c'est moi qui vous dois une lettre) : « Que fait donc ce diable de D'Aurevilly de ne point écrire ? » et vous songez au *vortex*. Mon cher et bon ami, le *vortex* n'est pour rien dans mon silence. Je ne vous ai point écrit parce que j'ai fait le Sardanapale. Connaissez-vous Fontainebleau ? J'en arrive. J'y ai passé le temps de mon silence avec vous. Et j'ai profité de cette circonstance pour voir une des plus belles forêts de notre pauvre France (décapitée de ses forêts), et les peintures du Primatice, que je ne connaissais pas. Il y a longtemps,— bien longtemps,— j'étais passé par Fontainebleau, à moitié mort d'une hémorragie, mais j'avais peu vu, dans l'état de faiblesse où j'étais, la ville que j'avais traversée. Je viens d'y vivre et j'ai là sur ma table, à côté du papier que je rougis pour vous, une branche de houx cueillie entre deux rochers, à trois pas de la caverne de Cartouche et de messieurs ses bandits... Ah ! mon cher ami ! que je vous ai regretté, que j'ai pensé à vous, que j'ai parlé de vous ! Antiquaire, artiste, poète (car vous êtes tout cela), combien j'aurais eu de bonheur à passer avec vous le temps que j'ai passé à Fontainebleau ! Que de choses vous m'auriez appris à voir que je n'ai probablement pas vues ! Je me rappelle toujours ce que m'a tant de fois répété Guérin : « *C'est au baron* (il vous nommait toujours le baron, dans nos conversations, à cause de cette

bonne anecdote anglaise que nous tenions de vous : le baron de Tribioutine), *c'est au baron que je dois* — me disait-il — *mon amour et ma connaissance des arts plastiques. Jamais je n'oublierai nos promenades au Musée pendant que vous* (moi) *vous étiez à Caen. Il a éveillé mes instincts d'art. Je les avais, mais ils dormaient en moi comme le parfum dort dans la fleur fermée. C'est lui qui a été mon soleil.* Ces paroles de Guérin, que je n'ai jamais oubliées, chantaient, il y a quelques jours, dans ma mémoire, en parcourant les longues galeries de Fontainebleau, et quand les derniers rayons du soleil de l'automne éclairaient les œuvres vivantes de tant de génies morts. Mon cher ami, qu'il faut que je vous aime ! Votre pensée est tellement mêlée à ma vie, et le temps qui passe sur nous nous étreint si bien, que je défie bien le bon Dieu de m'envoyer une sensation quelconque à laquelle vous ne soyez immanquablement associé... Et, mon Dieu ! que j'ai de bonheur, en ce moment, à vous dire cela !

Je vous le dis — un jour qui fut longtemps triste pour moi — mon jour de naissance. J'ai voulu que notre correspondance interrompue reprît ce jour-là qui m'a donné la vie. Qu'il me la donne encore, mon cher Trebutien ! N'êtes-vous pas tout ce que je préfère au monde, et la meilleure partie de mon âme ? J'aime bien l'abbé, mais d'une autre manière. Il a Dieu, lui. Vous m'êtes plus nécessaire. Je sens mieux les battements de votre cœur que les siens...

Mon cher Trebutien, inutile de vous dire que j'ai paressé délicieusement à Fontainebleau. La veille de mon départ, j'avais mis pour vous à la poste mon article sur Cénac-Moncaut, et vous l'aurez reçu, n'est-ce pas ?... Demain, si les terreurs du *Pays* ne l'empêchent pas de paraître, je vous adresserai celui que je viens de terminer sur un prêtre que les philosophes ont beaucoup vanté et que j'ai mitré et mitraillé suffisamment, l'abbé Mitraud. Cet article a été

retardé à cause de la Toussaint et des annonces... Je vais aussi vous expédier le paquet (que vous savez) annoncé et trop en retard, mais lisez ceci avec attention et conformez-vous à l'instruction qui va suivre.

Dès que vous aurez reçu cette lettre, vous me répondrez peu ou prou ; et le jour même que je recevrai votre réponse qui me dira que vous êtes à Caen et sous les armes, je mettrai à la diligence, sans vous prévenir davantage, le paquet contenant : 1º les deux volumes de l'*Ensorcelée* corrigés de ma main pour vous ; — 2º les feuillets numérotés de ma nouvelle (sans titre encore) que je vous recommande *sicuti pupillam oculi tui*, parce que je n'en ai point copie comme l'Intimé de son exploit, et les cahiers de vers de Guérin avec la copie faite par vous. Vous ne trouverez pas la copie dans son ordre de pagination, — car j'ai les caresses de la tempête, — mais vous l'y mettrez et ferez un cahier dont j'ai grand besoin. — Vous copierez mes feuillets avec une marge où les corrections puissent s'introduire; et de votre écriture moyenne, si admirablement lisible et *embellissante :* — glace de Venise de ma pensée ! — Vous me direz aussi si ce que je vous envoie là a de l'arome et surtout de la réalité. Etre réel et avoir de la bonhomie sont les deux chimères que je poursuis. Il n'y a pas de génie, parmi les conteurs, dans toute l'étendue de ce mot, sans la bonhomie (voilà pourquoi Walter Scott est si fort !), et c'est là le diable pour moi, la lune à prendre avec les dents. Dites-moi donc ce que vous pensez, en homme qui respecte plus l'honneur de l'amitié que les sensibilités de l'amour-propre ; je tâcherai de vous envoyer la suite de cette nouvelle avant que vous n'ayez terminé la copie, et cependant, mon cher ami, ne me négligez pas.

Ceci est à peine une lettre, c'est un nœud de correspondance refait à la hâte ; — je vous écrirai mieux, — plus longuement, plus à cœur et à main reposée, la première fois...

Aujourd'hui, je n'ai voulu que vous expliquer mon silence et vous apprendre mon absence de Paris et mon retour. Puis c'était mon jour de naissance. Je me suis fêté en vous écrivant. Vous et deux ou trois autres, parmi lesquels il y a des morts, hélas ! vous êtes les seules raisons que j'aie de ne pas trop détester la vie.

Je vous embrasse donc, mon cher ami, et me dit tout à vous !

Et pour toujours !

J. Barbey d'Aurevilly

Paris, ce 7 novembre 54, mardi.
10 heures viennent de sonner aux Carmes,
dont l'église a une mitre de brouillards.

Mon cher Trebutien,

Mon paquet partira demain, ce paquet si longtemps annoncé, mon paquet-messie ! « Il n'y a dans ce monde — disait madame du Deffand — que des trompeurs, des trompés et des trompettes ». A propos de ce diable de paquet, le mot a été vrai. J'ai été trompeur et trompette ; vous qui l'attendiez, vous avez été trompé ! Voilà bien les trois catégories, mais je vous réponds qu'à dater de demain il n'y en aura plus qu'une, la trompette, — que je fais encore aujourd'hui.

Je le mettrai moi-même à la diligence de N.-D. des Victoires, et il vous arrivera. Si vous vous en référez à ma dernière épistole, je ne devais plus vous écrire avant le paquet, mais je n'ai pu résister ce soir à la diversion voluptueuse de causer un peu avec vous. Ma journée a été triste : j'ai travaillé au coin de mon feu, sans voir âme qui vive que les moineaux de mon balcon, auxquels je suis trop porté à donner une âme, bien plus qu'à une foule de gens. J'ai travaillé au point de m'en faire mal dans les trous des yeux, dans la cavité où roule l'œil ; mais, ce soir, la personnalité est revenue se mêler au travail impersonnel pour le troubler... Pourquoi donc ne pouvons-nous mettre notre moi dans notre poche et penser avec autre chose que notre moi ?... Impossible, à ce qu'il paraît.

J'ai reçu votre lettre. Vous avez retenti comme le pistolet dont on presse la détente. Je vous remercie de cette exactitude ponctuelle. Votre lettre m'a fait du bien. Ah ! vous ne savez pas ce que vous m'êtes. J'ai mis sur ma table, à

côté de moi, votre morceau sur Saint-Pierre, et je vais m'en occuper immédiatement ; c'est-à-dire, mon cher, que je vous le renverrai, non pas piqué, mais liseré de lumière. Comptez-y. Quant au remplissage à faire dans les deux pages blanches d'Eugénie, c'est moins aisé, car (aidez ma pauvre cervelle !) je ne vois nullement avec quoi nous pouvons remplir ce hiatus blanc. Est-ce avec du texte d'Eugénie? Est-ce avec de mon texte ? Si c'est du sien, où couper ? Si c'est du mien, qu'inventer ? J'aurai une préface (et, par parenthèse, j'attends toujours pour l'exécuter que vous m'ayez envoyé mes différents passages de nos lettres sur Eugénie, ainsi qu'il a été convenu que vous le feriez), mais dois-je désosser ma préface et en rejeter une des articulations dans ce funeste blanc ?... Je ne pense pas que vous le vouliez.

Si je comprends la difficulté qui nous arrête, je n'en suis pas bien certain, mais redressez-moi si j'ai tort. Pourquoi ne remplirions-nous pas ce blanc qui doit séparer le *Memorandum* (mais est-ce cela ?) des *Lettres à madame de Maistre* par le titre de ces dernières, avec une épigraphe ou une note qui dise ce que c'est que ces lettres à madame Trois Étoiles, qui restera Trois Étoiles, et les plus imperceptibles et les plus éloignées du firmament nébuleux de l'anonyme à perpétuité. Je vous en réponds ! Seulement, je ne puis croire que je comprenne, car si c'était possible, ce que je vous propose, nous n'aurions pas été arrêtés deux minutes par une si mince difficulté.

Donc, expliquez-moi l'*encloueure* et ne vous moquez pas trop de ma stupidité. J'ai des préoccupations si terribles que ma tête va mal depuis quelque temps.

Je ne vous ai pas envoyé mon article sur le livre de l'abbé Mitraud, car il n'a point paru. Mes affaires commencent de chanceler et de dérailler au *Pays*. Nous avons vendu notre cheval borgne contre un cheval aveugle, comme on dit dans votre vallée, en changeant de directeur. Maintenant la

Juiverie est souveraine maîtresse, et (vous allez rire) il ne m'est plus permis d'être nettement chrétien que de *quatre articles en quatre articles*. Ah ! je l'écrivais à M. de Custine hier : J'ai de sots bourreaux ! Il est chrétien comme nous, ce grand et charmant esprit, et je me plaignais à lui comme à vous d'une situation qui devient de plus en plus intolérable. Il m'a donné de très mâles et très bons conseils que je suis disposé à suivre, car il ne faut pas écouter les violences de son esprit et les démangeaisons de ses mains. Seulement, je me demande si la position qu'on me fait est possible à tenir, et si chaque jour on n'y ajoute pas à dessein (je suis avec tout ce qu'il y a de plus hypocrite et de plus lâche) des difficultés nouvelles. L'article, du reste, sur ce fou, ivre de louanges, d'abbé Mitraud, la coqueluche présente des Girardin et des Pelletan, n'est pas repoussé, il n'est qu'ajourné ; mais moi, grâce à cet ajournement, me voilà retardé d'un article et plus empêché encore que retardé, car quels livres puis-je examiner qui ne touchent pas, par un bout, à la vérité catholique, soit pour l'assurer, soit pour la nier, soit pour la contester ? Et dans quelles insignifiances littéraires dois-je me plonger pendant que nos détestables adversaires se font litières des plus beaux sujets et des plus grandes questions !

Je vous ai dit, dans ma précédente, ce que vous trouverez dans le paquet. J'ajoute que vous y trouverez aussi une note explicative, écrite de mon inquiète main. Comme les dames diligences ne donnent plus de bulletin, je ne vous l'envoie pas (le bulletin), et je ne paie pas le port du paquet pour qu'on ne le perde pas, aussi bien peut-être que s'il était payé. Vous ferez de même en me le renvoyant. Vous ne le paierez pas.

J'attends de votre amitié de m'écrire, ne fût-ce que ce mot : Je le tiens ! Vous ne chômerez pas de copie. Je composerai pendant que vous copierez. Je vais *thyrser* beaucoup de choses autour du Des Touches, et je vais sculpter une

statue de vieille fille, dans son plus magnifique idéal, au milieu des caractères d'une réalité comique qui vont encore la faire ressortir. J'ai eu toujours du goût pour les vieilles filles. Vous vous rappelez comme j'en parle déjà dans mon *Ensorcelée*, mais Nonon Cocouan est du linon populaire et la lumière ne l'atteint que par les profils. La vieille fille de mon nouveau roman sera faite avec l'éther du ciel bleu, et la lumière l'éclairera à plein visage et à pleine poitrine. Je veux mettre là-dedans toutes les forces de ma pensée.

Je vous demande aussi vos impressions personnelles avant la copie... Vous croyez que j'atteindrai mes deux chimères ? Vous pensez mieux de moi que moi-même. Je ne manque pas d'idéal, de geste, de fierté, mais la bonhomie, mon cher, la bonhomie dans la grandeur, voilà le difficile, voilà la fleur qui chante des Contes de Fées pour votre pauvre ami et serviteur ! Qui sait ? Je la chercherai dorénavant, mais je mourrai peut-être sans l'avoir cueillie.

Ne découvrez ma statue à personne. J'ai la pudeur de l'inachevé... Il n'y a qu'à vous qu'on montre tout, même ses faiblesses, ami charitable jusque de mes infériorités. Ce Des Touches terminé, nous nous occuperons de la Vaubadon, avec dédicace à Trebutien, notre bras dessus-dessous devant la postérité. Aussi bien est-il sûr que si l'un de nous y va, nous irons tous les deux ; car je défie bien qu'on puisse nous séparer jamais sur quelque terrain que ce soit. Nous nous sommes trop entrelacés. Les lettres que vous avez de moi, ce mont auquel chaque jour vient apporter son grain de sable, tout dira un jour peut-être au monde ce que nous nous fûmes, ou bien c'est qu'alors Dieu ne permettra pas qu'il reste rien d'un seul de nous, pas même le bout de plume noire que Ravenswood avait à son bonnet et qu'on retrouva sur la grève !

Hasta la Muerte !

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris, dimanche matin.
Au reçu de votre lettre. 12 novembre 54.

Mon ami,

Vous trouverez sous ce pli la preuve que la *Phée* est revenue ! — Il faut qu'elle soit aussi, comme moi, de la nature du canard sauvage, et qu'elle aime l'eau comme le gibier de marais ; car c'est par un temps de pluie *magnifique* qu'elle m'est revenue, les ailes toutes grandes ouvertes, comme un cygne qu'apporte l'hiver. Capricieuse *Phée,* — capricieuse comme la Fortune ! Et pourquoi pas ? C'est la fortune de ma pensée ! Voilà ce qu'elle m'a soufflé, sous ma plume, de sa bouche rose et par le trou de sa flûte d'ivoire, assise à mon coude et docile comme une enfant, pendant que la pluie tombait d'un ciel gris, coiffé de nuages, et que les larmes de ce vieux Temps pleurant sa *primavera* rayaient mes vitres, comme mes dernières *larmes d'ivrogne* rayaient mon papier. Hors métaphore, cher Trebutien, l'inspiration m'a pris de verve et j'ai écrit de *furie,* comme j'écris en vers, *quand je peux y écrire,* les XII strophes que je vous envoie. *Tolle et lege !* Je ne *crois* pas cela mauvais, ni vous *itou,* n'est-ce pas ?... Nous v'là *débloqués,* mon ami, et notre petit volume est clos !!

Comme mon cerveau vous est un spectacle et qu'il n'y a peut-être que vous au monde que ces choses-là puissent intéresser, je vous dirai que deux minutes avant d'écrire les premiers mots de cette *Maîtresse rousse,* je n'y pensais mie. Je pensais à la *Stella Vespertina* que je songeais à finir pour nous débloquer ; tout à coup, sans raison de cela perceptible et appréciable à mon observation psychologique,

l'idée de la *Maîtresse rousse* m'accroche le cerveau avec sa griffe mystérieuse et m'enlève !... sans me bouger de mon fauteuil, bien entendu. J'ai passé une délicieuse journée poétique, et la *Stella Vespertina* n'a pas été finie, mais nous n'en avons plus besoin. Vous ne disposiez que de très peu de papier, et mes douze strophes de neuf vers chaque seront peut-être trop pour le papier qui vous reste. Mais vous êtes une *Phée* aussi, vous, et vous trouverez un moyen de tout arranger. Comme la vraie mère de Salomon, vous ne voudrez pas que l'on coupe par morceaux *notre* enfant, qui est joliment robuste et peut-être trop *développé* pour la longueur de son berceau.

Puisque vous êtes si pressé de votre Flèche Saint-Pierre, je vous promets de vous l'envoyer dans ma première lettre, qui suivra de fort près celle-ci. Je voudrais pouvoir vous écrire tous les jours. C'est la moitié de ma vie que ces lettres. La Flèche, donc, vous arrivera comme une flèche. Elle ne mentira pas à son nom. J'y joindrai une bouffonnerie singulière que j'ai improvisée l'autre soir, en plaisantant, chez ces demoiselles de Bachelier. Ces demoiselles de Bachelier sont deux vieilles filles qui ont été très belles et qui ont de l'esprit et du caractère dans l'esprit (du reste très faubourg Saint-Germain), et chez qui j'aime à passer intimement mes soirées. Ces deux demoiselles ont leur mère encore ; une tête de vieille impératrice romaine, d'une Agrippine de 80 ans, laquelle, au coin de son feu, emmitouflée dans des châles aux couleurs vives,— une admirable levrette aux pattes fines et vibrantes, sur ses genoux,— ne ressemble pas mal à une idole égyptienne ou japonaise. Vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas ?... Ces dames s'amusaient à faire des découpures (une fureur du moment) pour les coller sur les vitres de leur salon. Il y en avait une (de ces découpures) qui représentait un Pacha devant lequel dansait une sauteuse circassienne, et qui m'inspira la poésie sans rhythme que je vous enverrai

et qui me paraît un peu trop rabelaisienne pour faire partie de nos *Rhythmes oubliés*. C'est un rhythme oublié que nous oublierons, mais qui (peut-être !) vous divertira.

Maintenant, puisque nous en sommes au chapitre des oublis, une observation que j'ai omise à propos du commencement du roman que je vous ai envoyé. Vous n'êtes nullement tenu à vous servir d'encre rouge comme je m'en suis servi. Les titres seuls des chapitres et la première lettre, ou même la première ligne, suffiraient en cette couleur ; mais, pour tout ce détail, je m'en rapporte à vous, qui avez plus de goût que moi. Je vous prie seulement, mon cher Trebutien, de faire votre belle écriture *moyenne*, celle qui se tient *bien debout, scriptura statrix*. C'est celle-là que j'aime le mieux de toutes vos écritures ; car des gens aussi nerveux que nous ont plusieurs écritures.— On en aurait presque une par nerf !

Vous aurez la bonté aussi d'espacer et d'isoler assez le titre des chapitres pour que je puisse y glisser des épigraphes, si l'idée m'en prend.— Des épigraphes, prises dans la littérature qui ne court pas les chemins du Seigneur et qui ont le *frais d'une découverte*, donnent, je trouve, beaucoup de piquant à un livre et disposent admirablement bien l'esprit aux impressions qui vont suivre ; mais je parle de livre fait pour les esprits, et non pour les imbécilles grossiers qui composent la masse du public.

Adieu, je ferme mon paquet et bien vite pour qu'il parte, et, malgré votre rhume et le froid, j'espère que vous me répondrez.

A vous, — indissolublement,

J. B. d'Aurevilly

Gare les bévues ! Je ne relis pas.

Mardi soir. Paris, 5 décembre 54,
10 heures du soir.

Le *Nyeticorax in domicilio* au *Passer solitarius in tecto.* — Accent de chouette prolongé : *Gôôôô...ôd Nîîght !*

Mon cher Passer solitarie,

Je viens d'avoir la grippe. J'ai été véhémentement grippé jusqu'à la plume. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt. J'ai attendu à être *débêté,* car vous parlez de vos stupidités *hivernales,* mais je vous jure bien que ces derniers jours, en fait de stupidité supérieure, je vous aurais fait pic, repic et capot, mon cher Trebutien. Vous n'auriez pas pu lutter. J'ai gardé le lit un jour, mais je suis aussi agité qu'un lion pris dans des toiles lorsque je suis obligé de rester dans les miennes, avec les cent mille vautours de mes pensées qui semblent tomber des plis de mes rideaux sur mon cœur.

Aujourd'hui je suis à peu près en voie de guérison, ou peu s'en faut. Ne vous inquiétez donc pas de moi. Je vous donne les prémices de ma convalescence en vous écrivant. J'aurais été voluptueusement humilié si j'avais reçu une lettre de vous aujourd'hui, car c'est moi qui vous devais une réponse, et c'était il y a deux jours dimanche, la journée où vous m'écrivez quand vous m'écrivez ! Vous n'avez pas voulu me *confusionner* et me *béatifier* à ce point, traitre paresseux que vous êtes ! Je n'ai rien reçu, et il me semble

tout à l'heure qu'il y a des temps infinis que nous n'avons dialogué.

Je reviendrai au dialogue, c'est-à-dire aux questions de votre dernière lettre, dans un instant... mais je veux commencer par vous donner des nouvelles qui vous charmeront. Pendant ma grippe, je me suis amusé, ne pouvant faire autre chose que baguenauder, à fouiller dans le fond d'une vieille malle, une vieille dormeuse que, depuis longtemps, je n'ouvrais plus. Les vieilles malles, c'est comme le fond de la vie. Quand on s'avise à chercher là-dedans, on en rapporte des choses étranges. Savez-vous ce que j'ai rapporté du fond de cette malle, qui va vous paraître l'écrin des Fées ?... *ascoltate, Signor mio !* 1º Une notice historique sur la famille de Guérin, son antiquité, ses alliances, etc., etc., écrite de la propre main d'Eugénie. Je vous enverrai, d'ici quelques jours, cette généalogie ; mais, en attendant, voici les armes de notre ami, et M. Bouet pourra nous les mettre, avec l'écusson réservé aux filles vierges..., à la tête de notre petit volume : « De gueules à six besans d'argent, trois, deux et un, au chef d'azur ». C'est magnifique de simplicité. La devise semble faite pour ces deux génies sans parangon, le frère et la sœur : *Omni exceptione majores !*

Plus : 2º Quelques lettres d'Eugénie à son frère, pendant qu'il était au collège, et qui devront nous servir, je pense, quand nous en serons à la vie de Guérin et à ses œuvres.

Plus, enfin, et ceci est le morceau exquis, un Memorandum d'Eugénie fait pour moi, après la mort de son frère et à son second voyage à Paris. De tous les Memoranda qu'elle a pu jamais écrire, c'est le plus curieux à coup sûr. Je croyais l'avoir brûlé avec d'autres papiers de femmes, — venus des flammes et retournés aux flammes, — et voilà que ce Memorandum ressuscite du tombeau où il était enseveli, comme s'il se fût douté qu'il y avait de par le monde un fanatique d'Eugénie, un Trebutien qui l'attendait ! Je vous

jure que ce Memorandum vaut une bonne poignée d'or ! *It is very curious !* Les événements d'alors, le développement donné par le monde à l'esprit si vivement ouvert d'Eugénie, ses jugements sur moi, le Labyrinthe, où l'émotion tremble dans la clarté de ce qu'elle voit ou dans l'ombre de ce qu'elle suppose, les commencements de cette fin, les pressentiments de la grande rupture avec madame de M... toutes ces choses rendent (pour vous surtout) ces quelques pages d'un intérêt presque sans égal. La belle Syrène de l'amitié entre femmes commence, dans ce Memorandum, à montrer sa queue bifurquée et écaillée d'acier. Cela reluit sinistrement déjà. Demain, il y aura du sang sur les écailles. Ce Memorandum est, en effet, la dernière chose écrite chez cette amie qui allait cesser de l'être. Deux jours après la dernière date de ce recueil, la Palombe Eugénie avait quitté l'hôtel où se tassaient *trois* cœurs de femme dans la plus fervente amitié... et les couteaux étaient tirés !

Ce Memorandum devra paraître avec des voiles sur tous les noms, excepté le mien, dans le livre que vous voulez élever à Eugénie, mais enfin tel que le voilà, je vous le donne. C'est mon cadeau d'étrennes. L'autographe est à vous. Vous en êtes digne. Pour un homme de votre délicatesse, il est d'un prix inestimable, non seulement par la divinité du talent, mais par le fait de cette circonstance, c'est que la main qui l'a écrit n'a jamais repalpité des sensations qui l'agitaient quand elle l'écrivait. Le reste de sa vie n'a plus été que le souvenir de cela. Lord Byron disait : « Est-ce que nos paroles peuvent jamais enserrer nos pensées ? !!... » Cela est vrai pour chaque syllabe de ce Memorandum, chargé comme une nuée d'une foudre intérieure, qui doit dévorer son propre tonnerre et qui l'a effectivement dévoré !

Ces bonnes nouvelles données, mon cher Trebutien, je reviens à vos questions. Je suis trop pressé aujourd'hui pour vous envoyer, copié et illustré de ma main *barbare*, le

rhythme oublié, le *Pacha*, dont je vous ai parlé, qui sera une bonne plaisanterie pour vous, l'ancien rabelaisien, mais que je ne crois pas, à cause de cela même, pouvoir mettre dans votre recueil. C'est une énorme bouffonnerie, voilà tout, mais où l'Imagination a faufilé son ruban or et flamme ! Quant aux trois strophes du Memorandum (les strophes à Clary), oui, elles peuvent être mises dans les *Rhythmes oubliés*. Elles ont le caractère de ma pensée, la plus à moi. Quand vous y copierez la *Niobé*, vous remplacerez par Clary le nom de Vellini de la copie première. Bravo pour les *Guériniana !* Diable de bon travail ! et que tout ce qui sait le fin de la vie et de l'esprit de l'homme préfèrerait à quelque livre de suite et d'haleine que ce pût être ! Les Guérins seront dans ces débris ! Vous me demandez une note sur ce nom de Somegod que je donne à Guérin dans mes *Memoranda*. La voici :

Je ne sais pas si vous avez souvenance de cela. Nous n'étions pas encore brouillés (rien n'a manqué à notre amitié, mon cher Trebutien, pas même le piment d'une brouillerie et la jouissance infinie du raccommodement), oui, nous n'étions pas encore brouillés, que j'avais fini une espèce de poème en prose, pour l'usage personnel de Guérin, intitulé *Amaïdée*, et dont, par parenthèse, j'ai le manuscrit original dans un grand cahier vert, qui vous appartient, du reste, comme mes autres paperasses, et que vous aurez quand vous le voudrez. Ce poème était l'histoire idéalisée d'une conversion que j'avais voulu faire (j'étais jeune et superbe... de philosophie !), comme si on convertissait autrement qu'avec deux pauvres morceaux de bois en croix et le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Dans ce poème, il y avait trois personnages : le poète Somegod (c'était Guérin), le philosophe Altaï (si j'avais pu prendre un nom plus haut pour me jucher, je l'aurais fait !), le philosophe *Altaï*, c'était donc moi ; et la convertie-inconvertie (car elle retournait à son vice, à

la très grande honte de ma sotte morale philosophique), que j'appelais Amaïdée, et qui, elle aussi, était un être réel, c'est la femme que dans mes Memoranda j'appelle la Cecilia Metella. Telle est l'origine et l'explication du nom de Somegod. Le poème, je ne l'ai pas relu depuis ce temps et je serais bien étonné que ce ne fût pas un beau bloc de marbre de Pathos ; mais le profil fuyant de Guérin dans sa nuée céruléenne, ce farouche Endymion qui chassait l'Infini à la suite de la Nature, dans le fond des bois comme aux bords des mers, Guérin, le *quelque Dieu*, car il en avait un en lui, était dessiné avec assez de crânerie, dans cet amphigouri de morale stoïcienne et d'orgueil ! Littérairement, la chose ne valait rien, cela est sûr ; mais, pour nous, à des années de là, et quand nous cherchons à ramasser tous les rayons de cette grande physionomie disparue qui nous a laissé dans la mémoire les mille points d'or et les mille orbes de pourpre que le soleil regardé longtemps nous laisse, tournants, dans le fond des yeux ; pour nous, les peintres du souvenir, qui reconstituons notre Guérin, la chose a-t-elle une valeur de circonstance particulière ? Je le crois, — et pour en être sûr, rappelez-vous, cher Trebutien, que nous devrons y regarder.

J'ai (je crois) répondu à toutes vos questions. Envoyez-moi, quand vous voudrez, votre copie de mon commencement de nouvelle. Je me rejugerai mieux ainsi. Vous ne m'enverrez que votre copie et vous garderez (mais sous clef) le manuscrit jusqu'au jour où je vous le redemanderai. Je vous enverrai de la besogne, d'ici quelques jours, mais j'ai eu de tels ennuis avec le journal, ces maroufles de Juifs et leur haine hypocrite du christianisme, que je n'ai travaillé qu'à des articles littéraires, purement littéraires, sans le moindre petit mot de ces idées qui sont tout pour nous, et que j'ai passé encore plus de temps à vaincre mes colères... Exercice atroce ! Je ne suis pas étonné que François de Sales, qui

était violent et qui était devenu doux, soit mort avec une pétrification dans le cœur. Mais moi, je serai mort avant que le caillou ne soit formé, cela est très sûr.

Bonsoir, adieu, je ferme la lettre. Commencée hier, elle a été finie ce matin, à l'heure (encore trompée) où je reçois les vôtres. Adieu, je m'en vais corriger des épreuves à ce damné *Pays*. Plaignez-moi et tout à vous.

For ever.

Mille grâces à M. Le Flaguais. Vous savez que les manuscrits Chopin doivent nous rester. Envoyez-moi votre copie de ma nouvelle quand vous voudrez.

J. Barbey d'Aurevilly

Noël. 1854. A Paris.

Mon cher Trebuce,

Je crois bien que vous m'écrivez *nel questo momento* et que nous allons faire ce coup fourré, qui en escrime est un coup de maladresse, mais un coup de bénéfice en amitié, puisque nous aurons chacun une lettre en même temps.

J'ai jeté hier à la poste cet article qui m'a fait vous galoper ma dernière lettre et l'interrompit. C'est une petite massacrerie de Ranke, — une massacrerie par la tangente. Je l'aurais autrefois haché si j'avais pu entrer dans la question du livre, le XVIe siècle, cette genèse de ces damnés de protestants ! Mais depuis que j'ai appelé Henri IV un *indécent gendarme*, le XVIe siècle est une terre de feu pour moi. Les juifs *Juivants* du *Pays* ne veulent pas que leur misérable journal se roussisse sur cette terre-là, et il ne m'est guères permis de fourrager et de faire clairière dans ce siècle, encombré des broussailles de la bêtise, de l'ignorance et de la mauvaise foi. J'ai, pour introduire un peu de vérité dans mes articles, la peine que le chameau de l'Évangile devait avoir pour passer dans le trou de l'aiguille... s'il y a passé. Tel qu'il est, du reste, non le chameau, mais l'article, et en restant sur le balcon de la littérature, j'ai assez joliment craché dans le puits de M. Ranke, qui, je vous le jure, n'est pas le puits de la vérité.

Je reprends le dialogue (suspendu l'autre jour par cet article qu'il me fallut presque improviser), et je l'achève, vos deux dernières lettres sous les yeux.

La première, l'aînée, me donna un bonheur d'autant plus vif qu'elle m'arriva à travers des barreaux. J'étais en

prison. Ne vous *estomirez* pas ! Mes méfaits s'étaient bornés à un refus de monter ma garde, ou plutôt de faire partie de cette Garde Nationale que j'ai toujours abhorrée et méprisée, même sous la République, et que je ne commencerai pas d'aimer sous l'Empereur. Eh non ! plutôt toutes les prisons du monde ! Les avocats et les apothicaires de mon quartier ont l'idée que je ne ferais pas trop mal dans le rang, mais en tant qu'il faille porter masque, je choisis mon costume et la troupe de masques avec qui je dois pantalonner. L'institution La Fayette ne me verra jamais dans son sein. Je l'ai toujours bravée et ridiculisée. L'Empereur n'a pas coupé le dernier bout de ce polype, par la très lamentable raison qui l'empêche de rompre net avec les trois mille queues, traînant partout, de la Révolution... Il y a en cet homme, qui a pourtant du bronze au cœur et de l'éclair dans l'esprit, des débilités qui m'étonnent ; ou, si ce n'est pas débilités, il y a dans sa vie des imprudences de conduite inexplicables avec les *tortillons* d'une profondeur généralement reconnue. N'aurait-il donc que l'air profond ? Ou son système (je ne dis pas ceci seulement pour le regain de garde nationale qu'il n'a pas arraché : la question est plus considérable que cela) ; ou son système serait-il de laisser toujours un peu de révolution subsister, afin d'avoir le droit, dans un temps donné, de tomber dessus ? Jeu dangereux que je ne lui conseillerais pas de jouer longtemps, car on a beau être le bâton de la providence ou sa cravache, les traîtres, et il n'a que traîtres autour de lui, peuvent venir à bout de tous les pouvoirs. Judas a bien vendu... DIEU. Quel exemple ! Si Judas vivait, il serait ministre d'État !

Vous me fîtes donc un double plaisir l'autre jour en m'arrivant dans mon *carcere duro*, ou plutôt *annoyoso.* D'autant plus que votre lettre était belle, virilement écrite, et avec une superbe pensée vers la fin à propos de mes mille

vautours et du vôtre, qui les vaut tous parce qu'il est seul : « Les dieux, qui se connaissent en vengeance, n'en ont donné qu'un à Prométhée ». Bravo, Trebutien ! cela vaut du Byron, un pareil trait.

Vous me parlez du *Christmas gift*, et aujourd'hui Noël je vais commencer de faire le paquet à trésor que je vous ai annoncé. Il partira demain soir après ma lettre, cette lettre-ci, que je finirai ce soir en rentrant et que je ferai jeter à la poste demain matin. Vous voilà donc prévenu. Ayez l'œil à la diligence, si elle paresse (demain 26 !). Vous m'accuserez réception, selon notre coutume, à cause des papiers sans copie que renfermera le paquet, et qui seraient irrémédiablement perdus, s'ils étaient perdus. Je suis étonné de ne pas avoir reçu les deux pages d'Eugénie (épreuve) que je vous ai demandées pour combler ce diable de *blanc* qui nous donne tant de noir. Rien n'est venu. Pourquoi ?... Ah ! vous me dites sur Monselet une chose qui, si je l'avais sue, aurait modifié le ton de bienveillance de ma critique. Vous avez raison : quand des hommes comme nous parlent des petits messieurs qui traitent irrespectueusement notre mère l'Église, il faut qu'ils en parlent de haut et avec l'inflexibilité convenable. A tantôt, je vais m'habiller pour dîner... Dieu ! quand dinerons-nous ensemble, mon cher Trebutien ? Quand vous tiendrai-je entre quatre bougies, un perdreau et une bouteille de Saint-Péray entre nous deux ?...

Minuit, en rentrant,

Re-bonsoir. — Me revoici ! — J'ai trouvé chez moi, il y a quelques jours, un recueil de vers et ballades normandes de notre ami M. Le Flaguais. Il n'y avait pas de lettre, mais simplement le recueil. Remerciez-le pour moi de son

envoi. A normand, normand et demi. Il chante la Normandie, et moi, je la peins. Nous devons donc nous entendre. Il me doit tous ses vers sur elle. Je les aime sur quelque sujet que ce puisse être, mais sur la Normandie, je les adore. Ah ! si je n'étais pas un poète de déchirement, qui fait des vers comme saigne une blessure qu'on sucerait, si j'avais l'abondance, la facilité, l'habitude du rhythme, comme l'a M. Alphonse Le Flaguais, je ne me coucherais pas dans la tombe sans être le Burns de mon pays !

Cher Trebutien, je vous ai remercié de votre copie de ma chose sans nom que je corrige en ce moment à l'encre rouge. L'écriture est bien la fille à Nicolas que j'aime, mais pour la suite, quand je vous enverrai du manuscrit, faites-la un peu plus droite, un peu plus serrée, plus *statrix*. Si j'osais (et pourquoi non, cher magnifique de bonté charmante ?), je vous dirais que le premier chapitre a été copié par mon ami Ménalque sur les deux côtés de la feuille, ce qui est incommode pour l'impression, et que (ma foi ! j'oserai jusqu'au bout !) je voudrais bien ravoir ce chapitre dans le costume des autres, — mais cela ne presse pas. J'ai tant de choses à faire, la vie pour moi est si dévorée, que je n'ai pas assez de manuscrit pour vous l'envoyer.

Mardi. — St-Étienne.

J'avais laissé ce blanc hier pour vous écrire et vous accuser réception de votre lettre, si j'en avais reçu une de vous. L'ordinaire de ce matin ne m'a rien apporté. Que faites-vous donc ? Je ne vous accuse point, mais pourtant le : *Il faut chasser ou dételer !* me revient à la pensée. Ma dernière lettre (ne l'auriez-vous pas reçue ? ce n'est pas moi

qui l'ai mise à la poste), ma dernière lettre vous disait assez que je ne voulais pas dételer.

Je compte donc sur vous, au premier jour, et j'arrête ici ce débordement. Mon petit paquet, je vous le répète, sera mis à la diligence ce soir. Adieu ! Je vous aime et je vous embrasse. Je vous écris au bruit très animé du canon des Invalides. Serait-ce la prise de Sébastopol ? Vive Dieu alors !

Votre indissoluble,

J. Barbey d'Aurevilly

Jeudi. — Midi. — 28 D. 54.

MON CHER TRÉBUTIEN,

Comme dès que j'aime, je suis inquiet, — tout amour est père de l'inquiétude, — je vous écris ce matin, en pléonasme ou en inutilité peut-être, mais pour vous parler de l'envoi du Memorandum de notre bien-aimée Eugénie. Il est parti hier. J'ai grondé fort le domestique qui, au lieu de le porter, *ut mos est*, au bureau de Notre-Dame des Victoires, a cru mieux faire, vu l'heure qu'il était et comme j'insistais fort pour que le paquet partît le jour même, de le porter à la diligence particulière, — la diligence Margot ou Margaud, rue Coq-Héron. Je vous adresse ce renseignement. L'imbécille de valet a oublié de demander où remisaient à Caen les diligences Margot... mais vous le saurez bien, vous, et vous réclameriez à grands cris, si vous ne l'aviez pas reçu, un petit paquet en toile cirée, — adressé à M. Trebutien, à l'encre rouge, — marqué et inscrit sous cette rubrique : *Papiers d'impression.* C'est notre trésor.

J'y ai ajouté quelques bribes de votre très humble serviteur. Un peu de *Limailles;* les *Arabesques d'un Tapis,*—une rêverie que votre nature comprendra, rhythme oublié à écrire au cahier s'il a votre approbation, mon cher Aristarque ; et cette folie (le *Pacha*), tracée au zig-zag d'une plume humoristique, en riant et en causant pendant que ces dames travaillaient à leurs broderies, dans une soirée intime chez ces demoiselles de Bachelier. Toutes ces choses de moi, si elles étaient perdues, pourraient se retrouver, mais non le Memorandum d'Eugénie, — une opale faite avec les nuances les plus suaves de l'arc en ciel !

Prenez donc pitié de mes inquiétudes, cher ami, et une réponse à *toutes* mes lettres dès que vous aurez nouvelles ou réception du paquet. Je ne vous en écris pas davantage aujourd'hui. Une visite que j'ai là, à mon coude, me fait fermer ici ma lettre. J'attends vos vers et avec, *if you please*, un exemplaire choisi de mes *Prophètes* pour donner à quelqu'un de choix. Hélas ! vous n'avez plus de *Brummell* ni de *Bague !* Le *Brummell* que j'ai et la *Bague* ont des notes et je les garde pour moi. Adieu, bonjour et bon an, mon cher ami. C'est me les souhaiter à moi-même que de vous les souhaiter, à vous.

Et encore à vous !

J. Barbey D'AUREVILLY

Au reçu de votre lettre.
17 janvier 1855. Paris.

Puisque vous aimez la couleur ondine de mon papier, en voici encore ! Je travaillais à mon *Des Touches* quand on m'a monté votre lettre. J'ai laissé là mon *Des Touches.* J'ai *sablé* votre lettre et je vous réponds. J'ai pour vous la main si près du cœur, mon cher Trebutien !

Il me tardait de revoir de votre écriture, et comme j'attendais votre paquet, de *minute en minute,* je ne vous prévenais pas. J'avais tort. J'avais oublié la circonstance de votre déménagement qui a dû vous causer bien des ennuis, moraux et matériels. C'est toujours triste de s'en aller, n'importe d'où. On laisse de son cœur à toutes choses et le mal est pourtant qu'on s'emporte, malgré cela, tout entier. Le cœur, c'est comme un grain de musc, dont les corpuscules s'attachent à ce qui l'environne avec une action presque violente et qui ne perd pas de son poids. Quelle épouvantable invention !

Moi aussi, du reste, j'ai eu mes ennuis. Des *ennuis ! des ennuis ! des ennuis !* C'est pis, cela, que le *words ! words ! words !* de notre ami Shakespeare. J'ai souffert comme vous, en ces derniers temps, non des mêmes peines, du même genre de douleur que vous... mais qu'importe la cause quand l'effet est le même, quand c'est toujours cette chose : souffrir ! Vous voyez donc, mon cher Trebutien, que votre *Nycticorax* est toujours digne de son pauvre *passer,* et que nous nous *apparentons* dans les afflictions comme dans les affections. Éternellement frères ! J'aimerais mieux être heureux

pourtant, car dans mon bonheur il me semble que, si petit qu'il fût, je saurais bien en couper un morceau pour vous !

J'ai tant de choses à vous dire, mon cher Trebutien, que je ne sais trop par quoi commencer. Mon *Guide-âne* sera votre lettre. Je vous supplie de ne pas trop vous tourmenter parce que vos chiens d'ouvriers ont retardé votre envoi et donné un démenti à votre *royale parole*, qui n'en reste pas moins *royale* pour moi... Je ne croirai au *désastre* que quand je le verrai, car vous avez cet œil microscopique des sybarites de perfection qui voient des monstres dans des gouttes d'eau, lesquelles nous semblent, à nous, très bien filtrées. Dès que j'aurai le paquet, je vous écrirai et vous dirai franchement mes impressions, quelles qu'elles puissent être. Vous me parlez de la *Bague* jointe aux *Vers*, mais vous ne me dites rien du *Brummell* (un petit) et des *Prophètes du Passé* (un grand), que je dois donner à des mains choisies dignes de *nous*. Ne les oubliez pas, et joignez ces deux exemplaires à vos autres libéralités.

Pour moi, j'avais complètement oublié la phrase que vous m'avez demandée sur le *Brummell*, — ou plutôt le remaniement de la phrase de votre livre. C'est probablement parce qu'il s'agissait moins de vous que de moi. S'il s'était agi de vous tout seul, il me semble que je n'aurais pas oublié. Quoique je sois gauche à me louer et que cela me noue *un tantinet* l'aiguillette, voici une phrase que je vous propose... pour en faire, comme on dit dans notre pays, *des choux et des raves*, c'est à dire tout ce que vous voudrez :

« On montre aux Anglais qui visitent l'établissement un pavillon où est mort en 1839 le célèbre dandy Georges Brummell, le compagnon de jeunesse de George IV, et qui a fourni à notre ami J. B. d'A. le sujet d'un petit livre, original et concentré, dans lequel une grande puissance d'observation et de style est employée à reproduire les plus fines choses sociales qui aient probablement jamais existé. »

Je crois que ceci peut aller. Dans tous les cas, mon fer est toujours chaud pour vous et je reprendrai la papillote si elle ne vous paraît pas bien faite.

Maintenant, cher ami, que je vous ai ôté cette épine d'une phrase, j'arrive à cette fameuse arête qui nous engoue et nous suspend l'impression du petit volume d'Eugénie. Écoutez-moi bien :

J'ai regardé, mon cher Trebutien, la difficulté par tous les côtés. J'y ai mis toute l'observation et le sang-froid d'un stratégiste. J'ai essayé de toutes les manières de *la tourner*, de combler ce trou d'un hiatus dans l'allée de jardin de notre livre, et à chaque essai l'*inconvenance* et le *ridicule* des tentatives auxquelles je pensais m'ont arrêté. Il était admis entre nous que nous ne pouvions camper là un démembrement de préface. *Restait donc* une *coupure* à faire dans quelque endroit de nos *trésors*, mais, outre que la coupure était atrocement difficile, bornés que nous sommes par l'étendue du blanc à remplir, le *raccord* de cette *coupure* avec ce qui précède et ce qui aurait suivi ne l'était pas moins. L'harmonie (vous savez ce que c'est que l'harmonie, vous !), l'harmonie du livre n'existait plus. Nous ferons probablement un jour une pure et complète édition d'*Eugénie*, non pour quelques friands, mais pour le grand public qui tient l'aumônière de la gloire; pourquoi donc boucher un trou avec un bout de cette dentelle charmante qu'il faut déployer, et que nous déploierons plus tard dans toute sa longueur pour qu'on puisse juger de sa beauté ? Restait encore une note, — une note spirituelle et retorse comme les ressources de Quinola et les fourberies de Scapin, — mais cette note qui serait tombée du ciel comme un bouclier salien, cette note sans motif... qu'une sottise matérielle! du diable, mon cher Trebutien, si j'en voyais seulement poindre les premiers mots ! J'étais complètement *matagrabolisé* par la conscience d'être un bouche-trou, — une tapisserie, — la culotte

percée de Brindavoine contre le mur, dans *Harpagon.* Vous m'avez bien parlé un jour de la généalogie des Guérin, — mais la généalogie des Guérin appartient à la préface. Pas une voile donc à l'horizon! Nous étions pris, et il fallait sombrer sur notre radeau avec ce blanc comme dans un gouffre !

Eh bien, Trebutien, il est des occasions où il faut savoir sombrer et sauter dans l'éternité de bonne grâce ! En mon âme et conscience, je crois fort qu'un blanc vaut encore mieux que tout ce que nous pourrions mettre à la place, *les choses étant ce qu'elles sont.* Seulement (voici l'onguent sur la brûlure), comme le *Memorandum* est fini et *qu'il va recommencer autre chose,* on peut mettre *sur une page le titre de ce qui va suivre,* et il n'y aura plus alors *qu'une seule page blanche,* qui accompagnera bien ce titre à mi-page et à grandes lettres, ou qui, du moins, n'aura plus rien de très choquant. Voilà, mon ami, le résultat des *tortillonnements* de mon esprit et de ses mouvements de croupe dans l'accouchement de cette idée, qui vous paraîtra peut-être bien *platement* bête pour l'avoir si fort attendue. Le *ridiculus mus* est peut-être sorti de la montagne, qui ne jetait pas, du reste, de clameur bien haute, car elle ne disait rien, mais les flancs de la montagne n'en ont pas moins saigné. Songez à cela pour ne pas trop vous moquer de moi, mon cher ami. Je ressemble un peu à cette pauvre diablesse de femme dont on m'a raconté l'histoire, qui garda, je ne sais combien de mois, dans son ventre, fort dur et fort douloureux, un enfant enfermé dans une coquille d'huitre. Elle eut tant de peine à le mettre au monde qu'elle en mourut. *Monstre* à part et *mort* aussi, mon idée ressemble à cet enfant écaillé. Elle est bête comme l'huitre, et j'ai cru longtemps que je n'en accoucherais pas !

La généalogie des Guérin dont je vous parlais il n'y a qu'une minute, mon cher Trebutien, fait vibrer un souvenir

de votre dernière lettre. Vous me demandez quelle couronne il faut mettre sur l'écu de Guérin. D'après la note généalogique d'Eugénie, les Guérin étaient comtes du Cayla, mais comme ils avaient plusieurs titres, je leur donnerais tout simplement leur couronne de baron, — la plus ancienne couronne à porter. Le haut baronnage de France est la vraie aristocratie française. Les titres, vous le savez comme moi, ne prouvent rien en blason, si ce n'est leur ancienneté... Il est grandement probable que le Guérin de la bataille de Bouvines est compté parmi les hauts barons de France. Telle serait, dans l'incertitude où nous sommes, la raison pour préférer le timbre de baron à tout autre... Réfléchissez et voyez si ce n'est pas là une considération suffisante, — quitte à revenir là-dessus plus tard, vis-à-vis du grand public, ou plutôt du gros, car je ne puis me résoudre à donner à cette réunion de petits esprits et de viles âmes le titre de grand !

Interrompue et reprise.

L'opinion de Charma sur Virgile est presque la mienne. Mais voici la différence qu'il y a entre ce qu'il vous a dit et ce que je pense. Virgile est le premier poète de l'antiquité payenne et *l'un des premiers artistes* de tous les temps, mais de tous les temps il n'est pas le premier... Pour cela, il faudrait que l'idée chrétienne, c'est-à-dire ce qui est la source de toute vérité pour *nous*, n'influât pas sur les formes de l'art, sur le sentiment et sur la pensée. Je ne puis sauter ce ruban-là aussi vite et aussi lestement que Charma, qui continue d'être probablement le kaléidoscope de scepticisme que j'ai vu et fait tourner autrefois ! Non ! non ! cent fois non ! Il y a dans beaucoup de pages du *Paradis* et du *Purgatoire* du Dante, — très supérieur, par parenthèse,

à son *Enfer*, qui est déjà magnifique, — des choses que Virgile ne pouvait atteindre. C'est la perfection Virgilienne... plus quelque chose que Virgile ne connaissait pas... Mais votre projet, à vous, de relire Guérin à la lueur d'or des flambeaux de Virgile, est un excellent projet qui vous donnera des voluptés infinies. Vous les aimerez mieux, Virgile et Guérin. Il n'y a que Guérin pour soutenir sans pâlir et sans se troubler la terrible suavité de cette lumière. C'est moi qui vous le dis, moi qui les lis tous deux : *il la soutiendra,* — quoique la langue ne soit pas venue en lui comme elle serait venue s'il avait vécu...

Lorsque j'aurai reçu votre paquet, je vous en *retournerai* un autre, contenant du *Des Touches*. J'ai lu avec grand soin vos corrections *indicatives*. Vous avez raison pour la Reine de Saba. *Sabbat* a été un lapsus inconscient de ma plume. Je ne m'en étais pas aperçu. Pour le *Prieur des Capucins,* ma chère Érudition religieuse, j'ai raturé et mis le *Père Gardien,* et vous le mettrez dans la copie du premier chapitre que vous m'avez promis de me faire, *sur un seul côté de papier.* Les autres corrections plus importantes seront faites par moi en temps convenable. Ne croyez pas, mon cher Trebutien, que j'aie voulu peindre seulement des *tableaux de genre* dans cette composition que je me suis imposée pour me briser et m'assouplir. Je ne veux nullement faire voir *par le gros bout de la lorgnette* des hommes, des choses et jusqu'à des préjugés qui eurent leur grandeur ; mais je dois prendre la vie *comme est la vie,* et ce n'est pas, selon moi, une des faces les moins touchantes que de grandes âmes sous des enveloppes quelquefois grotesques. Vous voyez qu'il n'y a aucun projet de satire *là-dedans.* Au contraire. Tous les héroïsmes, toutes les vertus, tous les esprits supérieurs du coin du feu de ce petit salon des Touffedelys ne sont pas groupés là dans une vue de diminution de leurs mérites et du *mérite de leur temps,* mais dans une vue de réalité impartiale, plus

attendrissante que l'illusion d'un pinceau moins vrai. Ils ne vous plaisent pas encore, mais peut-être finirez-vous par les aimer.

Adieu, il faut pourtant finir. Je suis effrayé de cette *vergée* que je vous envoie. Mais vous m'avez dit : « En m'écrivant faites-moi du bien ». J'ai pensé que plus la lettre serait longue, plus le bien que je vous ferais serait grand.

Paris, lundi 29 janvier.

CHER PASSER,

Sans ramage, vous êtes diablement muet, et l'encre a gelé dans votre plume (sans calembourg). Onze degrés ce matin ! Onze excuses pour vous ! Moi, je suis inquiet. Avez-vous reçu ma dernière lettre, datée de lundi (juste huit jours !), c'est-à-dire du lendemain de l'arrivée de vos PRÉSENTS ?... Je vous écrivis à la hâte, interrompant un article fort pressé et que, par parenthèse, je vous ai envoyé hier. J'étais sous un tel coup de lance d'occupations forcées, que je ne mis point ma lettre à la poste moi-même. Un *quidam* qui se trouvait, par hasard, chez moi, s'en chargea, mais de là mon anxiété. Ma lettre serait-elle restée dans l'oubliette de la poche du quidam ? Et mon silence, qui serait ingrat, ne vous l'expliqueriez-vous pas ? D'un autre côté, ce qui me rassure, c'est que vous-même, inquiet, m'auriez interrogé si vous n'aviez pas entendu parler du paquet. Et cependant il fait un tel froid que je conçois bien votre silence, avec votre pur et grand esprit qui tient de la nature des fleuves et que la gelée saisit et arrête, ne laissant à votre ami que le plaisir de patiner dessus.

Hélas ! le patineur lui-même est mal en point de ce froid terrible. Il est grippé, archi-grippé, *griffé*. Il tousse à se fendre le crâne, et son intelligence ressemble à une huitre qu'on ne saurait ouvrir...

Ainsi, tout abêti que je sois, cher Trebutien, je vous donne l'exemple d'écrire et d'envoyer paître l'amour-propre sur la glace ou la neige quand il s'agit de *causer* entre nous. Je vous ai dit dans ma dernière lettre mes reconnaissances

de vos cadeaux, mon cher Laurent-le-Magnifique; mais si vous ne l'avez pas reçue, me voilà obligé de recommencer. Qu'importe, du reste, si vous l'avez reçue ! Est-ce que tous les sentiments grands et profonds ne sont pas d'obstinés rabâcheurs ?... Je vous disais l'effet produit sur moi par les exemplaires. Il faut avoir le *schibboleth* du connaisseur, superfin comme vous l'êtes, pour s'apercevoir du défaut imperceptible du rubis *balais* qui est sorti de votre creuset d'alchimiste d'édition ! Je vous marquais (toujours dans cette lettre aux destins indécis) que l'exemplaire du marquis de Custine lui serait offert deux jours après, mais le dîner du 25 a été renvoyé au 1er, et j'ai trop vécu claquemuré par cette grippe infernale pour avoir pu aller le lui porter. C'est même une chose incertaine que je puisse tenir mon verre décemment le 1er, c'est-à-dire dans trois jours, et je le regretterais, car le vin du marquis est bon et la conversation, chez cet incomparable amphitryon, est tellement et si exceptionnellement intellectuelle, que c'est la seule maison de Paris, que la sienne, où je me *souffre* dîner maintenant ! Partout ailleurs, ce n'est que petites mines, affectations, grignoteries, pruderies de pensée, d'expression et de verre. Je me suis trop chauffé à ce bois sans chaleur et sans flamme pour m'en soucier dans mes vieux jours.

Cette lettre-ci n'est pas une lettre, ce n'est que le billet de Brutus : « *Tu dors, Brutus !* » mais au moins qu'elle emporte dans ses plis quelque chose d'utile. Parlons encore de notre *hiatus*, mais pour le combler. Si nous *sombrons* dans ce blanc, laissons du moins notre pavillon sur le flot où il faut sombrer. Notre pavillon, c'est un titre. Pourquoi ne mettrions-nous pas sur le premier Memorandum : *Memorandum d'avant sa mort* (puis l'épigraphe d'*Eugénie à Maurice*), et sur le second, pour parer au *hiatus* : *Memorandum d'après sa mort*, avec une épigraphe quelconque ?

Si cette division ne vous plait pas et si ces deux titres

vous paraissent — ce qui est possible — manquer d'élégance, ne mettez qu'une épigraphe. à moitié page. L'épigraphe à moitié page fait toujours fort bien. Ainsi, après le premier Memorandum, une page blanche pour marquer la séparation, et sur la page blanche qui suit (le *hiatus* endiablé), le chiffre II, avec une épigraphe dans le goût de celle-ci, que j'admire beaucoup :

II

Il ne reviendra plus vers moi, — mais c'est moi qui retournerai vers lui !

C'est un verset de la Bible, et que lord Byron fit graver sur la tombe de sa fille Allegra. Je crois que si Eugénie vivait, elle ne pourrait elle-même faire choix d'une meilleure inscription pour son second Memorandum. Qu'en pensez-vous ? et aurais-je rompu le nœud gordien de la difficulté qui nous étranglait ?

Bonsoir, — il faut que je m'habille, — cette grande chose d'autrefois, — et que je revête ma chlamyde d'élégant. C'est long et il est tard. Adieu, gelé. Je vous embrasse et vous réchauffe... sur mon cœur.

A vous ! à vous !

J. Barbey d'Aurevilly

Vendredi. — 2 février 1855.

Enfin vous êtes dégelé comme la Néva, et je me réjouis comme un Kalmouck. J'ai reçu votre lettre ce matin, et vous le voyez, je ne vous fais pas languir la réponse. Je vous tiens compte de l'*impossible que vous avez fait*, mon cher Trebutien. Seulement j'ai peur qu'il ne se maintienne, car après un jour de dégel, la glace a repris hier soir de *plus belle* ou de *plus laide*, et va rejeter votre nature de cactus dans tous ses supplices. Je ne connais que Méry qui souffre autant que vous du froid. Quant à moi, l'homme extérieurement de marbre, à ce qu'il semble, je suis toujours sous le coup de cette grippe qu'une statue ne devrait pas avoir et que j'ai comme le plus humble et le plus sensitif des mortels. Hier était mon jour de gala chez le marquis de Custine, et j'ai écrit, à mon grand regret, un billet d'excuses. Ma coquetterie n'a pas osé s'y montrer dans l'état de *débordement* où je suis.

Je n'ai donc pu offrir au marquis l'exemplaire colorié pour lui, et je n'ai pas voulu le lui envoyer. Ce sera dans ma prochaine lettre probablement que je vous dirai son impression, car je compte aller le voir dès que je pourrai sortir et finir une phrase sans tousser. Des autres exemplaires, j'en ai offert quatre, et ne croyez pas que ce soit une fiche de consolation que je veuille vous donner, mon cher Trebutien, mais ces quatre cadeaux ont produit quatre extases, et ce qui vaut bien mieux, quatre jalousies : « *Que vous êtes heureux d'avoir un pareil éditeur !* » me dit-on de toutes parts, et moi je réponds : « Dites un pareil ami, messieurs ! ». — Votre nom, entrelacé dans le mien, — les chiffres de l'Amitié

sont comme ceux de l'Amour, — est aussi connu que mon nom. Rien ne me charme plus que cela. Qui dit d'Aurevilly dit Trebutien. Si la gloire, cette belle drôlesse que j'aime, n'est pas pour moi l'ironique nuée d'Ixion, si j'en ai un peu, à la fin, pour dorer les lettres de mon nom, je suis sûr que vous serez associé à cette gloire et que vous partagerez la moitié de mon parasol. Vous qui valez tant et que seul j'apprécie, vous, perle des mers, qui ne seriez pas plus précieuse quand la Fortune vous aurait mise dans le plus magnifique écrin, je dirai au monde ce que vous êtes si le monde apprend à respecter ma voix ; et si je tiens aux lettres que je vous écris, — vos brevets d'homme vraiment supérieur par le cœur et par l'intelligence, — c'est à cause de cela, mon ami : *Si je deviens, vous serez!* Nous sommes solidaires de l'avenir. Voilà la pensée qui me donne mon plus beau rêve. Quand je travaille, je travaille pour *deux. Vous*, dont le nom sera toujours ajouté quand on aura dit le mien, on vous verra à travers moi, et je purifierai ce milieu pour qu'on vous voie tel que vous êtes et dans une lumière digne de vous. Je voudrais que vous eussiez en lisant ces choses si vraies, si pensées et pourpensées, la moitié de bonheur que j'ai à vous les écrire. Ceci vous vengerait peut-être de la superficialité brute de... et étendrait un peu de coton, de chaude et douce ouate, dans votre nid de *passer solitarius*, trop *solitarius !*

Je suis curieux des lettres de Guérin au *doux* François. — Mais sur le point de la coutume de faire de notre poète, je puis vous renseigner de la *manière la plus certaine*. Il recopiait sur son cahier les fragments de ses lettres qu'affectionnait le plus sa pensée, et il n'y *manquait jamais*. Ce grand *mosaïste* (c'était lui qui l'était et non pas moi) avait une manière de travailler patiente, amoureuse, caressante, enivrée du détail, qu'il léchait, pourléchait et *veloutait* avec une chatte de maternité voluptueuse! Le moindre mot, pour

ce grand Voyant, renfermait des immensités d'horizons. Je l'ai vu des semaines et des mois vivre dans un mot, — dans les délices intellectuelles d'un mot, comme les Carthaginois à Capoue. Vous comprenez que pour les gens qui ne sont pas organisés comme nous, ceci doit toucher à la manie et à la folie, mais c'était ainsi. Hélas ! tout ce qui est *intense* n'est-il pas *fou ?* Le mot, du reste, le plus élastique et le plus *relatif* qn'il y ait ! Guérin — passez-moi cette forme vulgaire, mais expressive, — était le plus grand *siroteur* d'expression qui ait peut-être jamais existé. Il n'était jamais sans en déguster une. Il suçait les mots comme les abeilles pompent les fleurs, et comme elles en font du miel, il en faisait des idées ! Voilà pourquoi il aimait tant et s'était tant assimilé La Fontaine, comme vous l'observez très bien, mon cher et fin observateur, à qui rien n'échappe. La Fontaine est le plus grand *expressionniste* de la langue française. Il a, indépendamment de son comique ou de la tristesse d'idées, de sentiment, de situation, un comique ou une tristesse de mots que Guérin discernait, faisait discerner, quand il en parlait, et dont il se grisait avec des jouissances infinies. J'ai assisté à ces ivresses bien souvent et il me les a communiquées. C'est inénarrable. Il disait alors de ces choses dont l'impression seule reste, parce qu'elles étaient parfaitement belles, et que de la beauté parfaite il ne reste jamais que l'impression. Ces souvenirs sont en moi comme de magnifiques rayons éteints. Quel commentaire il aurait pu faire de La Fontaine ! Parfois il le *transposait*, comme on dit en musique, à force de profondeur. Il trouvait le comique sous la tristesse, et la tristesse sous le comique, et c'était là une découverte, mais ce n'était pas là une invention. Ainsi, par exemple, je lui ai entendu lire et interpréter la fable : *Un lièvre en son gîte songeait*, qui est d'une si charmante gaîté *à la surface de l'expression*, et il en faisait un poème inoui de mélancolie désolée. Ni René, ni Obermann, ni aucun de nos

humoristes les plus sombres, n'ont atteint le sentiment d'*isolation* désespérée qu'il savait donner à cette pièce. Je me rappelle que quand, un doigt levé entre ses deux yeux, plus que noirs, — car il avait deux *noirs :* le noir de la couleur et le noir de l'expression, — il disait, comme il savait le dire :

Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait !

c'était merveilleux ! et les plus grands acteurs étaient vaincus.

C'est donc un sort que ce *hiatus*, et les trois gueules de Cerbère étaient plus aisées à fermer. Je veux bien sombrer, mais la difficulté m'attire et je ne sombrerai que quand il n'y aura pas de quoi nous faire un radeau, pour nous tirer de ce maudit blanc ! L'épigraphe de la Bible me semblait ce radeau. Je suis fâché que vous n'en vouliez pas. Qu'importe, selon moi, que l'épingle soit mise là par nous ou par Eugénie ! Elle va, elle convient, cela suffit. Nos secrets intimes ne sont pas faits pour le public. Je peux me tromper et ma sensation sur ce point est la très humble servante de la vôtre, mais cette sensation est la préférence de l'épigraphe biblique à la note que vous avez l'air de demander. Cette note cependant est possible. Je vais essayer de vous l'improviser : Voyons !

— Entre le Memorandum que le lecteur vient d'achever et celui qu'il va lire, Maurice de Guérin, toujours plus malade, avait quitté Paris, accompagné de sa sœur et de sa femme, était retourné au Cayla où il était mort. Quoique cette mort, l'éternel deuil d'Eugénie, soit la *pensée fixe* des pages suivantes, on a cru nécessaire pour plus de clarté de la rappeler au lecteur. Ce Memorandum d'*après la mort* est adressé par Eugénie, non plus au cher trépassé qu'elle pleurait, mais au meilleur ami de son frère, à celui qui lui a fait une tombe vivante de son cœur ! —

(Note de l'éditeur.)

Ceci vous convient-il ?... Cette planchette fera-t-elle le radeau, et comme cela, serons-nous sauvés ?... Vous ai-je enfin délivré de ce souci ?...

Après être passé de la neige au verglas et du verglas à la pluie, cette girouette de temps n'a-t-il pas tourné au soleil ?... Et ce soleil montre en ce moment sa face d'ambre jaune dans le miroir de plomb de la calotte grise, luisante et lavée, de ma chapelle des Carmes. C'est un printemps de carnaval, un hiver, un masque. Il fait presque doux, et voilà pourquoi je pense à mon ami le frileux, mon ami l'Oranger, qui ne me donne pas de ses fleurs, c'est-à-dire de ses lettres, quand il fait froid.

Moi, je suis un correspondant des *quatre saisons*, comme il y a la rose des *quatre saisons*, et c'est une rose bête je crois, qui ne sent pas grand chose voilà pourquoi je peux m'en vanter ! Bonsoir et bonjour, mon ami. Rêvez toujours sur la *surprise*, en humant les vapeurs blondes de votre thé. Nous sommes en train de cristalliser votre rêve. Mille baise-mains au poète et parlez de moi entre *vous*.

Hasta la muerte,

J. Barbey d'Aurevilly

Écrit sans relire. Gare les bévues s'il y en a.

Lundi. — 12 février 1855. Paris.

MON CHER TREBUTIEN,

QUESTION. Pendant que j'y pense, quel est le nom de votre initiale S ?... G. veut dire Guillaume, comme tout Normand né entre les flèches de l'*Abbaye aux Hommes* et de l'*Abbaye aux Dames* doit s'appeler. Mais S., votre S., quel en est le nom ? MEMOR... *Ne pas oublier de me le dire dans votre prochaine lettre.* Du reste, ces deux lettres, G. S. (dans cette disposition), ont je ne sais quelle poésie. Pourquoi ne les mettez-vous pas toujours devant votre nom ?

Cela dit, je reprends notre dialogue. J'ai reçu votre lettre hier matin et je vous aurais répondu, coup pour coup, une *dominicale*, mais, par extraordinaire, je fus obligé d'être au *Pays* une partie de la sainte journée. J'avais à corriger un article que je vais vous faire jeter à la poste, cette lettre écrite, et qui aura de l'intérêt pour vous, homme des livres anciens et fier contempteur des modernes ! C'est un article sur une réimpression de la Bruyère et sur une autre de Furetière, une gloire et une obscurité ! Il y a peut-être *là-dedans* quelques aperçus qui vous plairont. Dans tous les cas, cela me fait l'effet de n'être pas trop mal écrit. Vous savez que je ne suis pas écrivain. J'ai de l'expression,— et même quelquefois trop, disent-ils, — mais je n'ai pas la rondeur harmonieuse et correcte, le mouvement de sphère de l'écrivain. Oh ! je sais bien ce que c'est ! Pardieu ! oui ! mais je n'ai pas cela. J'écris comme je parle, et je parle mieux que je n'écris, quand l'ange de feu de la conversation me prend aux cheveux comme le Prophète. Ceci est plus rare qu'autrefois, parce que la figure humaine ne m'inspire plus.

Je la trouve si bête, la figure humaine ! Autrefois, le premier sot qui m'écoutait, c'était assez. Mais à présent, la vie m'a appris que ce qu'il y a de plus profond dans l'humanité, c'est la Bêtise. Non ! ce n'est pas même la scélératesse, — c'est la Bêtise ! Et voilà comme le mépris empêche l'inspiration et comme, privé du regard flamboyant du soleil sur la lèvre, Memnon devient muet.

Vous avez raison, cher ami, ce n'était pas de même quand je vous avais à mes côtés, Guérin et vous ; mais jamais, au grand jamais, je ne retrouverai *d'écouteurs* pareils, d'hommes plus en sympathie avec tout mon être. Vous étiez *toutes* les sources de mon inspiration. Savez-vous pourquoi je parlais bien alors ? C'est que je *vous* parlais à travers *moi*, mais c'était *vous* que je parlais ! Depuis que je ne *vous ai plus*, j'ai vu à peu près tous les forts causeurs de mon temps et j'ai quelquefois désiré, par cette diable de coquetterie qui est en nous comme la moelle est dans les os, de faire *un blanc d'épée*, en causerie, à tout éblouir et à tout aveugler, mais je n'ai jamais retrouvé l'enivrante sensation de *bien dire* comme avec vous et avec Guérin. L'étonnement dans les femmes, la résistance d'idées ou de sentiment vaincue, le silence de tout un salon en entendant cette chose étrange : une conversation lancée à bride abattue par dessus toutes les petites convenances du monde, — et les sautant toutes comme les chevaux brillants sautent, sans rien heurter et sans rien briser, — toutes ces choses qui quadruplent un homme *né* pour la conversation, ne m'ont jamais *enlevé* comme la pensée que je vous *faisais plaisir*, à vous et à Guérin, quand je parlais. Ah ! vous dites que je suis tout votre public, mon cher Trebutien. Mais, ma foi, je crois que je pourrais vous *retourner* le compliment ! Si vous n'êtes pas tout mon public, vous m'êtes du moins le plus cher et la meilleure partie de mon public. Inconnu ou méconnu encore, je me console et prends patience en pensant que vous me

connaissez, vous ! *Ma Kadidja* est un homme : l'être qui croit en moi n'est pas seulement un *sentiment*, mais une *intelligence* ; je suis plus heureux que Mahomet !

Enfin *j'ai chassé !* Bonne nouvelle ! *Gloria in excelsis Deo !* Mais la mauvaise est la nécessité des coupures dans le 2e *Memorandum.* Voici ce que nous ferons, Trebutien. Tous les passages qui vous paraîtront *inexpressibles*, vous les marquerez à l'encre rouge, et je vous dirai si je pense comme vous ou si votre opinion n'est pas trop scrupuleuse sur ces retranchements qui vous paraissent, ainsi qu'à moi, et au point de vue du talent, si douloureux. Nous en causerons, mais c'est vous, qui valez mieux que moi, qui déciderez. Du reste, soyez sans inquiétude : le principe qui dominera ma pensée dans cette délicate chirurgie sera celui-ci : Eugénie, la sœur de Guérin, est la nôtre. Nous devons donc veiller sur sa mémoire comme sur celle de notre sœur.

Oui, dans mon prochain envoi, qui sera considérable et qui devra contenir des feuilles de mon *Des Touches*, des *Rhythmes*, etc., etc., je vous enverrai l'*Amaïdée*, puisque vous tenez à ce *fatras* de jeunesse. Le cahier dans lequel est cette œuvre cahotique (tout *cahot* et *pathos*), mais où la vie envoie, par-ci par-là, quelques larges éclairs qui prouvent que plus tard le Prométhée fera mieux que ce pétrissement de glaise qu'il a essayé d'animer, le cahier est un gros *cahier vert* que vous connaissez et vous y verrez mille ébauches, mille premiers traits qui pour vous auront l'*intérêt* de *votre intérêt* pour moi, mais, je le crains bien, *aucun autre.* Par exemple, vous retrouverez là le premier trait de la *Bague d'Annibal* (écrite dans une *seule* nuit), tel qu'il est sorti primitivement de ma tête. L'écriture même a le *diable au corps* comme je l'avais à l'esprit, au cœur, à la main quand j'écrivais cette *chose*, vomie plutôt qu'écrite et que vous verrez dans son premier bouillonnement, sous cette écriture d'il y a tant d'années, comme un morceau de

lave dans son cratère refroidi. Il y a bien longtemps que je n'ai regardé dans le *vomitorium* de ce cahier. Vous me direz ce qu'il y a, — ce qui vaut là-dedans, — et surtout vous ne le communiquerez à personne. De pareils déshabillés sont seulement pour les amis et pour des amis comme vous, mon cher Trebutien.

J'ai, je crois, répondu à tout ce qu'il y avait sous forme de question dans votre lettre d'hier. Je vous réponds par un temps de neige furibonde. Les enfants de mon pays, ces poètes en grand uniforme de Poète, c'est-à-dire en loques, doivent joliment chanter, au bord des fossés pleins de neige, *La petite bonne femme plume ses oies.* Je me rappelle l'effet étrange que produisait sur moi, étant enfant, cette *petite bonne femme qui plumait, là-haut, ses oies,* et qu'on ne voyait jamais. Que de fois j'ai regardé des heures dans l'espace, gris, profond, où la neige volait en tournant, pour apercevoir ne fût-ce que le bord de sa cotte ou les cordons de son tablier ! Aujourd'hui elles les plume avec une telle rage que l'on s'étonne qu'il n'y ait pas un peu de sang de ses pauvres oies à chaque flocon de neige, tant elles les arrache et les répand avec furie dans les airs ! La rue est matelassée. On n'entend plus les voitures. J'ai dix pouces de ouate sur mon balcon et je grelotte de sympathie, en pensant à vous.

A propos, et votre proverbe *de* Valognes ou *sur* Valognes ? Je l'attends toujours.

Voici, mon cher ami, trois *limailles* que je vous prie de mettre au tas et qui m'ont été inspirées, deux du moins (celles que je marque à l'astérique noire), par de très récentes circonstances sur lesquelles j'aurai peut-être à revenir prochainement avec vous.

I
*

Quand on aime, une distraction de monde est l'infidélité des femmes honnêtes.

II

Les amitiés de femme sont des pelotes dans lesquelles elles piquent leurs aiguilles, ou encore de ces jolies coupes d'agate ou de bronze que l'on met sur les cheminées et qu'on appelle, je crois, des *vides-poches.*

Seulement la pelote saigne, — et le *vide-poche* des confidences ne garde rien de ce qu'on y jette. C'est une coupe sans fond.

III

De femme à femme, pas une femme honnête et vraie ! Toutes des scélérates, en plus ou en moins.

Voilà ! Chiffrez-les dans leur ordre au cahier (l'ordre du cahier). Cela n'est pas neuf, mais cela n'est pas mal *sanglé* et *sanglant.* Et d'ailleurs il faut varier par l'expression les vérités éternelles. Adieu, j'attends les vers de Guérin et les *Guériniana* avec impatience. Si vous voulez ajouter au *Guériniana*, procédez par questions ; j'y répondrai toujours avec détail.

Mille choses au poète qui m'incruste donc dans ses intailles ? J'en serai très fier.

Votre éternel et fidèle ami,

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris, — la nuit du dimanche au lundi, 26 ou 27 février 1855.

Mon cher Trebutien,

Je rentre un peu moins tard aujourd'hui qu'à l'ordinaire et je me *plante* à vous écrire pour que notre dimanche ne passe pas en vain. La neige fond d'ailleurs et notre correspondance doit être *dégelée.* Nous serions maintenant sans excuse si nous ne nous écrivions pas. Vous méritez, du reste, toute sorte d'éloges de ma part, mon très cher ami, car votre dernière lettre, écrite au plus aigu du froid, a été pour vous un acte d'héroïsme. Elle m'a fait un plaisir d'autant plus grand que je ne m'y attendais pas. Elle a eu l'imprévu du bonheur et m'en a donné la sensation.

Elle me parlait de vous, — beaucoup de vous, — c'est comme une page de vos mémoires, — et c'était là une raison de plus pour que cette lettre eût un intérêt surajouté à l'intérêt ordinaire de votre correspondance. Sur mon honneur, elle m'a fait un diable de délicieux plaisir que je suis gauche à vous exprimer, *tant cela a été intense !* J'éprouve aussi cette *magie du passé* qui — comme vous le dites, mon cher frileux, mais avec une expression qui *n'a pas froid,* — *vous saisit parfois comme éperdûment !* Est-ce que vous ne connaissez pas un nommé Guillaume-Stanislas Trebutien qui prétend ne pas savoir écrire ? Faites-lui donc relire cette amoureuse phrase de ma part, et qu'il soit *éperdu* aussi de confusion pour nous conter de pareilles sornettes sur son impossibilité à trouver le mot qui *prouve* l'écrivain. Écrivain ! mais vous l'êtes jusqu'à la pointe des cheveux ! Seulement vous avez une Dalila cruelle qui vous les coupe, c'est la défiance

de vous-même, cette pâle sœur du Désespoir. Elle avait pris aussi notre Guérin dans ses bras mous et inertes, et elle avait diminué sa puissance. C'est moi qui l'ai fait redevenir Samson. Je voudrais bien vous produire un peu dans les facultés ce que j'avais *enfin* produit dans les siennes. Je voudrais bien vous *allumer* assez pour que vous vous missiez à écrire cette charmante chose de titre : *Histoire de mon oncle le Gendarme,* dont vous m'avez donné une envie folle en m'en parlant.

Oui, puisque nous sommes au chapitre des noms et des initiales, c'est *Amédée* que je m'appelle, comme ces ripailleurs de ducs de Savoie. C'était le nom de mon grand-père *maternel,* Louis-Hector-Amédée Ango (un des derniers du nom ; le dernier, le fils, mon oncle, aide de camp de l'amiral Bruix à dix-sept ans et lieutenant de vaisseau, étant revenu mourir, en 1815, chez ma mère, des affreuses tortures que l'Angleterre lui avait fait subir sur ses infâmes pontons. Voilà pourquoi ce nom d'Amédée m'a été donné. Mon grand-père Ango était, avant la Révolution, lieutenant-général de justice et bailly de longue robe, condamnant à mort et ne relevant, comme juge, que de la *Table de marbre* de Rouen. Il avait été tenu sur les fonts de baptême, à Versailles, par le comte de Maurepas et madame de Chateauroux, et son parrain avait été le Roi Louis XV. Il avait charge à la cour ; il était linger de la Reine. Il fut envoyé aux États-Généraux, et le Roi Louis XVI qui l'aimait lui donna, comme souvenir, le jour de l'ouverture des États, la poignée du cierge qu'il avait tenu à la main pendant la messe du Saint-Esprit. Cette poignée de velours violet, semée de fleurs de lys d'or, est encore entre les mains de ma mère, qui la garde et la regarde comme une relique. Mon grand'père fut de ceux qui ne reconnurent pas la constitution insolente du Jeu de Paume et qui s'en retournèrent fièrement chez eux, avec l'idée terrible et nette que

la monarchie française avait fait assez de fautes pour périr. On dit (je ne l'ai pas connu) que c'était un homme d'un génie profond, mais d'une intolérable fierté. Et il en a bien l'air : son portrait est dans la salle à manger de mon père,et je vous réponds qu'il a, des deux côtés des lèvres et dans l'arcure de ses sourcils, le plus implacable mépris qui soit jamais tombé sur cette plate misère qu'on appelle la vie. Il n'a rien laissé qui prouve son génie, mais les ratures silencieuses qu'il avait faites à son exemplaire de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, montrent bien que son esprit était une grande intelligence. Jamais arrêt de lui (et il jugeait *seul* et *souverainement*) n'a été cassé par le Parlement de notre province. C'était d'ailleurs un homme qui se communiquait peu. Tout en réflexion, tout en pensée, l'oiseau non pas hagard des quatre tourelles de Mirabeau, mais un milan tranquille et enchaperonné, toute sa vie, dans la plus sourcilleuse attitude. On tremblait devant lui et il n'élevait pas même la voix. Il dédaignait les livres et les plumes, et il a passé dix ans de sa vie à se promener de long en long dans ses appartements en enfilade, les mains derrière le dos et sans dire un *seul* mot, pendant que sa femme, une sainte qui l'adorait comme Dieu, tricotait ou brodait dans une embrasure de fenêtre et ne se serait pas même permis de respirer un peu haut.

Ne l'ayant pas connu, mon cher Trebutien, ne le voyant qu'à travers les récits de ma mère et de ma grand'mère *paternelle*, qui était sa tante à la mode de Bretagne, une Jacqueline de la Blairie, peu commode à mâter et dont l'orgueil de femme — vague et écumes — s'était brisé contre cet orgueil d'homme fort comme une tour, je ne puis bien dire ou deviner à distance si cet imposant silentiaire cachait un ambitieux à vocation manquée, une de ces grandes facultés trahies par la destinée, qui sont, je crois, la plus belle chose qu'il y ait sous les yeux de Dieu, ou seule-

ment un homme de monarchie qui sentait que la monarchie fondait sous son pied et qui s'abîmait impassiblement avec elle ! Toujours est-il qu'il n'émigra pas. Jugeait-il l'Émigration ? Il resta, et son ascendant était si grand qu'on n'osa l'arrêter et le conduire à la guillotine ; on se contenta de tirer quelques coups de fusil dans ses volets. Il perdit toutes ses charges. Lorsque la France fit la Madeleine aux pieds de Bonaparte et lui essuyait ses bottes à l'écuyère, estompées de toute sorte de sang, avec ses cheveux, lui, mon grand-père, n'eut pas plus d'enthousiasme que s'il avait vu *à quinze ans de là !* Il n'appelait ordinairement Bonaparte que *le Corse ;* mais il ne l'injuriait jamais. Quand il vit le Génie de cet homme ployer la France aussi facilement qu'un drapeau, il mourut, le cerveau foudroyé, devant ma mère, *seule* avec lui, et à table. La mort le prit si vite qu'il ne put achever son aile de poulet, et qu'il passa silencieux comme il avait vécu.

Il avait été l'un des plus beaux hommes d'un temps où il y avait de la beauté encore ; mais, *à lui !* sa beauté *médusait.*

Pardon, mon cher Trebutien, la plume m'a *tourné,* et à propos de ce nom d'Amédée qui m'a été donné en souvenir de cet homme, lequel a, je crois, une physionomie, je me suis laissé aller au plaisir — oui ! un peu orgueilleux ! — de vous parler de lui. Nous sommes entre nous et je ne vous importune point. Son père, *à ce grand-père,* c'est à dire mon bisaïeul maternel, est celui-là dont je vous ai parlé, je crois, qui fut tué en duel d'un coup d'épée, sous le premier réverbère de la rue de Richelieu, en sortant du Théâtre-Français.

Quant à mon nom de d'Aurevilly, c'est le nom de mon oncle, frère de mon père (l'aîné de trois enfants dont mon père est le dernier). En sa qualité de cadet, mon père était ce qu'on appelle en langage gentilhomme : le chevalier. Mais quand mon oncle, Jean-François-Frédéric Barbey

d'Aurevilly, est mort, sans enfant, nous avons pris son nom, l'abbé et moi, et nous l'avons joint à l'autre, quoique la terre d'*Aureville* soit sortie de notre famille, hélas ! ainsi que ce beau fief de *Taillepied* dont vous me parlez et qui appartenait au frère de mon grand-père paternel, lequel a eu sept filles (triste heptarchie féodale), qui ont emporté la terre de Taillepied déchirée, autour de leurs quenouilles, dans la famille de leurs maris ! La législation révolutionnaire d'une part, de l'autre la ruine de ma grand-mère, la mère de mon père et de mon oncle, Jean-François-Frédéric, cette Jacqueline de la Blairie dont je vous parlais plus haut et qui a mangé près d'un million en folies, voilà ce qui me fait sans fortune, moi, l'homme le plus fait pour en avoir une, car avec le quelque peu de talent que je puis avoir je ne suis pas homme à me construire celle qui me manque, n'ayant devant moi, et même par le fait de mon genre de talent, et pour perspective et pour ressource, que la plus complète impopularité. Ceci est triste à dire, mais cela est.

Enfin me voilà sorti de tout le détail que vous me demandiez. J'ai pour religion de répondre à toutes vos questions. Et, d'ailleurs, je raffole de détails de famille. Je suis très *vieille femme du faubourg Saint-Germain* par ce côté, aristocratie à part. Il sera donc aisé de me faire glisser sur cette pente quand vous en aurez la fantaisie. Mais pour aujourd'hui, en voilà assez !

Je veux revenir à vous, et à vous écrivain. Qu'est-ce que je vois là, dans le catalogue de Janet (ses réimpressions elzéviriennes) : *le Roman de Robert le Diable en vers du XIIIe siècle*, publié par G. S. Trebutien ? Avez-vous fait précéder l'édition de quelque chose, préface ou introducduction ? Et si oui, voulez-vous que j'en parle dans ma bibliographie du *Pays* ?... Vous savez que je cherche l'occasion de parler de vous et de dire au monde ce que vous

m'êtes. Le livre est-il construit de sorte que je puisse parler de ce livre pour m'étendre sur son auteur ? Écrivez-moi sur ce point ce que vous désirez qui soit fait et j'enverrai immédiatement demander le livre à Janet. Je viens justement de recevoir une lettre de lui où il me dit mille politesses qui ne sentent pas trop l'éditeur. Exemple, cette phrase : « Vous regardez les livres de si haut qu'ils doivent vous sembler bien petits ».

Ah !!... lisez-vous à Caen la *Gazette de Cologne* ?... On m'a dit qu'il y avait paru sur moi un long travail, en plusieurs articles, dans lequel j'étais mis aussi *haut* que je me place, comme dit Janet. Ce travail est de la fin de l'année dernière. Le torrent d'occupations qui m'emporte m'a empêché d'aller au cabinet du Palais-Royal collationner les journaux allemands.

Je ne vous enverrai le paquet que quand il fera *doux*, afin que vous puissiez jouir de l'envoi tout à votre aise. Vous garderez le *cahier vert* où git *Amaïdée* dans ses langes, je n'y tiens pas, et j'y tiendrais qu'il serait encore cent fois mieux entre vos mains que dans les miennes. *Memorandum* : écrivez donc à la place que vous voudrez dans les *Limailles* l'anecdote sur F... et le lion du Jardin des Plantes. — Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire par un cahier de *Miscellanies* de Guérin. Je n'ai rien de plus que ce que je vous ai envoyé. Je me serai trompé ou mal expliqué probablement quand je vous parlais de ce cahier. J'entendais peut-être le *grand cahier vert*, dans lequel il est resté, hélas ! tant de pages blanches, et qu'il appelait plus spécialement *son* cahier.

Je suis assez impatient de voir vos marques rouges sur le dernier *Memorandum*. J'en suis impatient, ainsi que des vers de Guérin que je ne connais pas. Moi, je lis et jouis très bien par le froid. Je lirais Guérin sur les glaces polaires, entre deux ours blancs, et j'y trouverais un charme à me

faire oublier l'*onglée* et les deux bêtes *à ongles* dont je serais accompagné.

Je vais finir cette mortelle lettre pour la longueur. Il est près d'une heure du matin. Elle partira demain lundi. Je la mettrai moi-même à la poste en allant corriger au *Pays* un article sur la *Chine*, de l'abbé Huc, le missionnaire apostolique. J'espère que vous m'en direz du bien. C'est écrit d'impulsion. Il y a *là-dedans* ce que j'appelle de la *poussée*. Je le mettrai à la poste après-demain mardi.

Bonsoir. — Voici un officier carliste espagnol de mes bons amis qui entre chez moi à cette heure indue. Je vous quitte pour l'écouter. Il parait que les carlistes espagnols vont entrer en campagne. Nous, nous sommes assez perplexes, à Paris, de voir partir l'Empereur pour Sébastopol, — car la chose est à peu près décidée. Quand le Roi de France partait pour la croisade, il avait Suger derrière lui, en France, et Louis IX avait sa sainte mère. Nous, nous avons Morny et Troplong ; ce n'est pas rassurant.

Bonsoir encore, et je plie ceci sans relire.

A vous, — comme votre gant ; un gant de cœur encore plus que de main.

J. Barbey d'Aurevilly

Paris. — 14 mars 1855, 11 heures du soir.

Je suis maintenant à vous, Trebutien !

Je sors de chez madame de Maistre, à Paris depuis trois jours, et j'éprouve deux voluptés grandes, — la première d'ôter mon grand *uniforme* d'homme du monde,que je hais autant que je l'ai aimé, et la seconde de me mettre à ma table et de vous écrire, *à vous !* Je suis inexcusablement en retard. Hier, j'ai écrit au poète pour le remercier de son sonnet et il vous aura communiqué ma lettre. Vous savez donc pourquoi je ne vous ai pas écrit. Des ouvriers dont j'avais besoin pour vous (oui, pour vous!) m'ont manqué de parole, — puis aussi la préoccupation, le travail forcé, les ennuis, tous ces *ouvriers* (aussi) du Destin, tous ces forgerons qui font du cœur et du cerveau d'un homme une enclume, voilà mes causes de retard dans notre correspondance. Vous, c'est le froid qui vous empêche de m'écrire, c'est la gelée, — moi, c'est la brûlure, la brûlure morale, un état enflammé et violent !...

Je mettrai dans la boîte au cahier vert où vous trouverez *Amaïdée* dans ses langes, mille petits papiers, *Rhythmes* ou *Limailles* (quand je dis mille, c'est l'indéterminé pour le déterminé, mais vous vous rappelez la boucle du coiffeur de Sterne, qu'on *pouvait tremper dans la mer*), enfin quelques feuillets du *Des Touches*. Je dis quelques feuillets, car, en outre que je n'écris pas vite ce roman dans lequel je veux ployer ma diable de nature, rebelle à de certaines choses pour lesquelles elle n'a pas d'instinct (il faut que cet insurgé

d'esprit finisse par obéir, — il le faut !), outre donc ce travail de volonté appliquée, de cristallisation qui ne va pas vite, je me suis *encapricé* d'un sujet étrange, et la verve a soufflé avec une puissance ! comme elle souffle toujours, la drôlesse ! quand elle s'éveille naturellement en moi. Ce sujet étrange, qui portera le titre très digne de son étrangeté : *Le Château des soufflets*, est un roman d'une donnée hardie et nouvelle, — pas long ! une douzaine de *feuilletons* (un volume), — mais *crochetant* l'attention et l'intérêt, comme des voleurs, armés de pinces, crochètent une porte et la jettent bas. Vous verrez, mon ami, vous verrez, mais seulement *quand ce sera fini*. Pour celui-là, je ne cristallise pas. Je suis possédé par le sujet même. Je chante dans mon registre et dans mes cordes. Tout va donc bien et rapidement, mais tout cela fait tort au reste, — au reste que je reprendrai après que j'aurai fini cette composition, qui *me tient* et ne me lâchera plus qu'elle ne soit achevée, et qu'il n'y ait plus un seul robuste coup de brosse à donner !

J'ai offert, mon cher Trebutien, l'exemplaire de notre petit volume de vers au marquis de Custine. Je dînais chez lui jeudi dernier, en petit comité, et comme c'était un dîner finement et aristocratiquement littéraire, où l'odeur d'encre ne se sentait pas, j'ai pu exhiber mon volume, *astérié* par vous, qui embellissez mes petites pierres, comme je l'ai dit dans la dédicace avec toute raison, et j'en ai fait hommage au marquis, qui est poète aussi, et qui nous a dit de ses vers, — comme je dis les miens, sans les publier. Ç'a été une fière mêlée d'hémistiches ! M. de Custine et ses amis, qui ne louent pas tout le monde, je vous en réponds, ont admiré, en le passant de main en main, votre petit volume, et ils vous en ont fait un pavois. Bref, on a dignement parlé de ce Trebutien, Éditeur-Ami, qui est le luxe de ma vie... et de mes vers, et tel que les cent mille livres de rente de M. de Custine n'en trouveraient pas un pareil ! Je vous aurais

désiré près de moi, buvant de ce *champagne* qui ressemble à une belle phrase de Tite Live sur le vieux Latium qu'on se mettrait dans la bouche ! Vous auriez eu deux bonnes sensations.

Ce mot d'éditeur me rappelle Janet. Il a été très poli et il m'a envoyé votre *Robert-le-Diable*. Le voilà sur ma table de nuit, mais je ne l'ai pas lu encore. Vous l'avez traité trop vite de *flibustier*, quoiqu'il le soit probablement, ce Janet. On peut toujours parier cela. Le *Robert-le-Diable* n'est point une édition nouvelle, mais l'ancienne du prédécesseur de Janet, le Silvestre. Si ç'avait été une réimpression, j'aurais mieux fait que de vous envoyer le catalogue que vous me demandiez, je vous aurais envoyé l'exemplaire. Je tiens toujours nonobstant à parler de vous dans le *Pays*, mais comme je n'ai pas lu, aujourd'hui je n'ai rien à vous dire. Seulement je reviendrai prochainement dans une de mes lettres sur ce projet, qui est mieux qu'un projet,— une résolution.

Aujourd'hui, mon cher Trebutien, j'ai reçu votre lettre, — votre lettre de reproches, où vous devenez *moi*, quand je deviens *vous*. Elle m'a bien touché, et comme ils disent dans notre pays, elle *m'a bien relevé du péché de paresse*. Hélas ! paresse n'est jamais le mot. Le temps et moi, nous ressemblons à deux chevaux qui, comme ceux de Diomède, se mordraient cruellement à la poitrine et se dévoreraient à qui mieux mieux. Oh ! le temps ! le temps ! J'en ai tellement passé à chiffonner des jupes ou à en relever que je voudrais pouvoir le rattraper, et on ne rattrappe rien. On compense. J'en suis à cette heure des compensations. Je travaille maintenant avec rage, comme aiment les femmes de trente-huit ans.

Oui, je serai très heureux, mon cher ami, de votre dédicace, — mais est-ce que la publication du livre sur Caen vous empêchera de publier ces fragments où, comme vous

dites, vous vous êtes plus ou moins révélé ? C'est là ce que je blâmerais fort. Il nous faut, un jour ou l'autre, vos *fragments*. J'aime ce mot dans la littérature, car il n'y a que cela dans la tête, le cœur, la vie des hommes ; les ensembles nous sont défendus et l'homme le plus complet n'est qu'un fragment. Si vos *fragments* paraissaient (et encore une fois il le faut), j'en aimerais mieux la dédicace que celle du livre sur Caen, et alors vous pourriez consacrer celui-ci à la mémoire de vos deux chers morts, Piel et Guérin. Examinez donc, réfléchissez. Je n'ai aucune raison pour ne pas être très heureux d'une dédicace *quelconque* de vous, attachée *à un livre quelconque*. Ainsi donc, sur ce point, nulle hésitation et nulle difficulté. Mais je vois uniquement le bien de la chose, et le bien de la chose, c'est que vous fassiez les deux publications. Du reste, nous ratiocinerons encore sur tout cela avant d'exécuter.

Ne vous pressez point pour votre envoi (le *Guériniana*) ; je voudrais qu'il fût complet, je voudrais l'enrichir encore. Soyez sûr (je répète ceci jusqu'à la radoterie parce que c'est vrai) que rien, *rien* de ce que je pourrai faire logiquement et d'esprit rassis sur Guérin ne vaudra les rayons solaires, intersectés, éparpillés, de ces *Memoranda* que vous avez pris de mes lettres. Entre la vie des choses et nous quand nous mettons un livre, la vie parait moins ; le livre la cache toujours un peu, même quand il veut la montrer. Les livres sont une toilette faite, un système d'épingles et de draperies ; on ne touche pas les ganglions et les artères à travers tout cela. J'aimerais mieux les *Memoranda* de Gœthe, sur toutes les choses qui l'ont fait sortir ou penser, que le recueil de ses œuvres complètes, quand il serait double de ce qu'il est. Ne pensez-vous pas sur ce point comme moi, et l'Art, après tout, n'est-il pas toujours moins intéressant que la Vie, — qui est l'Art de Dieu ?...

J'ai épuisé toutes les questions de notre *dialogue* et je

puis fermer cette lettre maintenant. Vous me dites que mes lettres sont votre pain quotidien. Eh bien, je ne vous ai pas mesuré la tartine ! Quelle galimafrée, de cette fois ! Régalez-vous. Je vous écrirai encore pour vous annoncer le paquet.

Il est bien temps d'aller *to bed*. Bonsoir, mon ami. Ravivez-moi dans le cœur du poète. Vous savez si vous êtes immortel dans le mien.

Your faithful,

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris, 22 mars 1855.

MON CHER TRÉBUTIEN,

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre. Vous attendiez probablement la boîte que je vous avais annoncée. Elle partira demain vendredi... Que ceci vous l'annonce !...

Plus tard, bientôt peut-être, je vous enverrai un *Rhythme oublié* sur le portrait offert à mon cher ami Trebutien. Si j'ai des *Œuvres complètes,* on y trouvera votre nom à toutes les pages. Vous serez comme le génie inspirateur du lieu. Il y a des femmes qui répètent la même pensée dans vingt vases de fleurs où elles ne mettent qu'une espèce de roses. Moi, je n'ai qu'une espèce d'amitié dont je veuille faire de gros bouquets dans tous les coins et recoins de mes œuvres, c'est du Trebutien, encore du Trebutien et toujours du Trebutien ! Si le bon Dieu me donnait un rayon de gloire, je le casserais en deux bouts, — comme un bâton de sucre d'orge, — et ce serait un bout pour vous, l'autre pour moi.

J'espère que mes deux phrases sur ce polisson de B... vous ont satisfait, puisque vous n'en avez pas demandé d'autres à votre tête-*adjudante,* qui était prête à recommencer. Vous étiez pressé pour l'imprimeur ; donc vous m'auriez écrit si j'avais manqué mes deux coups de feu. Vous m'aviez parlé aussi *dans le temps* de quelques retouches à vos *Promenades* (dans votre lettre sur Caen). Je suis très disposé à vous les envoyer quand vous me les aurez indiquées. Ma palette est à vous comme tout mon *moi*. Eh ! que mon esprit n'est-il une fortune ! Mais tel qu'il est et puisque je n'ai que cela, tête pleine de Reliques ! qu'au moins je le partage avec vous !

Ne vous pressez pas pour le *Guériniana*. Je vous l'ai dit déjà, mais je vous le répète. Faites-moi plutôt quelques questions encore sur notre ami, j'y répondrai, et *ce* sera *cela* de plus. J'aime cette manière de procéder. Elle me pique, me réveille et féconde mon genre de mémoire. De moi-même, les choses ne me viendraient pas si bien. Elles resteraient dans la *masse* de l'âme où reposent les ossements et les poussières de nos passés ! Mais sous une question, sous l'ardillon d'une question, le souvenir et le trait se précisent. Croyez-moi, nous ne ferons jamais mieux que le *Guériniana* pour faire connaître ces *Guérins*, le frère et la sœur ! Je voudrais chaque jour pouvoir y ajouter, arrondir cette boule comme un monde, une sphère, une étoile allumée en l'honneur de ce *qu'ils furent* et de ce que l'univers — excepté nous — a ignoré. Ah ! j'ai toujours trouvé la gloire bien bête, mais je la trouve maintenant une grossièreté. Quand je songe aux gens qui en ramassent au coin des bornes et quand je me dis que sans nous, et sans le *billet à la loterie de nos publications futures*, Guérin et sa sœur sombreraient à tout jamais dans le cimetière du Cayla, je me bouche le nez et je dis : Pouah ! à cette salope de Renommée, qui a des favoris parmi les valets et des favorites parmi les filles de chambre, comme les simples salopes à couronnes de l'histoire ! Oui, par la mort Dieu ! cela fait pitié et rend l'obscurité moins lourde à porter sur son nom. Ne trouvez-vous pas ?...

Une chose à noter, mon ami : N'oubliez pas de m'adresser, quand il vous sera loisible, le travail d'Édelestand du Méril sur votre *Robert-le-Diable*. J'ai toujours dans l'esprit d'écrire *qualche cosa* sur ce poème et d'exprimer dans un article, naturellement et sans avoir cherché d'occasion, mon opinion sur Édelestand. Intelligence précieuse et brillante comme le rubis oriental, et qui a comme le rubis dix mille facettes, il s'est embobeliné la tête dans les serviettes de ménage et les torchons de la science, et ces serviettes-là seront-elles

le linceul de ce vif et profond esprit ?... Question que je me fais tous les jours. Nul des livres qu'il publie ne donne sa mesure, et c'est bien la peine de *ne pas la donner* pour *ne pas même entrer aux Inscriptions*, où l'on n'est jamais assez petit, assez Tom-Pouce, si l'on veut être accueilli avec empressement !!... Que de gens, mon Dieu, brident leurs facultés par la queue ! C'est encore là un triste spectacle ! Quand Édelestand cessera-t-il de nous le donner ? Certes ! il serait le lynx de la philologie, que je dirais et soutiendrais *mordicus* qu'il était né pour devenir mieux que cela.

Je vous prie, cher Trebutien, de m'écrire dès ma boîte reçue, — et aimablement, c'est-à-dire longuement. Entre amis qui s'écrivent, la longueur, c'est l'amabilité. D'ailleurs, voici *la primavera*. Plus d'excuses de froid à m'alléguer. Il est vrai qu'on ne s'en aperçoit guères aujourd'hui, du moins à Paris. Nous avons eu de la giboulée, et un temps si triste, si gris, si funèbre qu'il ne peut convenir qu'à un *spleenétique* qui resserre, comme moi, son *spleen* autour de son cœur ! Croiriez-vous que maintenant rien ne m'attriste plus que le soleil, — le soleil dont l'absence me *nostalgisait* autrefois ?... C'est pourtant la pure et horrible vérité. Les bêtes se retirent dans leur tanière pour y mourir. Nous avons peut-être en nous cette tanière-là.

Mais jusqu'à ce que la chose arrive, à vous !

J. Barbey d'Aurevilly

Paris, mardi, vers 11 heures du matin, le 27 mars 1855.

Mon cher Trebutien,

Nos paquets ont fait, pour le coup, ce que parfois ont fait nos lettres : ils se sont croisés. Le mien partait le jour même que le vôtre m'est arrivé. Vous ne m'avez pas accusé réception *immediately*, ni moi non plus. Mais j'ai pensé au principe posé par vous : que l'un pouvait négliger l'autre, mais qu'il ne fallait pas nous négliger à la fois tous les deux, et voilà pourquoi je vous galope cette lettre, ce matin.

J'ai trouvé votre copie de Guérin fort belle d'écriture et magnifique de papier. Quant aux *ménalqueries*... je crois, le Diable m'emporte ! que vous avez la coquetterie de vos distractions. Je n'ai, calligraphiquement parlant, été choqué de rien. Pour le *Guériniana*, je ne l'ai pas lu. Je n'ai pas eu le temps ; le *vortex* fait de moi ce que la cataracte de Niagara ferait d'un chiffon de papier ! Aujourd'hui, je *coupe* dans un travail en retard, pour le *Pays*, les quelques minutes que je passe à vous tracer ces mots.

J'ai cependant lu l'article d'Édelestand, tant j'ai envie de parler de vous deux dans le journal ! De vous à moi, Trebutien, et la pensée hors de tout masque, je n'ai pas été très content de ce travail. Voilà donc ce que la science fait des gens d'esprit, d'invention, d'imagination et de style ! elle leur crève toutes les facultés, comme on crève les yeux aux oies avec lesquelles on fait des pâtés de foie gras de Strasbourg ! Le pâté de foie gras pour Édelestand, c'est l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. J'ai bien peur qu'il ne gonfle son pauvre foie pour rien et que toute cette science ne lui soit inutile. Pour être d'une académie, il faut

peu de mérite et de l'intrigaillerie de la dernière espèce. Édelestand aura toujours un mérite inquiétant pour ses voisins, et d'intrigaillerie, pas un zeste ! C'est le plus noble des hommes, — admirable, — et susceptible, — il est vrai, — mais à la manière des hermines! C'est une hermine, — trop peu indulgente, peut-être, pour les castors qui bâtissent leurs malheureux pilotis dans la boue de leur époque et qui s'ensanglantent à cette affreuse tâche, — mais c'est une hermine, et mon respect pour son caractère est égal à mon affection pour lui. Ce que j'aurais voulu dans le travail que vous m'avez envoyé, ç'eût été un peu plus de sa *personne intellectuelle*. Savez-vous où en est son *Histoire de la Comédie chez tous les peuples* ?... Quel beau titre ! Quel beau sujet ! et qu'il est digne de lui ! mais, grand Dieu, le traitera-t-il en s'engloutissant dans des textes ? Imitera-t-il un Magnin quelconque, et l'*Histoire de la Comédie chez tous les peuples* ne serait-elle pas, sous la plume de ce penseur, qui se fait, scientifiquement, l'opération d'Origène au cerveau, tout simplement, mais tout vigoureusement, l'*Histoire de la Comédie dans le cœur humain ?* Voilà la question que je m'adresse avec anxiété, car personne n'est plus impatient de sa vraie gloire que moi et plus altéré de sa future renommée.

Aujourd'hui, mon cher Trebutien, je ne *dialogue* pas, mais je vous écris, au courant le plus rapide de la plume, tout ce qui me vient. Je n'ai pas lu le *Guériniana*, vous disais-je ; ainsi je n'ai pas vu vos marques à l'encre rouge sur le dernier *Memorandum* d'Eugénie, mais, quant à madame de Maistre, elle ne sera pas consultée. Avec ses grosses ratures, elle s'est mise elle-même complètement à la porte de notre publication...

J'espère que M. Le Flaguais a reçu ma lettre. Les vers de M. de Marzan (moins poétiques que son nom) ont été bien jugés, quoiqu'*indulgemment*, par *vous deux*. Je me mettrai à vos *Promenades* quand vous le voudrez. Vous avez vu

par ma dernière lettre (que vous avez dû recevoir quelques heures avant mon paquet ?... Hein ?) que, comme le sire de Joinville, *j'y pensais.*

Maintenant adieu. Je vous embrasse et reprends ma chaîne, c'est-à-dire mon travail, pour le journal, interrompu. L'article sur Heine — oui ! — n'était pas mauvais, mais il m'aurait fallu plus de champ pour parler de ce magnifique talent fourvoyé. Les articles de journaux ressemblent à une maigre boucle de cheveux coupés sur la luxuriante chevelure d'Absalon, — quand on est Absalon toutefois, ce qui n'est pas très commun parmi les *Mæchos Calvos* de la presse. Bonjour et bonne santé. Accusez-moi réception de mon paquet, comme moi je viens de vous accuser réception du vôtre. Vous n'avez probablement pas écrit à cause du froid, qui a repris, depuis trois jours, avec une nouvelle âpreté. L'anarchie, la folie, la souffrance sont partout, en haut comme en bas, et je crois parfois que le Dieu qui nous régit s'est donné *à lui-même* la démission de l'univers !

Votre meilleur et seul ami,

J. Barbey d'Aurevilly

Paris, le 2 avril 1855.

MON CHER TREBUTIEN,

L'homme propose et Dieu... s'en moque. Malgré ma très bonne volonté de vous écrire hier dimanche, j'ai été tellement souffrant et abêti d'un rhume de cerveau (tout est violent en moi) gagné au froid épinglé de samedi, que j'ai gardé le lit, toute la sainte journée, dans une espèce dc somnambulisme de peu de lucidité. Je commençai la *Dominicale* que je vous avais promise dans ma lettre de jeudi, mais le front me faisait si grand mal que j'interrompis d'écrire et me couchai. Grâce à cette coucherie, je vais bien ce matin, lundi. La tête est dégagée et je suis à vous.

Je veux reprendre notre *dialogue* que nos deux dernières lettres ont brisé. Vous me demandez si on a fait quelque portrait de Guérin. Hélas, non ! mon très cher, jamais. Par ce côté, la gloire de notre ami sera incomplète, car les portraits entrent dans la Gloire. La Gloire n'a toute sa vanité ou sa réalité que quand elle est une souvenance bien nette de ce qui fait ou fut un homme, c'est-à-dire de son âme et de son corps. La Gloire est femme. Elle veut le corps aussi. Et d'ailleurs le corps éclaire l'âme, comme l'âme fait rayonner le corps. Il y a là une double lumière, utile même aux *jugeurs* les plus forts et les plus profonds. Ah ! c'est dommage, et grand dommage,— même pour l'*estime future* de son génie, — que nous n'ayons pas le moindre croquis de Guérin ! en le voyant, on l'aurait mieux compris. Mais il n'aimait pas assez les femmes pour se faire *portraiter* pour elles, et il ne s'aimait pas assez lui-même pour trouver du plaisir à se voir. Il était *anti-fat*. Je n'ai jamais connu personne plus *inconscient* de ses qualités, lui qui voyait si bien les qualités

des autres et qui en jouissait *sybaritiquement*. C'est moi qui lui avais appris qu'il était beau, comme je lui avais appris qu'il avait du talent. Et à peine s'il me croyait... Dans l'impossibilité de donner son portrait *plastique*, il faudra donner son portrait *littéraire*, et je vous jure que je le soignerai. Si j'ai eu jamais du pinceau et de la palette dans le coup de plume, je vous assure que ce ne sera rien en comparaison de ce que je montrerai pour lui... Tout est vrai dans ce que j'écris, — vrai de la vie passée, soufferte, éprouvée d'une manière quelconque, — non pas seulement de la vie *supposée* ou *devinée*. Je ne suis pas aussi grand artiste que cela. Il faut avoir le courage de se regarder, fût-on laid ! En dehors de la réalité et du souvenir, je n'aurais pas trois sous de talent, Trebutien, et il est même probable que je n'essaierais pas d'en avoir, car je n'écrirais point. Je n'écris jamais *qu'inflammatoirement*, comme les tissus s'enflamment, pour rejeter les échardes qui nous sont entrées dans la chair...

Si je ne vous ai pas écrit hier, j'ai du moins fait mettre à la poste et à votre adresse mon dernier article du *Pays*. Je le crois piquant et j'espère que le piquant vous en plaira. J'ai dardé et lardé le mieux que j'ai pu les faiseurs de *Mémoires*. Barnum n'a été qu'un prétexte, mais ce n'est pas à ce montreur de chiens américains que je voudrais m'attaquer, c'est à cette ignoble radoteuse d'impiété, sans talent maintenant d'aucune espèce, que l'on appelle madame Sand, et à ce scrofuleux d'intelligence, l'odieux Véron, qui porte son abdomen comme un saint sacrement et ses Mémoires comme les Tables de la Loi ; Turcaret qui crève d'importance à semer ses abominables tripes sur le grand chemin ! Voilà la canaille intellectuelle que je voudrais traiter, à propos de leurs Mémoires, comme ils le méritent tous les deux. Or, étant donné l'état actuel de la presse et des relations qui la déshonorent, voilà ce qu'il est impossible de faire, du moins dans les journaux du gouvernement. C'est

grande pitié... Mais ne rabâchons que sur Guérin, parce que c'est la seule rabâcherie douce. Les rabâcheries politiques, qui chaque jour pourraient se charger de plus d'amertume, laissons-les !

Vous me dites, à propos de mon *Château des Soufflets*, qui va bien, du reste, que vous voudriez me voir me mettre à mes *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Soyez tranquille. Je prépare le livre que vous désirez de longue main. Je le roule lentement dans ma pensée au milieu de tous mes autres travaux, parce qu'il doit être le résumé de tout ce que je pense. Mais un jour ce livre sortira de ma tête avec effraction. Je veux condenser dans *un* ou *deux* volumes, mon cher Trebutien, sous un titre quelconque, peut-être *le XIXe siècle*, mes opinions sur toutes les choses de mon temps, depuis la *science* et les *idées* générales jusqu'aux derniers *détails de l'Histoire*, et faire de ces opinions un jugement suprême, de la vigueur de mon cerveau, et qui devra en prouver la force. Telles seront, à moi, mes *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Je vous parlerai plus au long de cela un autre jour ; mais vous voyez que je pense à ce qui vous préoccupe. Seulement, j'ai bien des choses à écrire (avant de me mettre à cet ouvrage), soit dans l'ordre de l'imagination, soit dans l'ordre de l'observation. J'ai un tas de choses commencées, et, si Dieu me prête vie, je les achèverai avant de donner ce que je regarde comme ma mesure, et ce dont je veux faire le dernier mot de mon esprit.

Il est trop tard pour que cette lettre parte aujourd'hui. Je ne la ferme pas, car si j'en ai une de vous demain matin, je vous en accuserai réception et vous dirai un bonjour encore. Mais *good night* pour aujourd'hui !

J. B. d'A.

Aujourd'hui, mardi 4 heures, — pas de lettres de vous, je ferme ceci et je vous l'envoie. *Tout à vous.*

Paris. — Dimanche, 15 avril. 55.

La semaine a été triste. D'abord je n'ai pas vu de votre écriture. Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre. Ensuite, j'ai souffert *mort* et *passion* (jolie expression chrétienne qui dit bien la vie) de cette grippe, prise, quittée et *reprise*, comme le capuchon de Joyeuse. Je l'ai donc *reprise*, avec accompagnement de fièvres, d'énervations, d'angoisses physiques, toutes les herbes de la Saint-Jean des maladies, qui sont des herbes empoisonnées! Au milieu de tout cela, j'ai fait un article pour le *Pays*, lequel article paraît demain, sur les œuvres complètes du général Daumas, que je pourrais appeler (l'article) la réhabilitation intellectuelle des *culottes de peau*. Hélas! je les ai toujours aimées, ces culottes-là, et j'ai bien failli les porter. Si, au lieu d'aller faire mon droit à Caen, j'étais allé faire le coup de sabre dans l'Algérie, — un droit plus net et plus *Romain* que celui du bonhomme Georges Delille, — je serais maintenant général ou j'aurais été tué. Deux bonnes choses.

Comme la plume dérive dans ces lettres! Une vraie barque, qui s'en va de flot en flot! Voyez le zig-zag que je fais en allant de vous à vous, en partant de vous pour revenir à vous! Voilà pourquoi j'aime les lettres. Les idées y viennent les unes au bout des autres. On n'en est pas le maître. C'est, au contraire, elles qui sont vos maîtresses, et, comme toutes les maîtresses, un peu capricieuses. Les lettres, c'est le *fond du fond* d'un homme, pourvu qu'il ne les écrive pas, comme madame de Sévigné, *votre* amie, pour une société ou pour la postérité, comme une foule d'écrivains, qui se drapent dans ces petits gracieux chiffons

d'une lettre intime comme le vieux Chatham dans ses couvertures de molleton. Voilà pourquoi (je reviens à mon dire) nos fragments de lettres sur les Guérins sont indubitablement ce qu'il y aura jamais de mieux. Je les ai lus ou plutôt relus, cette semaine, et j'en ai été enchanté comme s'ils étaient écrits par un autre que moi. Cela m'a frappé. C'est vivant, — intensément vivant. La grande qualité de tout : — la vie ! Ah ! toutes les toilettes que nous ferons à cela pour le public ne vaudront rien. Nous gâterons des choses vraies, intimes, profondes, perçantes jusqu'à l'axe, d'un tour... unique de primesaut, et tout cela parce que nous n'avons pas l'autorité qui nous permet de dire : « Prends cela, public, dans sa familiarité sublime ! » Mais figurez-vous, mon ami, que nous fussions Gœthe, ou Scott, ou Chateaubriand, ou tout autre grand Accepté de l'Opinion, et dites-moi si les fragments du *Guériniana*, dans tout ce qu'ils ont de brut, d'abrupte et de *lâché*, ne seraient pas la meilleure pierre de la gloire des Guérins et une composition à ravir les connaisseurs ? Si donc nous devenions quelque chose, *ceci* SERAIT une richesse. N'oublions pas cela, mon cher Trebutien.

Aujourd'hui, mon très cher, je suis obligé de vous parler de moi et vous me forcez à *monologuer*, puisque vous ne m'avez pas écrit. J'espère que vous n'aurez pas été malade, cette semaine, quoique le froid, le vent, la grêle, qui *se sont battus* (comme dit Shakespeare) *à qui serait le plus puissant*, aient pu justifier tous les malaises d'un héliotrope comme vous. Tout malade que j'ai été, moi, je n'en ai pas moins remué de la plume comme un chien qui remue de la queue. Je me suis largement battu les flancs, quoique mes flancs fussent plus douloureux que ceux d'une pâle accouchée. J'ai travaillé pour nous deux. Je viens d'achever un *Rhythme* intitulé les *Bottines bleues*, et je vous jure que cela peut aller avec la *Bague d'Annibal*. En l'écrivant, je me suis

cru le cousin-germain de lord Byron, tant l'inspiration m'a semblé y être et l'expression aussi ! Vous en jugerez. Il y a du moins une diable d'originalité, bonne ou mauvaise, c'est possible, mais *inoubliable*, mais puissante. Vous m'avez dit un jour que je vous avais surpris par les variations exécutées dans mes lettres sur le *bleuisme*... Voici, je crois, qui vous étonnera davantage. Dans tous les cas, poétiquement, littérairement, vous en serez content, je m'imagine. Cette *archiloquade* fera bien dans le volume de *Rhythmes oubliés* que je dois vous distiller. Si le rhythme n'y est pas, dans ce volume de poésies à ma façon, je veux qu'au moins il y ait une langue sans bavures. J'y pense beaucoup, à ce volume. Je m'en préoccupe. La conception en est une bonne idée. J'ai des Rhythmes en projet et que je racle et rumine d'une *tempe à l'autre*, comme ceux-ci, par exemple, dont je faisais la liste l'autre jour : *le Spleen*, — *l'Ivresse*, — *le Pont Saint-Jacques*, — *le Portrait parlé* (à G.-S. Tr...), — *le portrait revenu* (à personne) ; etc., etc.

Adieu, là-dessus, mon ami. Voilà toute la *Dominicale* que vous aurez pour aujourd'hui (je présume que dans ce moment vous m'écrivez la vôtre !), car cinq heures sonnent et je vais m'habiller. Adieu. Si nos lettres ne se croisent pas, traitre, que celle-ci éperonne votre paresse et vous en donne la honte ! Sérieusement, j'espère que vous n'êtes pas malade, mais je serai heureux d'en être sûr.

Comme je rougis de vous envoyer du papier sans écriture, je comble cette fin de page par quelques *limailles* qui courent sur ma table, — mon *étable*.

***

Pour que nous en soyons si fiers, qu'est-ce que la Gloire ?... Le bruit du concert des aveugles, si les aveugles étaient, par dessus le marché, des sourds.

***

Légitimiste, monarchiste, bonapartiste, et même, comme on en accuse les prêtres et surtout l'ordre des Jésuites, indifférent à tout gouvernement quelconque, quoi qu'on soit enfin, on s'entend toujours quand on croit au gouvernement de Dieu sur la terre. On se réunit dans ce qui est plus large que tout : — les deux bras de la Providence.

***

Le protestant, bilieux et pédantesque, Simond, a dit de la Madeleine de Canova *qu'en la voyant on est tenté de pleurer.*

Pour qu'une pareille âme ait dit cela, il faut que Canova soit l'Orphée du marbre. Il a touché et apprivoisé les bêtes, — la bête brute du Calvinisme, — plus brute encore que farouche !

Now, good night!

24 avril. Paris. — Samedi, IV heures.

Samedi IV heures, — heures de vêpres, — voici les premières vêpres de la *Dominicale* que je dois vous écrire demain. J'ai reçu, mon cher Trebutien, il y a une moitié de la journée, votre bonne longue lettre et vos épreuves. J'ai jaugé la besogne du premier regard. Je m'efforcerai de me mettre au niveau des difficultés dont vous me parlez. Imprudent pour moi, je serai prudent pour vous, que j'aime certainement mieux que moi-même, et cependant je respecterai — vous pouvez en être sûr — la dignité de votre travail. Je viens de le lire et de le juger à la course. Sans compliment, mon cher ami, sans ces lâches faiblesses qui, entre nous, seraient des fautes de goût, j'en ai été content on ne peut davantage. Je le trouve d'un excellent ton, mordant souvent et, sans cesser d'avoir l'éloquence de la gravité, *lamé* çà et là de traits heureux. *Brief*, c'est un bon morceau auquel je vais donner le *coup d'ongle*. Quand cela sera fait, j'espère, mon ami, que nous serons contents tous les deux.

J'ai lu aussi l'épreuve du *Memorandum* d'Eugénie, et je ne vous parle pas des fautes typographiques que vous voyez, vous, comme une hirondelle les insectes ; mais j'appelle toute votre attention sur les pages 92 et 93, lesquelles ne se suivent pas et forment un sens brisé, — un vilain trou où l'esprit culbute. J'ai vu aussi bien des *points* qui m'ont fait poussière dans les yeux et qui marquent des retranchements que je ne puis juger, puisque je n'ai pas le texte. Sur ces *points*, je suis obligé de m'en rapporter à vous, bien plus digne que moi de voiler des choses trop intimes. Vous êtes

la conscience la plus pure, et l'adorable chapitre de Joubert sur la *Pudeur*, vous l'avez écrit dans tous vos sentiments. Vous êtes donc le grand juge de ce qui convient à la renommée d'Eugénie, et non pas moi, qui n'ai pas vos velours blancs, nués de rose, dans mon âme un peu hâlée par la vie, et qui ai toujours sabré l'opinion de toute la largeur et la courbure de mon bancal. Mais c'est à cause de votre délicatesse *femme* et *vestale* que j'ose vous dire : Ne poussez-vous pas le scrupule trop loin ?... Du reste, ceci n'est qu'un simple avertissement, un *caveat consul*, et rien de plus !

Vous me reprochez de n'avoir pas répondu à l'article de la dédicace de votre livre sur Caen. Je mérite le reproche ; j'avais oublié... J'ai, depuis quelque temps, des stupeurs dans l'esprit, des fixités étranges, folies négatives, absorptions à mille pieds dans la même pensée, et voilà ce qui justifie tous les oublis et toutes les distractions.Cela devient *tellement* fort et cela se joint à un mépris *tel* pour tout ce qui se voit et s'entend, que la conversation faite par les artistes en causerie ne me tire même plus de mes torpeurs de sphinx. Hier, j'ai passé une partie de ma soirée chez Sainte-Beuve. Il était en verve et il a été charmant, — un mot qui ne signifie rien dans cette *putana* de langue parisienne, mais qui, dans la mienne, exprime une rareté. Eh bien, j'ai fait comme le baril de poudre de Jean Bart ! Je ne suis pas parti sous l'étincelle. Il faut maintenant la bannière et la croix pour que je parle avec la véhémence et l'*estro* d'autrefois. On dirait qu'il y a en moi des choses mortes et rigides, et je comprends à présent les langueurs silencieuses de Rossi, cette belle couleuvre intellectuelle qui m'a tant frappé et dont l'indolence dédaigneuse a trouvé l'héroïque mort de l'action dans la révolution Romaine. Oui, je *les* comprends Le silence est la dernière attitude des esprits fiers,et je suis un Artaban blasé. Hélas ! je ne dis cela qu'à vous.

J'étais allé chez Sainte-Beuve pour lui porter *notre* petit

volume de vers. D'ordinaire, nous nous voyons très peu, mais je sais quelle sympathie il a pour moi en dehors des journaux et des salamalecs de la vie littéraire. Il a toujours dit de moi, s'il ne les a pas écrits, des biens fous. Dernièrement, à propos de mon article sur La Bruyère, il s'était exprimé sur mon compte avec une vibration d'accent sincère qui m'avait touché, — d'autant plus qu'il ignorait que cela me serait rapporté. J'ai donc voulu lui donner le petit volume. D'ailleurs, c'est pour moi un grand poète. L'homme des *Rayons jaunes* et du *Joseph Delorme* est, en fait de poésie, un beau corindon astérié. Il y a poésie *là-dedans* plus que dans toute autre publication rimée de ce temps. J'ai connu une femme qui était belle, mais dont l'haleine sentait toujours la fièvre d'une nuit agitée : voilà la poésie de Sainte-Beuve ! Ce n'est pas sain, mais c'est pénétrant. J'avais mis au volume une inscription qui disait mon admiration vraie pour le *Joseph Delorme*. Ce matin, j'ai reçu un petit exemplaire de poésies à peu près inédites, qui continuent le *Joseph Delorme*, avec cette inscription émue « Au poétique « auteur de *l'Échanson*, de la *Maîtresse rousse*, et de *Voilà « pourquoi je veux partir* et de la pièce *A Armance*. Oh ! « que je comprends ces accents-là ! — Sainte-Beuve ».

La seule chose qui m'ait donné cœur à causer hier soir, c'est le petit livre que j'offrais et qui a été admiré et savouré comme une édition *sui generis*, — un bijou unique, — et j'ai pu du livre arriver à vous.

Quelle digression ! et quelle glissade de montagne russe que ces lettres ! J'en étais à *notre* dédicace du livre sur Caen et je m'empresse d'y revenir. Vous avez cent mille fois raison, mon ami, de vouloir en faire un *prospectus* aux œuvres de Guérin en dédiant le livre à sa mémoire. C'est un coup de maître sur la grosse caisse de la Publicité que cette dédicace-là. Il faudrait la faire assez habilement pour qu'elle donnât aux gens qui lisent des démangeaisons un peu vives...

Cela n'est pas aisé, car il faut un diable d'art dans l'artifice, et si l'on n'arrive pas à cacher l'intention du fond du sac,— mais à la cacher entièrement, — il vaut mieux jeter là le sac de bonne grâce et changer la dédicace en simple inscription *dédicative*. Malheureusement, ils ne sauraient pas alors, ceux qui vont *prendre l'écuelle aux dents* de votre petit volume, ce que c'est que ce Guérin dont ils verraient le nom dans une guirlande d'hommages, et c'est ainsi que nous jouerions à colin-maillard avec la gloire, cette belle aveugle !

J'arrive aux *complies* de ces *premières* vêpres, mon cher ami, car voici mes quatre pages qui tirent à leur fin et je vais vous souhaiter le *bon soir*. Que Dieu vous protège et vous envoie le sommeil, — mais le sommeil tranquille ; — vos insomnies valent encore mieux que le sommeil plein de rêves, pires que la réalité, et qui me tue chaque nuit de ma vie. Le sommeil, à moi, est un ennemi, et un ennemi d'autant plus cruel qu'on ne saurait s'en passer. C'est un bourreau moqueur auquel, pour mon compte, je préfère l'insomnie. J'ai, du moins, la volonté dans l'insomnie, tandis que dans le sommeil je ne suis qu'une pâture qui se sent dévorée sans pouvoir l'empêcher et même résister à ce dévorement. Je souffre de *cela* depuis plusieurs années ; mais cela prend des proportions colossales. J'ai tout fait pour guérir de ce désordre épouvantable, qui tient autant à l'état de la pensée qu'à l'état des nerfs, mais inutilement. Adieu pour aujourd'hui, mon cher Trebutien. Je suis las de toute cette *idiosyncratique* manière de parler de soi et j'espère valoir mieux demain...

J. B. d'A.

Dimanche matin. (La Dominicale.)

Vaudrai-je mieux ? Voilà la question. Il siffle un certain vent du Nord-Est qui est bien la plus grinçante chose que je connaisse, et le soleil a l'air aussi faux que... Vous devez avoir les nerfs qui vous dansent par ce temps acide comme un citron, puisque, moi, je sens les miens si près de ma peau. Je suis à peu près guéri de cette grippe, mais pas bien encore. J'ai de l'irritation à la gorge et de la fièvre quarante fois par jour. Quand la fièvre n'est pas inféconde, je ne la hais pas, mais je vous ai parlé de mes stupeurs et c'est là le diable ! Néanmoins, malgré cet état de congélation intellectuelle, j'ai fini entièrement les *Bottines bleues*, auxquelles j'ai ajouté une strophe depuis que je vous ai écrit. Si je ne vous les envoie pas aujourd'hui, c'est d'abord parce que je ne veux pas augmenter le poids de ceci, et puis (voici la raison *vraie*) pour mettre entre mon inspiration et moi le temps de la juger. On ne juge bien un morceau de lave que quand elle est refroidie. Je me relirai dans quelques jours, et je me reverrai mieux. J'ai jeté mon premier et unique vomissement comme si j'avais été l'Etna en personne, mais il faut que je puisse être sûr de mon onyx volcanisé avant de le placer dans notre écrin. Je vous ai dit mes premières sensations : cela me paraît du poison compliqué, concentré, *diabolisé.* Mais il cuve en ce moment, car je veux qu'il soit filtré, dans sa prose *scandée,* comme les vers les plus travaillés et les plus purs. Je veux donner à cette coupe de vitriol bleuâtre la couleur perlée des meilleures liqueurs de madame Amphoux. Je vous le répète, mon cher Trebutien, pour le public c'est une personnalité élevée

à la hauteur de l'idéal, mais pour nous, c'est là une personnalité terrible... Quel joli petit mystère qui doit rester entre nous.

Je crois n'avoir pas laissé en arrière des questions de notre dialogue *dimanché*... Si, pourtant. Je retrouve une de ces questions oubliées. Vous me demandez le nom du grand monsieur V... du *Memorandum* d'Eugénie qui me trouvait un *beau parleur*. Impossible de me le rappeler. Il y a eu tant de messieurs, petits ou grands, dans le salon de madame de Maistre ou ailleurs, qui m'ont trouvé un *beau parleur*, que je ne sais plus m'y reconnaître. J'ai fait litière de ces misérables succès qui m'ont valu, comme tous les succès, des ennemis en masse. Ma parole faisait aux esprits médiocres, escarbouillés d'étonnement, absolument le même effet que mes gilets *écarlate*... Cela leur donnait des ophtalmies... et des jalousies enragées. Croyez-vous qu'après dix et quinze ans je rencontre dans mon chemin des êtres que j'ai parfaitement oubliés, et qui se souviennent de m'avoir entendu causer avec l'ivresse de ma force et pour cette seule raison m'en veulent, et pour cette raison (cette raison seule, Trebutien !) ne manquent pas, hors ma présence, de baver quelque sale propos sur mon nom ? J'ai le luxe des ennemis, mon cher. Dans l'état actuel et ramolli de l'âme humaine, on n'a pas d'ennemis haineux (car il faut de la vigueur d'âme pour haïr), mais on a des ennemis envieux, et envieux comme de mauvais pauvres. Ah ! sans le mépris on mourrait de colère dans ce monde, mais on a le mépris, le doux, le suave, l'apaisant mépris ! Le mépris, c'est le meilleur ami que nous ayons dans notre propre cœur, après *Trebutien*, toutefois, quand on est d'*Aurevilly*, et après d'*Aurevilly*, quand on est *Trebutien !*

Tenez, voici une *limaille*, puisque nous parlons de mépris, qui est assez *méprisante*. Mettez-là à notre petit tas. Je l'ai écrite en lisant une vie du cardinal de Bérulle, l'autre jour. Toujours la même idée qui a parfois *brillé* dans mes lettres.

I

Quelle pitoyable chose que la grandeur politique! Carte biseautée pour la gloire ?... ce ne serait rien, — mais carte biseautée pour le Génie lui-même. Il n'y a qu'une histoire à faire : l'histoire des petitesses humaines, grandies par l'ironie de Dieu, avec cet épigraphe : Dieu se moque de nous !

Voici un exemple de plus de l'Éternelle Ironie :

Quand La Rochelle, sous Louis XIII, fit cette belle résistance, Richelieu, qui nous paraît sublime de persévérance,— après coup ! — effrayé de la prise du fort Saint-Martin par les anglais et d'une conspiration de Buckingham, fut d'avis de traiter. Le cardinal de Bérulle l'en détourna, comptant sur un *je ne sais quoi* qu'il appelait, lui, la confiance en Dieu. Richelieu, l'homme fort, railla cette calotte... *Le bon M. de Bérulle,* dit-il, *avec ses prétendues révélations !* Il lui demanda insolemment à quelle époque Dieu tiendrait la promesse dont il l'avait *flatté.* Bérulle répondit, avec une magnifique simplicité : « *Je suis sans lumière, mais non pas sans pensées, et puisque vous me le commandez, je vais vous les représenter. Je compte sur La Rochelle comme je comptais sur l'île de Rhé. Je n'attends le succès du siège ni de l'assaut, ni du blocus, mais de quelque effet prompt et inopiné....* » Richelieu prit La Rochelle. La confiance de Bérulle l'avait raffermi. Qui sait cet ascendant de Bérulle sur Richelieu découragé, railleur, insolent, et sur le point de s'aplatir, ce fier grand homme ?

Personne ! Richelieu fait l'effet d'un marbre éternel, d'une âme olympienne, — aux badauds qui croient à la vérité de la gloire.

II

La gloire, c'est une traduction de la grandeur réelle, mais c'est une traduction, — *traduttore, traditore !*

III

Les plus grands hommes en politique (comme à la guerre) sont ceux qui capitulent les derniers.

Là, là, j'avais dit une, en voilà trois.

Jamais les amoureux ne sont las de jaser.

Mem... Pensez à me donner, mon cher ami, dans une de vos prochaines, une petite note sur Alexandre D..., conseiller à votre cour. Est-il marié ? Quelle réputation et considération a-t-il dans votre ville ? etc., etc. Dites-m'en deux mots. C'est un *mien* parent, mais vous pouvez me parler franc. Je suis sans préjugé et aussi... sans sympathie. Entre nous, les masques sont sur la table et nous parlons *comme cela vient.*

Adieu, à bientôt. Ne me faites pas languir dans l'attente de vos lettres. Adieu encore. Je m'en vais travailler pour vous.

Votre *adjutorium,*

J. Barbey D'AUREVILLY

S'il y a des bévues, tant pis ! Il m'arrive du monde. Je ne relis pas.

Paris. Samedi, 12 mai 1855.

Comme je vous le disais dans ma lettre d'hier, je me suis mis immédiatement sur votre épreuve. L'idée de vous faire perdre un jour me tordait la cravate, et me donnait des fourmillements au cerveau. Aujourd'hui nous allons donc travailler ensemble ! Voici mes corrections, impressions, inventions et observations. Prenez ou repoussez. Ne vous gênez mie. L'enclume est prête, la forge à feu, le marteau levé, et je recommencerai à marteller, à rebattre le fer, tant qu'il vous plaira !

Procédons par ordre. D'abord, mon cher Trebutien, j'ai relu votre lettre (la lettre qui se rapporte à l'épreuve), puis l'épreuve, encore une fois. Ce n'est pas avec vous, je vous l'ai dit déjà, que je jouerais la douce petite comédie du compliment, mais je suis très content, mais très content, de ce que vous avez écrit là. Cela est sobre, clair, sain, plein de choses, d'une expression souvent éloquente, d'un ton qui est de la force contenue, enfin ma seconde et même ma troisième impression sont dans le sens de la première.

J'ai cherché vainement des phrases mal faites ou louches ou pesantes. Quelquefois il y a de l'épithète qui n'est pas venue, — une manière de caractériser qui est mise là comme la glaise autour de la verge de fer des sculpteurs. Ce n'est rien qu'un mot, ici ou là, à changer. Ainsi, par exemple, vous caractérisez le vandalisme des protestants et le vandalisme révolutionnaire avec le même adjectif, mais il est évident que cet adjectif est sur l'épreuve ce que j'appelle de la glaise d'attente. Nous avons donc peu de choses à introduire dans la trame du chapitre que vous m'envoyez.

Vous avez été bon tisserand, comme Philippe II. Voyons ce qui nous reste à faire, pour les nuances et les additions.

....

De plus, ce premier paragraphe emboîte bien le suivant, où le procès est fait au clergé, à l'ignorance du clergé, le *seul vandalisme qui puisse être détruit :*

« On l'a dit avec une cruelle vérité, nos vieux monuments catholiques, etc., etc. » Tout ce qui suit, et qui est excellent, se trouve très lié au premier paragraphe qui lui fait bien introduction :

« Des lithographies et du calicot dans la basilique de Guillaume le Conquérant et dans le temple du Dieu éternel ! M. le Curé m'a répondu en faisant reteindre ses rideaux... » est un trait superbe de la plus poignante ironie, — poignante et modérée. On ne tue bien (disait Junius) qu'en frappant avec modération. Ce que vous dites de Falaise n'est pas moins réussi : « Les larmes vinrent dans mes yeux et le sourire sur mes lèvres » est un trait de grand artiste. Je ne puis ni ne veux rien ajouter à cela. Je le gâterais. Vous avez la sobriété forte du mépris ; pas un mot colère ou déclamateur ! voilà ce que j'aime de ce que j'ai là sous mes yeux. Cela ne sent pas l'homme de lettres, l'homme du métier, l'homme spécial ; mais l'homme, le gentilhomme intellectuel, dans son désabusement calme et supérieur. Vous êtes bien mieux qu'un antiquaire ou un archéologue passionné. Vous êtes un jugeur, — un Tarquin qui se promène dans les bêtises humaines, — un beau parterre ! — et qui donne son petit coup de baguette à chaque grosse tête de pavot. Quand le pavot est bien coupé, il est inutile de marcher dessus.

Je ferai cependant ce que vous voudrez, — mais ne vous défiez pas de vous-même ! Le morceau sur Falaise s'affaiblirait même dans mes mains. Quand on a ces beaux muscles,

reposés et tranquilles, on n'a pas besoin de caparaçons !

C'est dans le paragraphe : « On l'a dit avec une cruelle vérité, etc., etc., » que je trouve l'expression faible et répétée que je vous ai signalée plus haut. Voici la phrase : « Au fanatisme égoïste des protestants, au matérialisme égoïste des révolutionnaires, appartiennent les démolitions, mais, etc., etc. »

Selon moi, il faudrait effacer cette négligence et mordre davantage par l'épithète ; c'est la dent du style que l'épithète. Ceci, par exemple, vous plairait-il ?...

« Au fanatisme iconoclaste des protestants, au matérialisme voleur des révolutionnaires, appartiennent les démolitions, mais, etc., etc. »

Iconoclaste est bon pour les théologiens de la ruine, et voleur aussi pour les bandits qui ont fait, avec nos cloches, les canons dont les boulets abattaient nos croix !

Le 29 mai 1855, Paris.

MON CHER TREBUTIEN,

Pas plus de quelques mots aujourd'hui. Vous avez votre préface. Le cor de Roland n'a plus à sonner maintenant que la victoire. Je vais me livrer à l'égoïsme le plus affreux.

Je ferai mettre ce soir, ou demain matin, à la diligence de Notre-Dame des Victoires, un paquet à votre adresse, renfermant mes articles, que vous allez avoir à me classer selon la méthode expliquée dans une de mes dernières lettres (l'avant-dernière, je crois).

La question est de classer et coller de manière à pouvoir lire l'article des deux côtés et avoir de la marge pour les corrections, — et, de plus, donner à ce travail, dont l'idée me hérisse le poil, comme à Calchas, un certain degré de solidité.

De plus, de bien observer les trois divisions principales :

Philosophie	Histoire	Littérature	
Les hommes de la pensée.	*Les hommes du fait.*	*Les hommes de la forme.*	*Donc trois paquets.*

Mettant chacun sous sa rubrique, — de façon que je puisse embrasser toutes mes individualités dans leur cadre spécial. Vous chiffrerez chaque page. J'ai l'intention d'enlever des volumes que je vais réunir les choses qui manquent d'importance, et de les remplacer par des choses plus graves ou plus *creusées*, mais je ne puis me livrer à ce travail

d'enlèvement et de remplacement que quand, grâce à vous, j'aurai l'ensemble de mes articles en ordonnance sous les yeux.

Vous avez, mon cher ami, mon cher double dans la vie, la collection de mes articles, et comme vous êtes l'harmonie, le soin, la sollicitude, en tout ce qui me regarde, je pense que votre collection est un peu moins houleuse et embrouillée que la mienne. Moi, j'ai toutes les qualités du cahos *(sic)*. Vous allez être l'Apollon aux flèches d'or qui lance sa lumière dans mes ombres, et comme cela, à nous deux, nous allons faire le sublime plafond de Delacroix.

Cette collection que vous avez nous servira à nous renseigner. Il est bien probable que, dans les fouillis que je vous envoie, quelques articles prêtés à ces traîtres d'amis qui ne rendent rien manqueront à l'appel. Votre collection vous les indiquera et vous me le manderez. Je les retrouverais au journal et je vous les adresserais immédiatement.

La collection va jusqu'à Salvado (le livre de)... A partir de ce livre, l'idée du collage m'est venue et j'ai toujours pris plusieurs numéros au journal pour les classer, collés dans leur ordre et sans envers, sur de grandes feuilles de papier faisant marge.

Si j'avais pensé à cela dès le commencement, je ne vous donnerais pas la peine que je vais vous donner. Mais j'ai tant de foi en vous que je crois cette peine un plaisir..

Je vous écris, selon nos us, un jour d'avance, afin que vous puissiez réclamer le paquet si la diligence était *indiligente* ou inexacte. Le paquet a pour moi une certaine valeur. Il me serait impossible de le remplacer (du moins intégralement) s'il était perdu.

Le livre que je vais tailler dans tout cela, avec les changements, modifications et additions que je projette, ne sera peut-être pas cette vaine chose que sont tant de livres. Vous verrez mes idées générales sur la Critique, dans une

introduction qui ne sera au moins la rabâcherie de personne, mais une théorie *genuine*, autel d'une pierre extraite par moi, sur lequel j'égorgerai tous les jugeurs sans principes, qui nous donnent pour de la critique les impressions de leur tube digestif, — comme dit agréablement Broussais.

Dès que vous aurez le paquet dans vos mains bénies, mon cher Trebutien, vous m'écrirez, ne fût-ce qu'un mot, pour m'éviter les inquiétudes, — ces *vrilleuses* de mon âme, ces vers éternels qui percent ma cale et qui, un jour, doivent me tuer. Je périrai comme un vaisseau.

Voilà mes recommandations. Je n'ai pas aujourd'hui le temps de dialoguer, le joli luxe de ma vie ! Je ne répondra, qu'un seul mot à votre question sur le P. Félix. Je ne l'ai point entendu. Poncet en est coiffé, — mais c'est un jésuite et ce nom-là, pour notre ami, est le pavillon fait avec des étoiles qui couvre la marchandise. Poncet ne juge pas les Jésuites. Il les adore. Je ne me fie donc qu'à moitié à son appréciation du talent de l'homme. Mais ce que vous me dites, vous, le critique d'instinct, vous qui avez dans l'âme un écho si pur, décide la question. Certainement, ce n'est pas vous, c'est Caen qui s'est trompé.

Il est trois heures et c'est jeudi. J'attendais presque une lettre de vous ce matin... J'aurais dû vous envoyer un article hier, mais je suis en retard au *Pays*, à cause des pantalonades des journaux sur l'Exposition. Mon article attend un peu de place et nous sommes envahis par les importantes questions de savoir si les ronds de cuir pour les hémorroïdes sont bien faits, s'il y a des vases de nuit plus commodes qu'il y a vingt ans, et autres saloperies matérielles, — les grosses questions pour des peuples cacochymes comme nous ! L'Exposition, c'est l'adoration du très saint sacrement de la matière, les Quarante heures de tous les cochons de volupté ou de bien-être qui s'appellent le XIXe siècle. Une pareille fête date l'ère de la fin de toute pensée, de toute âme,

de toute forte spiritualité. Et non seulement c'est la matière qui est le Dieu dans cette cérémonie religieuse de l'industrie, mais c'est le charlatanisme qui est le prêtre et qui donne la bénédiction.

Que j'ai mal au cœur de tout cela, — mon cher ami, — des souverains qui viennent à cette foire ! Que j'ai mal au cœur de toutes choses, — excepté de trois à quatre sur le tout, qui peuvent nous consoler d'être homme en attendant le dédommagement du ciel. Adieu, à vous ! et je vous dis aussi, à moi ! comme vous me le disiez dans votre dernière lettre. Offrez un bouquet de compliments au poète et prenez la rose la plus belle de tous les sentiments pour vous !

For ever,

J. Barbey D'AUREVILLY

Paris, — mercredi 20 ou 21 (?) juin 1855.
Vent du Nord-est sur-aigu, à jouer des airs terribles sur les cordes à violon de nos nerfs! Je pense bien à vous, mon cher Paganini!

MON CHER TREBUTIEN,

Je deviens un *traînard* épistolaire et j'en suis honteux. Je suis un *traînard* comme votre imprimeur, qui ne vous a pas fait paraître le 15, car je n'ai rien reçu. Le *livre d'or de Venise sur Odon* n'est pas encore sur ma table. Je l'attends toujours. Cependant votre Exposition a ouvert les battants de sa niaiserie aux badauds de la vallée d'Auge, et vous deviez être exposé à ce pilori de la bêtise contemporaine comme si vous n'étiez pas là, le plus spirituel et le plus vrai des *Moyen-Agistes!* Est-ce que cette glorieuse Exposition, imagette de la nôtre, a, comme la nôtre, avorté ? En a-t-on renvoyé l'ouverture au mois prochain ?... Vous êtes aussi un *traînard* épistolaire. Vous ne me dites rien. Mais je vous pardonne. Tout traîne dans la vie, traînante et traînée... Oui, une traînée! c'est ce que j'en puis dire de mieux.

Puisqu'il s'agit de votre livre, cher Trebutien, j'approuve fort votre idée de me l'envoyer relié avec des pages blanches, — un bon nid, préparé pour cet oiseau capricieux de l'inspiration qui ne s'abat sur nous qu'à ses heures. Nous ferons ainsi, chaque jour et sans gêne, une troisième édition qui sera l'idéal de la seconde. Il m'est venu une idée que je vais vous donner sous forme de conseil. Vous devriez, mon cher antiquaire, ramasser toutes les légendes locales de votre pays (tout le Calvados) et les publier dans votre édition troisième ou en faire un volume à part. Pour ceci, je vous

donnerais un fier coup d'épaule, car j'aime la légende, et je vous peindrais des vitraux à rendre fou le soleil : — et jaloux aussi, la plus grande folie ! Avec ma manière de peindre, c'est le vitrail qui me convient le mieux ! Ces légendes donneraient à un livre comme le vôtre, qui n'est qu'*exact* et SENSIBLE, un intérêt romanesque et poétique des plus émouvants, et tout cela sans cesser d'être grave et imposant comme l'Histoire. Si vos richesses étaient trop considérables pour que votre livre, le *vade mecum* des promeneurs, pût en être l'écrin, croyez-vous qu'un livre intitulé les *Légendes du Calvados* fût indigne d'un amoureux du passé comme vous, d'un esprit qui couche avec les spectres ? Voilà, mon cher, ce que je rêve, dans votre intérêt intellectuel. Pensez-y. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de travail où l'érudition et la poésie se prennent plus gentiment par la taille. Je ne crois pas qu'il puisse y en avoir qui vous convienne mieux.

Votre dernière lettre, à laquelle je réponds dans celle-ci, m'est arrivée le jour où j'entrais en prison, et je puis dire d'elle la phrase consacrée : qu'elle a charmé les ennuis de ma captivité. Je suis un normand, obstiné comme un breton, et la Garde nationale est toujours mon antipathie. Mes sentiments sont des crampons. J'ai passé trois journées sous mes barreaux et j'ai bien pensé à vous y écrire, mais on m'a présenté de tel papier à lettres que, ma foi ! j'ai mieux aimé me passer du bonheur de causer avec vous que de m'en servir. C'était de la couleur locale, trop locale ! du papier de véritable épicier. L'âme du vieux Brummell s'est levée dans mon âme et m'a défendu de toucher à ces bourgeoises horreurs.

J'ai vu avec bien du plaisir, mon cher moine copieur et colleur (vous êtes le moine de l'amitié, de la solitude studieuse, affectueuse et pieuse, — ce mot de moine grandira toujours un homme pour nous), que l'ordre se faisait dans la *moles indigesta* de mes paperasses. Écrivez-moi donc la lettre dont vous me parlez sur le rangement dont vous vous

occupez, et procédez par questions. Quand je l'aurai reçue, je vous enverrai les miennes (mes questions) aussitôt, car votre collection, à vous, doit faire la contre-épreuve de la mienne et m'indiquer toutes les lacunes que je dois combler. Quand cela sera fait, je vous demanderai un autre service. Je ne crains pas d'épuiser votre complaisance. C'est un puits aux eaux éternelles.

Et pour m'entretenir la main, mon cher Trebutien, à faire monter l'eau de ce bon puits, permettez-moi de vous demander deux ou trois renseignements que vous m'enverrez dans votre prochaine. Le premier de ces renseignements est celui-ci : Quel est selon vous le meilleur livre d'histoire qu'il y ait sur la Normandie ? Le second, c'est une note sur *Néel-le-Vicomte*. Néel est le héros de mon pays. Si je ne me trompe, il vivait sous Charles VI ; et je ne me trompe plus en ceci : il a défendu vigoureusement le donjon de Saint-Sauveur (le-Vicomte) contre les boules-dogues anglais. J'ai été élevé et j'ai mangé bien des pommes aigres dans les douves de ce donjon-là, encore debout dans sa masse noire et rude qu'il m'a laissée sur l'esprit, et qui m'y restera comme l'ombre d'une grande chose tout le temps que mon esprit sera de ce monde. Enfin, la troisième, c'est quelques beaux noms d'hommes et de femmes normands (noms de baptême) ayant bien le *caractère* du pays. Des noms parfumés de Moyen-Age, notre grande époque, à nous ! Je vous dirai plus tard ce que je veux faire de tout cela. Ah ! j'oubliais, voici quelque chose encore ! Ce n'est plus un renseignement normand, mais vous êtes mon glossaire pour toutes choses. Quelle est l'origine des *persiennes ?* Quand ont-elles commencé à remplacer les volets ? J'abuse de vous, mais à la bibliothèque vous avez Trévoux sous la main. Moi, je ne l'ai pas. Il faudrait aller le feuilleter rue de Richelieu. Épargnez-moi cette *pang*. J'abhorre les bibliothèques, excepté celle dont vous êtes le conservateur. D'abord, parce que je

suis chez vous dans celle-là et chez notre ami le poète ; et ensuite parce qu'il y a de ma jeunesse, comme des toiles d'araignées, dans les coins.

Lundi vous avez reçu mon article sur les *Kœnigsmark*, où j'ai houspillé avec tout le mépris convenable le beau-frère (le Blaze) de ce *puerco* de Buloz. J'avais l'espoir de vous expédier depuis un autre article sur Stendhal, qui était bien aussi quelque peu *puerco*, mais qui du moins trouvait des truffes. Cet article, composé et retardé, doit chaque jour paraître, et se retire chaque jour devant ce flot de vase puante, cette vase d'homme, qu'on appelle les annonces et les intérêts boutiquiers. Il est un grand jugement, cet article, à travers une grande affection, car ce diabolique Stendhal est ma dépravation intellectuelle ; c'est un peu ma Vellini. Je l'ai toujours aimé, ce brigand-là... ce qui ne m'a pas empêché de lui dire qu'il est un brigand, digne de toutes les cordes de la critique et de leurs nœuds.

Je vous écris aujourd'hui en hachures, avec des phrases qui sentent l'essoufflement. Il est trois heures de relevée. Je viens encore de faire demander chez le portier s'il n'y a rien pour moi venant de Caen, — Caen, la tardive ou l'attardée ! — et on me répond tranquillement *qu'il n'est venu rien* (textuel). J'espérais presque, ô vent du Nord-est à l'aigre souffle ! que tu m'apporterais, sur ta javeline de cuivre oxydé, quelque chose de meilleur, de plus doux et de plus chaud que toi ! Une petite lettre de mon ami Trebutien ! Pas du tout. Il a ta javeline dans la poitrine. Tu lui as noué les nerfs qui servent à écrire, et les grincements m'arrivent seuls ! Le fait est qu'il fait un froid horrible, et pourtant aujourd'hui c'est le dernier jour du printemps. Ironie ! Demain nous serons en été. *L'imbrifer* saint Médard est aussi *frigorifer*. Je comprends maintenant la légende, qu'il ne rit que du bout des dents.

Adieu, je ferme ceci et je vais aller moi-même le porter

au Luxembourg. Vous l'aurez demain au thé, et si vous êtes aimable, malgré le vent, vous écrirez. Il y a un passage dans votre dernière lettre qui m'a bien touché et qui m'a fait venir des larmes. Vous êtes un éprouvé de la souffrance, mais vous avez pris sur cette affreuse pierre le fil qui fait couper l'épée et qui donne au cœur son invincibilité.

Hasta la muerte,

J. Barbey d'Aurevilly

Midi — juste !

Que Dieu soit béni ! voici votre lettre... *Et que votre réponse soit prochaine,* — me mandez-vous. Elle le sera, parbleu ! J'ai reçu cette bonne lettre, cette bonne écriture qui est pour moi un des sourires de la vie, à midi sonnant, et je vous réponds ; la cloche de midi sonne encore. Bouet, le voyageur, aura donc tous les détails à temps, quand il avancerait son voyage...

Oui, — c'est une bonne idée d'envoyer à Marie de Guérin le livre où palpite la mémoire de son frère, comme une cendre contre un cœur vivant. S'il y a une chose qui doive toucher ce qui reste de ces Guérin, c'est l'hommage de ce livre, l'obole de l'amitié sur un cercueil. Je vous approuve à tous les points de vue. Comme vous le dites, avec l'élégance de la justesse : *Ce sera le premier anneau de la chaîne que vous avez envie de former.* Si Eugénie vivait, comme elle recevrait le coup en plein cœur et comme elle bondirait vers vous de reconnaissance ! Mimi (Marie) n'a pas, je pense, la grande nature poétique de sa sœur, mais c'est une âme hantée de Dieu. C'est une sainte, et les saints rejoignent les grands poètes par un pont sublime qu'ils ont dans le cœur. Quand on communie tous les matins pour son frère mort, on a des souvenirs immortels, puisqu'on les nourrit du pain des anges, et ces souvenirs seront heureux de savoir qu'ils ne sont pas seuls dans ce monde où Guérin n'est plus. Écrivez-donc, écrivez. Vous savez l'adresse de Mimi ? Dans tous les cas, la voici : *Mlle Marie de Guérin, château du Cayla, par Gaillac, Tarn.* Ai-je écrit de fois à cette adresse-là !

Merci — (car voici du dialogue aujourd'hui) — de tout

ce que vous avez fait pour moi. Je ne veux point vous surcharger. Établissez bien distinctement mes trois catégories, je me chargerai de l'ordre individuel des articles. Je tâcherai de ravoir ici les manquants, et pour cela vous me copierez les dates des numéros pour que je puisse les demander à la collection. Si par hasard il y en avait que je ne puisse retrouver, vous seriez assez *moi* pour me les copier sur des pages écrites seulement d'un côté, comme vous avez fait à partir du 2e chapitre du commencement de mon *Des Touches.* Mais vous ne ferez ceci que quand je vous le dirai, car je vois, sur le nombre des articles signalés aujourd'hui par vous, plusieurs que je veux retrancher. Ainsi le Mallet du Pan, par exemple. Quant à celui sur Chalembert (*la Ligue*), vous pouvez le copier sans plus attendre et le joindre aux articles collés. On ne les trouve plus au *Pays*, et les gens à qui je l'avais prêté ont égaré mon numéro.

Mem. — Aujourd'hui même, au moment où m'arrivait votre lettre qui m'a fait plus de plaisir qu'un sorbet par ce temps de Naples et de Vésuve, je venais de jeter à la poste les articles sur Granier de Cassagnac. (Ne pas oublier de m'en accuser réception.)

J'écris en cahotant, mais le tout est d'être ensemble et de causer. Etre ensemble avec vous, fût-ce dans une carriole et dans les ornières de Creullet ou de Mathieu, et cela me suffirait, et j'enverrais à tous les diables les lettres qui ont de la suite et les cabriolets les plus voluptueusement suspendus !!!

Je reprends donc, en marquant le cahot.

Vos noms sont très beaux et je vous en remercie. Ils me serviront presque tous présentement ou plus tard. Ah ! je serai Normand jusqu'au bout des ongles dans ce que j'écrirai désormais. Vous en jugerez dans ce *Château des soufflets.*

Je vous le répète, ces noms sont très beaux, et quelques-uns sont à l'œil et à l'oreille magnifiques. Ainsi en voici un : saint Scudemor, qui me ravit ; mais est-ce bien saint Scu-

demor ?... Vous qui sculptez de la dentelle en écrivant, tant vous êtes net et délié, vous n'avez pas été très lisible ; soyez assez bon pour me dire si c'est bien saint Scudemor ? et si c'est cela, ajoutez si vous connaissez en Normandie une paroisse de ce beau nom-là ? Moi, je connais le bois de Limor (idéal aussi), qui trempe ses pieds de bronze dans la boue verte des marais traversés par cette Douve qui m'a tant vu jouer dans ses nénuphars ! Ces noms en or me charment et me sonnent un hurlement de loup bruyant et sauvage, — des ranz de chasseurs, à tuer sous leur son tous les ranz des vaches de la Suisse, paisiblement mugissante.

N'oubliez donc pas ma question, ni celle-ci que vous mettrez à côté d'elle. Avec moi, on n'est pas un antiquaire Normand pour des prunes et même pour des pommes. Je lèverai de fières contributions sur vous. Vous avez non loin de votre Caen un rivage de Langrune qui ne manque pas de physionomie, et j'y ai fait voler une certaine année un char comme celui qui fait rêver Phèdre ! Phèdre n'était pas dans les environs. Nul monstre ne me fut envoyé par Neptune, qui était ce jour-là d'un céruléen doux et charmant, d'un *bleu de bottines*, Trebutien, et je rentrai à Caen sans être fracassé... Voilà tout ce que j'ai vu de votre Langrune, mais j'ai besoin de savoir pour l'heure ce que ce mot de Langrune veut dire en vieux patois normand, — en vieille langue normande. En allemand, *Langrune* veut dire terre *verte.*. Le rivage de Langrune a bien quelques herbes, des herbes de dune, — mais en disant Langrune, nos pères, les pirates, ces *Jean-sans-Terre*, qui n'avaient pas d'autre seigneurie que la mer, n'entendaient-ils pas la mer, leur terre à eux, — leur *terre verte ?* Hein ! Trebutien ? Qu'en dites-vous ? La poésie vaut quelquefois la science pour trouver. *If you please*, ne manquez pas de gloses là-dessus dans votre prochaine lettre. Et encore, car je suis dans tout mon feu et je regrette presque de savoir le français, y a-t-il quelque part un glossaire

de vieux normand ? Et où pour or, argent, sang ou peine, pourrais-je trouver, s'ils ne sont pas pulvérisés par le temps qui use les mots comme les pierres, les quelques mots normands qui nous restent et qui furent parlés par le fort larynx de nos pères ?... Je serais bien heureux de vous devoir cela.

Quant à Néel de Saint-Sauveur, vous m'avez fait honte de mon ignorance en me renseignant, et je vais *apprendre* sur les données que vous m'envoyez. J'ai eu pour nid le donjon qu'il a bâti. J'ai été élevé sous son porche. Les gens de Saint-Sauveur parlent de lui encore, même les pauvres, même les *hôpitaliers*... Ils disent le vicomte Néel ; mais ils ne savent pas l'époque où il vivait. Ils disent : *dans les temps !* cette admirable date de l'ignorance, ce vague sublime : *dans les temps !* Ils croient qu'il vivait à l'époque de Charles VI, à cause des anglais, le confondant avec Guesclin, qui défendit, lui, Saint-Sauveur contre eux. Les guerres anglaises ont brouillé la mémoire du peuple, qui ne lit pas, et qui, à certaine distance, ne sait plus. Moi, qui ai entendu parler aux tireurs de *grelins* de mon pays du vicomte Néel, je ne savais pas mieux qu'eux la date de l'histoire de ce vassal de Guillaume, et le préjugé ignorant de mon pays avait subsisté par dessus ma lecture ancienne et précipitée *d'Orderie Vital*, que j'ai faite dans votre bibliothèque de Caen, mais avec la superficialité d'un jeune gaillard qui n'admirait alors que le vieux Brummell et sa perruque, et un peu trop les cheveux blonds d'Ariadna Cherwell (Sherwill) ! Je m'en vais me donner la discipline pour mon ânerie en relisant nos chroniqueurs. Je ne veux pas qu'il y ait un nom normand dont j'ignore l'histoire, une pincée de poudre historique dont chaque atôme ne me soit connu. Si j'ai du génie, je vais le faire rentrer dans la terre, dans l'histoire de cette terre, pour qu'il y devienne autochtone et qu'il en ressorte, *muy bien !* fils du sol, comme le coursier de Neptune !

Encore un mot sur mon accroc au *Pays*. Je ne sais plus

quel plat servir à ces *Roues jaunes*. Si vous voulez lire les deux articles accrochés, je vous les enverrai. Ah ! vous avez raison de dire (mais c'est une vieille histoire que nous brassons depuis longtemps) : Par qui l'Empereur est-il servi ? Sainte-Beuve et moi, nous en parlions dimanche soir, avec l'étonnement indigné que le spectacle des lâchetés bêtes et des trahisons qui se préparent doit naturellement inspirer. Partout ici, où le pouvoir doit être, on rencontre des gens qui l'avilissent en demandant pardon pour lui à ses ennemis : *Nous vous demandons bien excuse d'être le pouvoir !* Voilà ce que chantent sur toute la ligne les hommes qu'emploie Napoléon, depuis son juif Fould jusqu'à son juif Cohen, depuis l'héritier présomptif jusqu'au dernier des sous-préfets ! Avoir peur d'être le pouvoir ! L'*avoir* et n'*oser !* et recommencer cette *lécherie du cul* des partis qui a été toute la politique de Louis-Philippe et qui ne l'a pas sauvé, telle est aussi la politique actuelle de ces pourris de modération, et la tache honteuse que tout le sang de Sébastopol ne lavera pas ! Ceux qui aiment l'Empereur, qui espéraient en lui, doivent être bien tristes. Ce n'est plus les Cinq-Cents, ce sont les faux amis qu'il faudrait jeter par les fenêtres ; car les socialistes sont aux fonctions et les orléanistes aux conseils. Moi, je vois en France ce que Jean Casimir voyait déjà en 1661 en Pologne. En Pologne, ils n'avaient pour toute cause de ruine que leur *liberum veto*. Nous, nous avons goûté au suffrage universel et nous flairons le communisme, comme les pauvres hument un bon dîner. Il faut plus que de la *blague de modération* pour conjurer cela !

Mon papier finit, c'est le contraire de mon amitié.

J. Barbey D'AUREVILLY

Mercredi. 18 juillet 1855. Paris.
2 heures de relevée.

Mon cher Trébutien,

J'ai attendu pour répondre à votre dernière lettre que le paquet annoncé par vous fût arrivé. Il est arrivé, hier mardi, à deux heures ; à trois et demie vos commissions étaient faites. J'ai moi-même, ganté de blanc, porté les exemplaires au correspondant de Londres et à votre moine, mon voisin, lequel est en tournée pour quinze jours. Soyez donc tranquille et dormez !

La surprise safran en a été une couleur de rose, tant elle m'a fait plaisir ! J'ai fait don de l'exemplaire sur le champ au dernier descendant des Stuarts par les femmes, au neveu de lord Stuart qui a été si longtemps gouverneur général de la Méditerranée. Je vous dis cela, parce qu'une telle destination est de nature à plaire à un homme comme vous. Si j'avais eu — comme je l'aurai plus tard, j'espère, — mon *Jacques II* en petit volume, j'aurais eu encore plus de plaisir à le lui offrir. (Mem. Ne pas vous dessaisir de l'unique exemplaire que vous ayez de ce *Jacques*, — ma collection de la *Mode* ne le contenant pas.)

Merci aussi pour votre galanterie du *Dictionnaire* des du Méril, — les deux frères Aymon (s'aiment-ils beaucoup ?) de l'Érudition normande. J'ai avalé l'introduction de mon cher, éternellement cher (et malgré tout) Édelestand, comme on boit un verre de bon vin en descendant de cheval et quand on a chaud. Ce qu'écrit cet homme, quoique ce puisse être, sera toujours pour moi marqué d'un caractère qui me pénètre à une incroyable profondeur. Sous les mots qu'il

emploie, il y a toute une vie intellectuelle à nous deux. Je revois le passé de mes premières années d'enfance, quand il m'ouvrait l'esprit en causant avec moi dans le jardin de Valognes. Son introduction est ferme, cohérente, élevée, mâle de ton. C'est un bon travail. Mais vous me connaissez ; je voudrais davantage. Quand on est Édelestand, on peut mettre l'esprit de Rivarol dans la métaphysique des langues et dans la philologie. Il a été infiniment trop bénin pour Génin. Je suis persuadé que si nous avions causé ensemble, le long d'un mur de jardin comme celui de Valognes, il aurait été beaucoup plus piquant, plus animé, plus *fouettant son homme* ; mais la cravate blanche de l'Académie des Inscriptions embabouine cet esprit qui a tant de trait quand il veut ! Un joli mot, c'est ce qu'il dit sur Nodier : il rêvait juste. — Je n'en ai encore lu que l'introduction ; je vous dirai prochainement ce que je pense du dictionnaire.

J'ai trouvé dans le paquet 2 *Prophètes*, — 1 *Dandysme*, — les 2 exemplaires poétiques, — et enfin le *Caen* aux pages blanches. Je dis encore : merci, à chaque coup, pour tout cela. Ces pages blanches de notre *Caen* m'ont produit l'effet et la sensation d'un bon lit bien blanc dans lequel on va tout à l'heure se coucher et s'étendre. Je vous assure que nous mettrons là des choses qui vous plairont. (N'oubliez pas les *Légendes !* C'est un cri qui va me devenir familier comme le *Delenda Carthago* de Caton.) Vous avez fait très bien d'écrire aux pages blanches le fragment sur Caen d'une de mes lettres, et ce fragment est si bien là en situation, que je regrette qu'il n'ait pas été imprimé de cette fois avec les autres épigraphes.

Is it all ? — Oui, pour le paquet, mais voyons votre lettre et continuons de dialoguer. Allez ! c'est la meilleure manière de s'écrire, c'est la seule qui puisse remédier à ce mal de l'absence, — commc disent les deux pigeons voyageurs, qui ne sont pas, ma foi, si bêtes !

Oui, mes articles sont toujours accrochés au *Pays*, et j'ai cherché à oublier cette angoisse en me jetant la tête la première dans mes deux romans. J'ai bien travaillé, ces deniers temps. Je mène, comme les deux chevaux de front d'un tandem, le *Des Touches*, dont vous avez copié les premières pages (à ce propos,pensez que vous m'avez promis de me recopier le premier chapitre sur un seul côté de page pour l'imprimeur; les autres chapitres sont très bien), et le *Château des soufflets*. Je vous demanderai,cher Trebutien,de me rendre le même service pour le *Château des soufflets* que pour le *Des Touches*.Mais ce ne sera pas avant votre retour de StMalo. Quand vous serez revenu, je vous adresserai mon unique manuscrit, — *pupillam auctorum nostrorum,* — et vous m'en ferez un double de votre fée d'écriture. Quand vous reviendrez, si l'ouvrage n'est pas fini,il sera du moins bien avancé. Combien serez-vous de temps là-bas ? Probablement vous n'en savez rien, — mais si peu de temps que vous puissiez y rester, n'oubliez pas de me donner votre adresse,car je veux vous y écrire. Mes lettres iront toujours vous trouver au fond de tous les horizons ! D'ailleurs, puisque vous retournerez les papiers de la Morvonnais, vous aurez peut-être des *bijoux* Guérin à m'envoyer.

Revenons aux matérialités. Vous me demandez si je suis toujours accroché au *Pays*. Oui, mais je vais me désaccrocher en leur envoyant des articles que je prépare. Du moins est-ce mon espoir. Je n'ai pas rompu entièrement avec les *Roues jaunes* et je ne romprai pas, vous le savez, que je n'aie un autre journal, un autre déversoir. Je sais gouverner mon mépris et ma colère,et mon cuisant désir de bâtonner des pleutres qui n'ont jamais cligné un œil sur la lumière d'un pistolet. Tout le temps que je n'aurai pas un autre journal, je subirai les faussetés,les terreurs, les lâchetés et la bêtise de celui-ci. J'ai maintenant en moyenne (le mal augmente) un article refusé sur trois,parce que j'ai trois choses qui m'empêcheront

toujours d'arriver : de la conscience, des doctrines, et une plume qui ne se ploie pas aux bassesses. J'ai oublié mes dégoûtants collaborateurs et des comptes-rendus qu'on serait heureux de me voir enlever, je les ai oubliés en travaillant à mes romans : diversion assez douce ! Mais je vais reprendre mon régime de crapauds et mes pilules empoisonnées, comme Mithridate. J'y suis résolu... quitte encore à échouer contre cet écueil fait avec de la boue infecte, des huitres malades et des polypes, — car nous avons tout cela dans cet agréable journal.

Interrompue, — puis reprise le soir.

Je puis donc vous envoyer le modèle de lettre pour Mimi. Vous la trouverez ci-contre. Mimi n'est pas Eugénie. Avec Eugénie nous aurions parlé un bien autre langage. Voyez si ceci vous convient, — et, dans tous les cas, changez, modifiez, intercalez, faites enfin ce qui vous plaira.

« Mademoiselle,

« Je suis un ami du frère que vous avez perdu, — George-
« Maurice, — et voilà ma raison pour vous écrire aujourd'hui
« cette lettre et pour vous envoyer ce petit livre, dédié pieu-
« sement à sa mémoire. Acceptez-le, non pour ce qu'il vaut,
« mais pour ce qu'il exprime. C'est un livre d'antiquités et
« d'archéologie qui n'aura peut-être pas pour vous un intérêt
« bien vif, mais vous y trouverez le souvenir exalté et profond
« que vous avez dans l'âme, Mademoiselle, et que je partage
« avec vous. Vous lirez cela comme vous liriez son épitaphe.

« J'ai connu Guérin en ... (date), je l'ai aimé et j'ai vécu
« avec lui dans une intimité, l'honneur de ma vie et ma meil-
« leure joie. Un homme qui a été un fragment de son cœur
« et qui est la moitié du mien, Jules Barbey d'Aurevilly,

« avait été le lien entre Maurice et moi. D'Aurevilly est resté
« pour Guérin mort ce qu'il était pour Guérin vivant, et lui,
« comme moi, nous nous occupons d'une publication des
« précieux écrits qu'il a laissés, étant aussi dévoués à sa gloire
« dans l'avenir que nous l'avons été dans le passé à sa per-
« sonne.

« Vous avez déjà entendu beaucoup parler de ce projet
« de publication, Mademoiselle. Il a été suspendu, retardé
« pour des raisons que d'Aurevilly a quelquefois exprimées
« à Mlle Eugénie, votre sœur, et aussi par des événements
« plus forts que tout ; mais jamais il n'a été abandonné.
« Jamais nous n'avons tenu quitte la Renommée de répéter
« le nom de Guérin, et nous avons toujours préparé en silence
« une édition dont nous voulons faire le mausolée de son
« génie.

« Lisez, Mademoiselle, une note de la XIIe page de mon petit
« volume, et vous verrez l'engagement pris devant le public
« de publier les *Reliquiæ* de Guérin.

« Cet engagement, Mademoiselle, j'ai voulu vous en faire
« le témoin, en vous envoyant mon petit livre. Je n'ai pu
« résister au plaisir de parler de Guérin au public, pour ainsi
« dire, devant vous, la solitaire et la sainte du Cayla. C'est là
« tout le sens de cette lettre que je vous écris. Il était impossible
« que je n'écrivisse pas à la sœur de Guérin, quand je parlais
« publiquement de Guérin. Vous deviez m'entendre, je devais
« avoir un écho au Cayla, puisqu'il y restait encore un cœur.

« Agréez, Mademoiselle, l'assurance d'un dévouement à la
« gloire de votre nom que vous pouvez mettre à l'épreuve,
« et l'assurance du plus profond et du plus ému des respects.

T.

Voilà la chose. Cela est fort clair, car il faut que la personne
soit non seulement touchée, mais comprenne bien. J'ai tout

concentré sur Guérin. Je n'ai pas parlé d'Eugénie, de notre publication à quelques exemplaires pour les superfins, de l'admiration que vous avez pour elle. Je ne connais pas Marie : il est des esprits d'une si étroite embouchure qu'il n'y faut verser qu'une idée à la fois. Si Marie vous répond comme elle doit vous répondre, nous avons bien le temps de lui parler de son admirable sœur. D'ailleurs, entre elles, les femmes sont toujours femmes ?... *Understand you*, baron de Trebutien ?

Je crois que j'ai épuisé tous les points d'interrogation de votre dernière lettre.C'est donc à vous de recommencer. J'attends une bonne lettre en réponse à celle-ci, — écrite au moment où la serre de l'aigle de l'inquiétude me tenait le cerveau. Vous m'enverrez, n'est-ce pas ? votre splendide collage avant votre départ pour Saint-Malo. Que je vous envie ! Vous allez revoir ma *mère*, la mer ! — Mille baise-mains au poète, et à vous comme je ne suis à personne !

J. B. D'A.

Paris, — dimanche. 55. — Août, 11 heures du soir. La fenêtre du balcon ouverte, temps superbe pour ceux qui voyagent, ciel constellé !

Si vous êtes revenu à Caen aujourd'hui, vous aurez en *sandwich* à votre thé de demain un article sur Gœthe, que j'ai mis à la poste au sortir de la messe ; mais la lettre de *retour* sera retardée de vingt-quatre heures, car, avec toute la volonté possible, je n'ai pu la commencer que ce soir. Avec vous je n'ai besoin de motifs ni d'excuses pour justifier mes retards. Je ne suis jamais paresseux, mais ma vie est dévorée par trente-six choses, comme un homme par une machine dans les rouages de laquelle il serait tombé ! Etes-vous à Caen, d'ailleurs ?... N'y êtes-vous pas encore ?... La mer a bien pu vous retenir quelques jours de plus. C'est par politesse pour elle, la *grande Fée verte*, que je vous écris avec cette encre de la couleur de ses flots. J'ai voulu vous rappeler son dernier regard...

J'ai reçu votre paquet et votre lettre. Nous allons d'abord, avant autre chose, parler de tous les deux. Le paquet *à surprises* a été ouvert avec le sentiment palpitant que j'éprouve toujours lorsque j'ouvre tout ce qui me vient de vous ! *Je vous remercie, je vous remercie, je vous remercie ! ! !* Combien de fois vous le dirais-je, mon Dieu ? Votre portrait m'a été des yeux au cœur. Il a fait lever en moi le passé du *Pont Saint-Jacques*, de la *rue des Carmélites*, du *père Ellouis*, et de cette grande toile que j'avais vue dans votre chambre, à certaine époque, et qui était vous, mais moins que vous ; car pour peindre une physionomie comme la vôtre, talent à part, il faut être plus qu'un homme du XVIIIe siècle et un

voltairien... Ce qu'était le père Ellouis. N'importe! la lithographie, telle qu'elle est, m'a fait plaisir. Je vous reconstitue, comme Cuvier, avec ces éléments; je vous reconstitue à l'œil, car j'ai de vous dans la tête, ou plutôt dans le cœur, un portrait plus ressemblant et plus beau que celui du *Gonfalonnier Soderini* par Léonard de Vinci, la plus belle chose que j'aie jamais vue en fait de portrait, par parenthèse. Le jour où je recevais vos surprises, je m'en allais passer la journée chez le marquis de Custine, à Saint-Gratien...

Interrompue et reprise. Lundi matin.

Je voulais passer la nuit à vous écrire, mais la fatigue m'a fait me jeter au lit hier soir. Je dépense tellement de fluide électrique dans la journée, que le soir j'arrive à des accablements et des besoins de sommeil qui sont toujours des trahisons; car le sommeil, avec ses affreux rêves, est pour moi quelque chose d'indiciblement douloureux. J'en suis plus brisé que de la vie même avec sa réalité. Je reviens à vous ce matin et à votre lettre du 29, datée de Saint-Malo. C'est une des meilleures, des plus intéressantes, des plus charmantes que vous m'ayez jamais écrites... Je connais le mal des pensées solitaires dans les chambres d'auberge... Je n'oublierai jamais mon voyage de Nevers à Saint-Étienne, en 1846, par le débordement de la Loire. Aussi je me suis retrouvé dans votre chambre à Saint-Malo. Soyez tranquille, notre unisson est complet, dans le sentiment comme dans la pensée.

Merci des fragments que vous m'envoyez de la lettre de Marie de Guérin. Le ton de ces fragments est de la plus noble tristesse, et d'une raison simple qui me donne bonne opinion de cette dernière des Guérin, la Fleur funèbre du tombeau des autres! — Elle me paraît digne de son nom. Guérin ne

voyait qu'Eugénie, il se perdait dans les rayons de son esprit, et Eugénie, à son tour, ne faisait conjonction qu'avec l'astre fraternel. Quoiqu'ils parlassent en très bons termes des saintetés de leur sœur Marie, cependant, pour eux, les grands poètes, elle était toujours un peu la Cendrillon du Cayla, intellectuellement parlant. Si nous allions découvrir, nous, que la Cendrillon est divinement touchante dans leurs cendres à eux! — la Cendrillon de leur poussière! Je vous conseille de lui répondre, et puisque voilà le premier anneau de la chaîne formé, d'y mettre le second.

Ah! vous avez vu Quemper, qui est un peu moins beau que l'Océan, mais qui nous apporte des richesses que tout l'Océan ne nous donnerait pas, puisqu'il nous apporte la *Bacchante* et autres perles de ce *souffleur de perles*, notre Guérin bien-aimé! Il n'est pas même le charmant pasteur Glaucus, ce pauvre Quemper; mais c'est un esprit qui a de la poudre d'or de l'esprit de Guérin dans les cheveux, et pour nous cela lui établit une supériorité incontestable. D'ailleurs, il est *en soi*, comme disent les allemands, spirituel, et il cause bien, ainsi que vous l'avez remarqué. C'est mon impression d'autrefois. Je crois comme vous, cher Trebutien, qu'il sera bon que je le revoie. Je n'y répugne nullement. Au contraire! J'ai su qu'il avait demandé mon adresse à Manuel (de Bacilly), un normand que je vois souvent, et je m'attendais presque à sa visite; mais il aura sans doute été obligé de partir pour Saint-Malo. Si vous avez relation actuelle et quelconque avec lui, vous pouvez lui parler de moi et *velouter le gazon de la pente* par laquelle nous devons revenir l'un à l'autre. Il est de notre génération. Grande affaire! Les gens qui sont venus après nous dans la vie me paraissent (aurais-je déjà des opinions de vieillard ?) si profondément crétinisés par l'amour de l'argent, — le caractère de cette société de pouilleux, — qu'il m'est impossible de voir sans dégoût toute cette misérable jeu-

nesse ! Quemper a aimé et doit aimer les choses de l'esprit, car on les aimait dans notre temps, et la récompense de les avoir aimées, c'est de les aimer toujours !

Merci aussi de votre légende du *Moine de Barbery*. On l'a déflorée dans cette abomination qui rapporte 30.000 livres de rente à Pitre-Chevalier et qui s'appelle le *Musée des Familles*, mais nous, nous soufflerons dans son calice et nous la ferons refleurir. Quand vous voudrez que je *réinfuse* la vie dans ce gracieux squelette, vous me le direz. Laissez-moi rabâcher : *Ne perdez jamais de vue vos Légendes !* Si le livre sur Caen est le *livre d'or*, le livre des Légendes sera un *livre d'émeraudes*, la pierre la plus mystérieuse, la plus attirante et la plus nourrie de rêveries que je connaisse, moi, le lapidaire enragé.

Je viens de relire votre lettre pour qu'il n'y ait pas de mailles oubliées à notre dialogue. J'y vois que votre lettre prochaine sera datée de Caen, si vous n'allez pas au Val demain. Puisque vous n'avez pas écrit, c'est que vous êtes au Val ou du moins que vous y êtes allé. Tant mieux ! Paquetez les souvenirs *guériniens !* D'ailleurs, le Val est, d'après Guérin, une belle chose, — toujours bonne à voir. Il faut voir la poésie des lieux dans les poètes, elle est plus là que dans les lieux mêmes, mais il faut que les poètes les voient pour y découvrir la poésie, et vous êtes un poète aussi, vous !

Ceci, qui me vient au hasard de la plume, me rappelle les lignes suivantes que j'écrivais il y a deux jours. (Mettez-les aux *Limailles*, s'il vous plaît.)

***

Je suis vraiment de ceux qui pensent que la meilleure manière de voir le monde, c'est de le voir à travers les grands poètes. Les poètes enfoncent les voyageurs et la réalité, et

donnent pour le monde de la portière de la voiture ce mépris sublime qui fait garder *sardanapaliquement* notre tête sur les coussins !

Et puisque nous *limaillons*, par accident, écrivez aussi aux *Limailles* cette autre pensée qui me tombe sous la main :

***

La lâcheté est le fond des esprits encore plus que le fond des caractères. On ne sait pas assez ce que la force de l'affirmation produit de trouble et d'effroi autour d'elle. Tout le mal qu'a fait le journalisme est venu de là : *savoir affirmer !*

Je ne crois pas que vous me donniez de démenti !

Vous avez bien fait d'être allé voir le tombeau de Chateaubriand, puisque vous avez recueilli sur ce tombeau une bêtise. Des capucines ! Ils ont peut-être cru faire de l'esprit en semant ces fraxinelles, quoiqu'il n'y eût au monde personne de moins *capucin* que Chateaubriand. Notre société est si spirituelle que le calembourg peut faire sa crotte sur le sérieux d'un tombeau. Je n'aime ni ne respecte Chateaubriand, mais j'ai récemment découvert en lui une corde qui fait nœud en moi. C'est la corde du mépris. Il la faisait joliment vibrer ! Ces jours derniers, je relisais Rancé, un mauvais livre où pourtant il y a un portrait du cardinal de Retz qui est, selon moi, de premier ordre, — de tout point un chef-d'œuvre ; et dans cette *chiffonnière* historique de Rancé, qui aurait dû être un prie-Dieu en chêne, avec sa tête de mort éclairée par des rayons sinistrement rouges de vitrail, j'ai trouvé un sentiment de mépris pour tout, qui a sa grandeur ! Positivement, dans *Rancé*, Chateaubriand fait aimer la mort. Quand on a trente ans, les tristesses de Chateaubriand vous embêtent comme si vous étiez Stendhal, mais plus tard

vous en comprenez le charme empoisonné, comme tous les charmes. Ne sont-ils pas tous des poisons ?...

Pardon de cette dérive. Je reviens à vous. J'ai déjà lu deux fois le dictionnaire de patois d'Êdelestand. C'est le commencement d'un peloton à dévider; mais que d'inexactitudes, même pour moi qui suis tout le contraire d'un savant. Jeanne Roussel, à elle seule, ma vieille bonne, en avait plus dans sa vieille tête que tout le dictionnaire d'Êdelestand. Que de mots que je sais et qui ne sont pas dans son livre ! Du reste, la prononciation variait (ou varie) de Saint-Sauveur à Valognes, mais je soutiens que je suis d'Athènes-la-Grande pour le patois. Les marchands de poissons de Barneville et les braconniers de la Plaise en savent plus long que les philologues... de Valognes ! et voilà mes maîtres à moi ! Je fonds en ce moment sur la Normandie comme Guillaume, notre duc, sur l'Angleterre. J'ai toute sorte de projets. Non seulement les Chouanneries, mais un roman en quatre volumes sur les Normands du xe siècle. Une épopée, *par la splendeur de Dieu !* comme disait encore le Conquérant ! Pour cela, je vais tout lire, — tout ce qui a été écrit sur notre pays. Vous me guiderez dans ces études. Je ne suis qu'un aveugle, vous serez mon chien et mon bâton.

A ce propos, je vais faire *immediately* un *sweet* article... sur une *Histoire des ducs de Normandie* que je viens de lire et qui est d'un nommé Labutte, que j'appelle, moi, *la buse*, pour mieux le nommer. Connaissez-vous cela ? Si je ne me trompe, il a été dans les bibliothèques. Il a, je crois, l'honneur d'être Normand. J'avais préjugé contre lui en voyant son livre pavoisé d'une préface de cette syphilis historique d'Henri Martin, l'infection même, et, comme souvent, le *préjugé* a été un *bien jugé !* On ne gâte pas un beau sujet plus que ne l'a fait ce Labutte. En fermant cette lettre, c'est de lui que je dois m'occuper. Si vous avez quelque chose à m'en dire, écrivez-moi immédiatement, car je désire que mon

article paraisse jeudi, ou du moins qu'il soit déposé au journal pour ce jour-là. Comme en fait de beaucoup de choses, mais surtout en fait de Normandie, vous êtes *ma loi et mes prophètes*, j'attends vos ordres et vos renseignements, si vous en avez.

Voilà aussi mes huit pages ; nous nous écrivons des lettres octogones comme des monuments ! Ah ! n'écrire qu'à vous, que pour vous et presque que de vous, voilà ce qui occuperait divinement ma vie ! Saluez le poète et continuez de m'aimer !

Votre

Jules BARBEY D'AUR.....

Samedi. Du 21 septembre au 22, car nous sommes à une heure et demie du matin. 1855.

Mon cher ami,

Demain ou plutôt aujourd'hui (vu l'heure) je mettrai à la diligence du soir (rue N.-D. des Victoires), mon *Opale arlequine*, c'est-à-dire mon manuscrit du *Château des soufflets.* Il y a deux heures, mademoiselle Adèle de Bachelier le cousait devant moi de ses adextres mains dans une toile cirée qui a vu déjà la Normandie : *expertæ crede Robertæ !* Nous avons beaucoup parlé de vous, en faisant ce paquet puéril, mais solide. Vous admirerez les vignettes de l'adresse, faites par votre ami l'*anti*-Bouet, un monstre en dessin, comme l'*anti*-Lion, dans l'histoire naturelle de Fourier. J'ai voulu exprimer par ces hiéroglyphiques barbouillages le *château (vide !)* et le : *des soufflets.* Il y en a trois qui ressemblent à tout ce qu'on voudra. Mademoiselle de Bachelier, qui est une romance en robe bleue, a mis, de sa main, un cœur au bout d'un des soufflets. Ce détail vous peint la tendre fille ; mais moi, Trebutien, j'ai mieux à vous offrir qu'un cœur soufflé.

Pardon de ces sottises. Le paquet contient seulement ce *Château des soufflets*, qui ne sont pas ceux dont se servait le fils Oculi quand son père saint Éloi forgeait, (un rabelaisien comme vous a dû parfois chanter cette chanson). Il y a soixante-cinq grandes pages de mon écriture. Si je compte bien, au moins douze feuilletons, et je n'ai pas fini. J'en aurai au moins vingt. Plus, j'y ai joint quelques feuilles à copier du manuscrit *Des Touches. Ecco il sunto !* Je ne vous dis point : Soignez-moi cela. Cela perdu, avec mon horreur

des copies, il est bien probable que je ne le retrouverais plus dans un des plis de mon cerveau.

Vous êtes un homme de si grande harmonie, un artiste si symphonique et si *pieux à l'effet d'ensemble,* que je ne vous dis pas non plus : *Lisez ce manuscrit dans son ordre de pagination.* Vous savez que je tiens à votre impression. Vous n'êtes pas pour moi seulement une main, vous êtes un esprit. Je suis bien sûr que vous lirez comme il faut lire, — c'est-à-dire page par page, *lisant et ne parcourant pas,* et souffrant le reploiement et le soulèvement du rideau par l'auteur avec ses gradations voulues et réfléchies. Tout ceci n'est qu'une nouvelle. La première chose que je ferai après les *Soufflets* et *Des Touches,* ce sera quelque chose de vaste et de fortement intrigué. Mais comme sentiment et groupe simple, dans un coin de paysage, ce *Château des soufflets, auquel je veux intéresser comme à un homme,* n'est pas mal *repoussé.* Il y a là un ton de récit brusque, hardi, familier, qui n'est pas le ton de tout le monde, et pour les poètes, chez qui un motif joué devient un poème, il y a là aussi soubassement pour une belle rêverie. Calixte vous plaira-t-elle, à vous ? Sultan d'ascétisme, jetterez-vous le mouchoir à cette martyre chrétienne, qui, j'espère, est plus vraie, plus humaine et moins théâtrale que Cymodocée, et qui meurt des morsures de son père, — à sa manière un terrible lion ! Vous verrez !

Si tout cela vous plaît, j'aurai confiance en moi et je patienterai avec la gloire... Sainte-Beuve me disait l'autre jour : « Il n'y a entre vous et la renommée que la pellicule la plus fine ». Mais moi je trouve que ce poulet sacré est affreusement lent à sortir !

Je me suis bien douté, ne voyant pas venir votre lettre l'autre jour, que vous aviez gardé la mienne pour le thé du lendemain. Le retard ne m'a pas, du reste, aussi contrarié que votre amitié pourrait le craindre. J'ai écrit à l'abbé, qu'on m'a dit être évangélisant au Bon Sauveur, non de Caen,

mais d'Êtienville. Il y a des siècles qu'il ne m'a écrit, et pourtant je lui ai appris dans le temps que je n'étais plus un parleur creux de catholicisme,et que la table sainte avait revu le gardeur de pourceaux. Concentré dans les joies de l'autel, il ne m'a point parlé la sienne, et cela a manqué à ma faiblesse... Mais que voulez-vous ? c'est un prêtre, — et dans cette mer de la charité universelle, l'affection fraternelle tombe sans bruit et se noie comme une larme d'étoile dans l'autre mer !

Réponse à votre question ! Il ne m'a point parlé non plus de mes gouttelettes de sang, — mes poésies. Les a-t-il reçues ? C'est bien probable. Ils auront été exacts à Avranches ; mais, encore une fois, les occupations du prêtre sont un manteau pour envelopper, cacher et étouffer tous les torts.

Ne m'outragez pas en insistant sur le plaisir que je vous ferai en incubant notre introduction au *Livre de Mystère* (nos reliques *Eugéniennes*). C'est le fil d'or qui se mêle au fil noir des préoccupations que je file en ce moment, mon cher ami. Je ferai les lectures que vous m'indiquez. Allez ! conseillez-moi toujours. Je vous promets un bel ivoire, mais soyez sûr que la vraie galerie des Guérin est dans mes lettres, — un trésor pour vous si je deviens jamais une pièce de cent sous de célébrité.

Je pense que vous aurez reçu la réponse de Mimi quand cette lettre vous arrivera. J'attends donc prochainement signe de vie. Dans tous les cas, le mot de la sécurité, dès que vous aurez entre les mains le paquet expédié ce soir. Jusque-là, pour moi, chiffonneries d'inquiétudes. Un mot, même avant d'avoir lu ! Adieu, bonsoir et bonjour, car l'heure qu'il est m'autorise à mêler dans nos sentiments les choses du soir et de l'aurore. Dormez-vous pendant que je vous écris ? Ne faites-vous pas quelque mauvaise veille ? Je viens de me mettre au balcon ; la nuit est froide, constellée, d'un azur

noir, avec une voie lactée qui ressemble à du lait tourné. Je me suis mis à regarder à l'horizon du côté de Caen, — puis du côté de la Bastide, et je suis rentré à vous griffonner cette dépêche, qui mérite ce nom, tant elle est dépêchée ! Quoique Paris ronfle là, à mes pieds, sous ses *veilleuses* de reverbères, le silence est aussi profond que dans les carrières de Carpiquet. Je n'entends rien que le bruit de ma tempe, et de temps à autre le traînement lassé de quelque cabriolet retardataire qui s'en retourne, sur ses roues endormies, à la barrière de Vaugirard.

Adieu encore. — Je me sonne à moi-même le couvre-feu de l'amitié et je mets sous sa cendre chaude un souvenir pour le poète, qu'il acceptera comme un marron.

A vous *for ever !*

J. Barbey D'AUREVILLY

Mardi 3 heures.

I am anxious. — Vous avez, mon cher ami, dû recevoir dimanche une lettre de moi, — écriture verte comme les Aigles des chants grecs, — laquelle vous annonçait mon *Château des soufflets*, parti samedi soir (bureau Notre-Dame des Victoires). C'est moi-même, dans ma propre majesté, qui l'ai fait inscrire et partir ; ainsi pas d'erreur à cet égard. Cependant, hier lundi, pas de lettre ! Aujourd'hui non plus, et il est trois heures passées. *Quesaco ?*

Vous êtes l'amitié, la bonté, l'exactitude ; moi, je suis l'amitié, l'impatience et l'inquiétude, vous le savez. Seriez-vous malade ? Voilà l'idée qui fouaille ma cervelle avec un fouet de quatorze lanières, auprès duquel celui de Némésis n'est qu'une lanière de quatre sous !

Dans ce cas, vous avez le poète, qui aurait pitié des anxiétés d'un ami.

J. Barbey D'AUREVILLY

Je n'écris pas un mot de plus, et je chausse mes bottes pour jeter moi-même à la poste ce mot alarmé.

Paris. — Vendredi soir. (Novembre 55.) Minuit juste !

Vous avez bien le droit de vous vanter que vous pouvez tout sur moi, Trebutien ! Je rentre par une pluie *crachinante*, harassé de corps et d'esprit, ma journée ayant été rude, et pour ne pas me jeter sous mes couvertures la tête la première, il faut que je pense à vous épargner un *spleen* pour dimanche prochain. Je connais le *spleen* pour mon compte, le spleen qui a des causes bien plus terribles que le spleen anglais qui n'en a point : « *Ne fût-ce qu'un paragraphe* (dites-vous), *ne fût-ce qu'une phrase, je compte sur quelque chose.* » Compter ! ah ! vous savez me prendre comme il faut, traître ! Il y a des mots auxquels je ne résiste pas ! La confiance que vous me montrez me ferait vous écrire *in articulo mortis*. Vous aurez donc *quelque chose*, et *peu*. *Peu*, mon cher ami, parce que je suis presque *collé sous bande* jusqu'à la réponse nécessaire de Marie-Mimi à nos questions. Laissez-moi vous répéter encore que ce que je veux, c'est une notice, et non de l'endoctrinement littéraire qu'il faut laisser aux Trissotins ; or, pour une notice, rien ne peut remplacer ou suppléer les faits demandés que j'attends pour continuer.

Cependant nous ne perdrons pas notre temps aujourd'hui. J'ai reçu tantôt votre épreuve, et voici quelques corrections et observations que je soumets à votre sagesse, ou que j'y impose, — à votre choix !

— Le titre ne me déplairait pas, si, au lieu de : *Publié par Jules Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trebutien*, il y avait : *Publié par G.-S. Trebutien et Jules Barbey d'Aurevilly*. Dans cette publication, comme partout où nous serons, vous devrez

toujours passer devant moi, et ce sera ma joie, et, toute modestie et compliment à part, ce sera justice. Mais ici c'est plus que justice. La publication d'Eugénie est votre idée, votre œuvre, votre âme, votre argent. Tout ce qu'un homme peut mettre dans une chose, vous l'avez mis dans celle-là, et vous devez la signer hardiment avant tout autre. *Me ! Me ! adsum qui feci !* Sur ce point, cher Trebutien, je ne puis être ramené ; ainsi n'essayez pas ! Memor. Je n'ai pu comparer les deux modèles de titre (ainsi que disait votre lettre), puisque je n'en ai encore reçu qu'un. Est-ce celui de l'*effet mystérieux* qui n'est pas arrivé ?

Dans la dédicace (pardon des ratures, — cela tient aux préoccupations), pas de fautes perceptibles à mon œil, mais le vôtre est plus microscopique. Seulement, après « *Elles sont à vous, Mademoiselle* », mettez un point (.), car la phrase est finie.

L'écusson virginal est bien, — élégant et net. Je l'aimerais mieux haché cependant, et malgré la raison, de coutume anglaise (est-ce cela ?), que vous m'avez donnée, je crois, dans une de vos lettres. Les hachures sont un langage et votre écusson *tout blanc* dépayse ceux qui ne sont pas aussi savants que vous. Quand il s'est agi du mien, sur mes poésies, beaucoup de mes amis se sont plaints... de ce qu'ils ne comprenaient pas.

Dans la notice : Au commencement, je voudrais en chiffre romain (I). — A la 2e page, il y a « livrés aux prostitutions qui rapportaient » ; corrigez et mettez : « aux prostitutions qui rapportent ». A la 4e page, il y a « le génie de Guérin, ce grand poète naturaliste, embrasse le monde » ; corrigez et mettez : « embrasse le monde avec ses horizons et ses paysages ». A la 5e page, il y a : « Elle sera pour ceux qui la liront l'aurore du jour de son frère. Comme l'Aurore elle a des larmes » ; corrigez et mettez : « Elle sera pour ceux qui la liront l'Aurore du jour de son frère ; une aurore qui a aussi

des larmes ! » A la 6e page : « Le matérialisme contemporain » ; il faut : « Le Matérialisme contemporain ».

Voilà, mon ami, les pailles de notre acier. Faites-les disparaître ! Voici maintenant le *peu* que vous aurez. Je vous envoie ce qui est en dehors d'Eugénie et ce qui conduit à Eugénie, — le mot convenable sur sa famille. Quand je ferai la notice sur Guérin, je serai plus explicite et plus étendu sur ce chapitre. Eugénie n'est qu'une aube pour tout : le point gris et rose où le soleil va se lever. Je vous rabâche cela et vous le remâche comme un vieux matelot sa *chique*. Je tiens beaucoup à ce que nous ayons la même conception de la notice sur Eugénie. Ainsi, par exemple, vous m'avez envoyé des détails sur le *Guildo*, — sur votre pélerinage là-bas, sur le château si noblement acheté par M. de Largentaye. Tout cela est intéressant et doit être dit ; mais est-ce bien dans la notice sur Eugénie ? Un mot peut être touché, mais les détails appartiennent impérieusement à la notice sur Guérin. *Hic est locus !* non ailleurs. Nous nommerons Quemper et Marzan parce qu'il faut les lier à la publication du frère ; et même vous, dans vos relations écrites avec eux, vous leur ferez comprendre ce que je vous dis et vous leur ferez entendre que je dois parler d'eux plus au long dans l'autre notice. Le plus fort lien, c'est encore l'espérance ! Nous les tiendrons mieux par l'espérance que par la reconnaissance, malgré la noblesse de leurs cœurs. Tel est le dessous de toute poussière. Réfléchissez à cela, mon cher Trebutien : je geste l'enfant dans ma tête, en ce moment, et comme la mère je sais mieux que personne ce qui convient à cette créature mienne que je porte aux flancs de mon front ; mais comme nous sommes les deux lobes du même cerveau, vous réfléchirez et vous finirez par penser comme moi. Ne galvaudons rien, par la voracité à manger au premier service ce qui ne doit être goûté qu'au second.

Maintenant, excusez cette longue incidente, je reviens.

— Après ces derniers mots : « est plus difficile à trouver », le chiffre romain II, et ainsi :

II

Pour qui croit à la forte influence de la race.........
....
....
.... la mélancolie des lagunes !

Là ! — vous n'en aurez pas d'autre pour aujourd'hui, mon cher Trebutien. J'ai resserré les détails donnés par Eugénie, mais tout ce qui *constelle* est ici. J'ai fait cela parce que nous sommes des chiens d'aristocrates, qui mangerions les flancs de la démocratie, comme les chiens mangeaient les flancs de Scylla, si nous pouvions. Ensuite, parce que c'est peut-être une dot que nous constituons (en rappelant ces choses) à la petite Caroline, la nièce de Maurice. Il y aura peut-être quelque part en France, d'ici dix ans, un cœur assez élevé pour vouloir entrer dans cette famille dont nous époussetons les vieux portraits, et y apporter la seule richesse qui n'y soit pas, — la Fortune. J'ai cité Eugénie le plus que j'ai pu, et ce sera toujours de règle générale pour moi dans la notice, mais j'ai mis un peu de frange à sa robe, et cette frange accompagne assez bien les chevilles de notre chère Muse. Tout cela peut aller, en attendant la réponse de Mimi. Quand je l'aurai, je ferai mon bond, — ce bond que je ne couperai plus en plusieurs élans.

Adieu et bonne nuit. J'ai droit à aller me coucher, il me semble. Je meurs de fatigue et de froid, — près d'une cheminée vide et noire, — triste spectacle ! Je vous ai envoyé mes chiquenaudes sur ce nez d'Ampère, qui est une trompe de vanité. Je vous fais mon compliment de n'être pas allé

chercher le cahier vert dans l'antre du monstre qui le garde. Je conçois le chevalier espagnol qui alla chercher l'éventail de sa maîtresse dans le fossé du lion et qui le rapporta ; mais un lion, c'est généreux, et la tête à qui vous avez affaire a deux gésiers à la place du cœur.

Mille choses au poète, et à vous — tout !

J. Barbey d'Aurevilly

La Bastide d'Armagnac. Vendredi, 19 janvier 1856.

Aujourd'hui nous pouvons causer un peu. J'ai mes coudes plus largement étalés sur ma table. Je suis dans les voluptés du peignoir, — un feu de pins odoriférants derrière moi, brûlant dans une large cheminée, si courte que le soleil tombe sur le brasier quand il fait du soleil; — les maisons ici sont très basses. Dans la Lande, le toit s'en va mourant jusqu'à terre. Au dessus de pareils toits, les cheminées n'ont que deux coudées. Cartouche eût adoré ces cheminées-là. — Enfin (comme chez Talleyrand), devant le feu, ma fenêtre est ouverte; et du vallon, que je domine, le bruit me monte du plus chuchotant des *écoute-s'il-pleut*, comme nous disons en Normandie ! J'ai du café sur ma table. Dessous, un magnifique chien de chasse qui s'est pris de passion pour moi. — Une vapeur de migraine à la tête, influence d'une soirée oû j'ai pensé à vous et où j'aurais fait de la conversation avec charme, si vous aviez été là... Voilà, mon cher Trebutien, *du sein de quelles circonstances intérieures* je vous écris et *renoue mes* deux bouts !

Je ne puis vous accuser encore réception du paquet de Roquefort. La personne de la poste d'ici, qui devait le réclamer pour moi, l'a oublié, mais ne l'oubliera pas ce soir. Seulement, ce soir, le paquet m'arrivera à minuit, et cette lettre file vers vous à neuf heures. Je l'attends avec des démangeaisons... Quand je l'aurai reçue, je vous commencerai la très courte liste des personnes de ma connaissance dignes de posséder *notre* chef-d'œuvre ; mais nous discuterons chaque nom *inter nos*, car il ne faut pas sacrifier nos exemplaires : il ne faut pas donner de pareilles oranges à messieurs

les pourceaux. Ce que je ferai de mon côté, vous le ferez du vôtre. Nous décorons les gens à qui nous offrons un pareil livre. J'écrivais hier à Sainte-Beuve : « Si blasé que vous puissiez être de vos succès, l'opinion d'une femme comme mademoiselle Eugénie de Guérin peut fleurir l'amour-propre le plus difficile, et vous ne mettrez pas sans émotion à votre boutonnière cette fleur d'héliotrope sauvage, cueillie pour vous aux rampes de la Terrasse du Cayla ». Ah ! la flammèche du poète, je la ferai partir de ce foyer, s'il n'est pas éteint et si un bout du tison que fut *Joseph Delorme* y fume encore !

J'ai, je crois, répondu à toutes les questions de vos lettres, mon cher Trebutien, moins une pourtant que je n'oublierai pas et que j'ai gardée pour la dernière. C'est votre opinion sur Audin. Cette opinion, en ce qui concerne Léon X, est intégralement la mienne et je vous le prouverai. Le travail que je *volve* et prépare n'est pas un discours d'académie où le blâme lui-même fait la bouche-en-cœur. Je n'aurais pas voulu me charger d'un travail où je n'eusse pas joui de toute mon indépendance de jugement. Je ne fais pas un éloge d'Audin, je fais une biographie, et une biographie d'Audin est une occasion excellente de dire beaucoup de vérités et de les envoyer à leur adresse. Dans beaucoup de livres, la vérité, quand on ose la dire, reste sous le boisseau. Mais ici, non ! Audin a un public. Il est admis dans les bibliothèques épiscopales. Le clergé qui lit, le lit. Il me prend en croupe derrière sa renommée, comme les cuirassiers prenaient autrefois les dragons... Je suis une espèce de dragon à ma manière ; je suis de pied et de cheval, une double nature de soldat, comme l'était le dragon dans son institution première. Audin, qui est un charmant chroniqueur, un polémiste habile et très souvent un poète ; Audin, qui est bien supérieur comme esprit à Ozanam, auquel le P. Lacordaire délivre des brevets de gloire comme s'il était le grand Chancelier de cet ordre-là ; Audin, qui a rendu des services *intellectuels*

énormes, a parfois des faiblesses d'opinion, ce que j'appelle de *mauvaises tendresses*. Quoiqu'orthodoxe, il est, pour des esprits aussi *ducs d'Albe* que les nôtres, très souvent dans l'erreur. Les jugements sur Léon X, Érasme (le plus lâche des gueux et le génie des gens vulgaires), et Thomas Morus lui-même, sont plus que faux, ils sont mous. La Renaissance a pénétré Audin de son poison, qui est un parfum. La babiole des arts, les sornettes des lettres, ont charmé cet esprit curieux et sensible, et qui n'a pas en lui, décidant de tout, la *Raison d'État* qu'il fallait pour expliquer grandement le XVIe siècle. Vous voyez que ma sympathie pour Audin ne m'aveugle pas et que je parlerai de lui plus haut que lui, et les yeux ouverts.

Interrompue encore ! Samedi.

Ma foi ! j'ai voulu attendre le paquet. Il m'est arrivé à une heure du matin. Soyez tranquille, il contenait bien ce que vous m'avez annoncé. Je l'ai défait avec l'émotion que vous faites naître en moi quand vous m'envoyez *qualche cosa*, paquets ou lettres. Le volume n'est pas charmant seulement ; il est superbe et a grand air. Vous êtes toujours l'*imperatorius Editor*. C'est l'art même et le goût !

La couronne est très élégante sur cette pointe d'écusson virginal. Nous ne sommes pas dans la *règle héraldique* avec notre *tymbre sur un écu de damoyselle*, mais il ne faut être puritains en rien, pas même en blason, quand on a un ami qui a la grâce de M. Le Flaguais, *notre donateur*. Voici l'inscription qui m'est venue en pensant à lui, et que vous écrirez sur son exemplaire en la signant de nos deux noms et de notre main : *Au poète les choses poétiques ; les choses de l'amitié à l'ami !* La règle, en inscription, est d'être *court* et

plein. Celle-ci n'est pas mal. J'ai mis sur un exemplaire des *Prophètes* (que vous m'envoyez) et que j'offre à M. de Malartie, auteur d'une *Histoire de France* (manuscrite) qu'il m'a communiquée : *Hommage de qui aime l'Histoire à qui sait l'écrire !* Hein ? c'est le style de la chose, je crois.

My table is full ! Je touche à la fin de ma quatrième page. Adieu donc et écrivez-moi. Le chemin de fer est fait et je crois pouvoir assurer qu'il ne se passera pas beaucoup de mois que je ne vous offre à déjeuner chez Lagouelle, un dimanche matin, pour conjurer le spleen. Ah ! quelle causerie, mon cher Trebutien ! Que votre prochaine lettre soit longuette ! Dites-moi les noms de ceux que vous honorez à Caen assez pour leur offrir ce *diamant bleu de M. Hope* qui s'appelle les *Reliquiœ* d'Eugénie.

Adieu et à vous, — comme une épée est à la main.

J. Barbey d'Aurevilly

Avez-vous reçu la Ninon, qui a paru ?
Que dit Marie ?

Le Jeudi gras. 1er fév. 1856. La Bastide d'Armagna.

Mon cher Trebuce,

Je vous écris pour votre dimanche, puisque les lettres — grâce à cette *moins* damnable invention des chemins de fer qui nous rapprocheront un jour — ne mettent plus que deux jours à arriver. Cependant, *vecy l'encloueure !* On me dit à l'instant même que le chemin de Bordeaux à Paris est dans le plus déplorable état, et qu'il ne va guères plus vite que n'allait le coche

Dans ces beaux jours que nous n'avons pas vus !

Arriverai-je donc à temps pour me trouver nez à nez avec votre spleen et pour lui mettre le pied au contraire du nez et du visage ?... Pardon de cette *rabelaiserie.* C'est aujourd'hui le Jeudi gras, et nous sommes pour les *vielz langaiges* et les vieilles coutumes. J'ai eu, ce matin, deux bœufs gras *jocquetant, brimballant* et *virevouchant* devant ma porte à auvent italien, comme si j'avais été *seneschal d'Armignac* pour le service du *seigneur Roy !*

Eh bien, très cher, et l'effet des *Reliquiæ* où vous êtes ? Avez-vous reçu des nouvelles de Marie-la-trembleuse, — tremble dans l'air calme, et, comme disait son frère de madame de Maistre : « Herbe haute tremblant dans la lumière ? » L'herbe haute n'est plus maintenant... Quemper, qui fait les beaux bras chez Pitre-Chevalier, me mande mademoiselle de Bachelier, et *jabote, jabote, jabote* en des *cacquetaiges* infinis, vous a-t-il répondu vivement, franchement, comme un mâle et non comme une femelle ? Je crains bien

que ce ne soit une linotte coiffée, que cet homme-là. A qui avez-vous offert notre flacon du sang d'une sainte, *coupé* par des larmes de *fée?* Quels *suffraiges* avez-vous obtenus ? Moi, mon ami, je vous envoie sous ce pli l'affreux petit griffonnage de maître Sainte-Beuve. Il est correct et homme du monde dans ses relations, aussi m'a-t-il répondu presque immédiatement. Vous garderez, si vous *duit*, ce gracieux *proupos torche culatif* (toujours Rabelais et le Jeudi gras!), dont, comme expression littéraire, je n'ai été *brin* content. Je savais bien que Sainte-Beuve ne pouvait juger l'âme d'Eugénie; mais il devait mieux dire, lui, le liquoriste et l'*alquemiste* du bien dire, de cette adorable *diseuse* qui a trouvé la pierre philosophale de l'expression. Il m'écrit de vieilles phrases savetier ; il m'envoie les vieux fonds de pot de ses anciens élixirs. Si l'article qu'il nous promet dans l'*Athénæum* n'est pas plus fort que cette lettre, ridée comme une douairière, Sainte-Beuve passera à jamais dans le bataillon des vieilles femmes, impossibles à rajeunir, car Eugénie pouvait faire ce miracle : Rajeunir une imagination décadente et vivifier une âme engourdie! Tant pis pour Sainte-Beuve ! Comme il citera des extraits, Eugénie fera bien ses affaires toute seule. Et, pour les sots, le nom de l'académicien chaperonnant ce beau faucon, privé par la douleur, aura servi et produit son effet. Nous n'en demanderons pas davantage.

C'est, en effet, le caractère du livre d'Eugénie, mon cher Trebutien,de plaire et d'enchanter à toutes les hauteurs des esprit. Les forts, les délicats, les fins, les stylistes, tout ce qui a de l'*art* quelque part, dans un coin de son être, l'adorent, et je n'ai pas à dire pourquoi. Ils sont organisés pour l'aimer ; mais les gens vulgaires l'aiment encore parce que son livre est l'expression des sentiments les plus naturels. Il n'y a qu'un petit nombre d'âmes qui puissent comprendre le cœur et les sentiments *à double nœud* de mademoiselle de Lespinasse, mais tout le monde comprend une sœur qui

pleure son frère, et voilà ce qui peut faire un jour un véritable succès de *nombre* à Eugénie, malgré la haute origine et la qualité de son talent. Je vois cela ici où je suis, mon cher Trebutien. Je vous jure qu'il n'y a rien de moins littéraire que ce pays-ci, et ç'a été une explosion d'enthousiasme, — et d'enthousiasme vrai. Tout le monde a pleuré quelqu'un. Toutes les familles ont au flanc quelque blessure, ancienne ou fraîche. La douleur d'Eugénie a donc été comprise, et la force de son expression, traduisant des sentiments généraux, n'a plus été le *livre fermé* qu'elle est toujours quand elle s'applique à des sentiments exceptionnels. Vos deux volumes sont donc dévorés et courent le pays comme deux roues. On me les demande comme on demandait autrefois du bois de la vraie croix. J'en ai donné un à une femme qui dessine bien et qui va l'illustrer de dessins faits par elle, avant de le faire magnifiquement relier. Cette femme est la comtesse de Malartie, la nièce du chancelier Pasquier, qui touche par sa famille et ses relations au plus grand monde, là où précisément nous voulons *produire* Eugénie, cette fille d'en haut! L'autre volume me sert à aiguillonner l'opinion, et je ne le donnerai qu'en m'en allant d'ici et à des mains utiles. Le placement de chaque exemplaire de notre volume doit être un placement d'*usurier de génie.* Il doit nous rapporter deux cents pour cent ou nous serions des imbécilles.

Rapporter, — c'est-à-dire nous faciliter la publication du frère, et c'est pour cela, mon cher ami, que je vais vous donner un conseil. J'ai pour ami un spéculateur très fameux, qui a créé bien des mauvaises choses dont il répondra devant Dieu, car il a créé le *Siècle,* le *Droit,* le *Charivari,* la *Caricature,* mais n'en est pas moins un grand spéculateur, un grand homme d'affaires, avec une aptitude de premier ordre, *commercialement parlant.* Cet ami (il m'a promis son dévouement, il a foi en ce que je puis valoir, lorsque tant de gens me discutent,) est administrateur-général du *Constitutionnel*

et du *Pays*, et il ouvre en ce moment, appuyé sur des capitaux considérables, une maison de librairie qui doit jeter du premier coup quatorze cent mille volumes sur le marché européen. Je sais tout ce qu'il y a à dire sur cette spéculation, sur cette réimpression de tant de livres dignes, la plupart, de la justice du Saint-Office ; seulement je vous fais observer qu'il ne s'agit pas de nos idées et des choses que j'empêcherais si j'étais un homme d'État, ayant le pouvoir dans les pattes. Il s'agit, pour nous, de trouver un éditeur à Guérin, et qui sait ! l'homme que je vous dis pourrait le devenir. Si Quemper n'est qu'un dénicheur de merles, nous serions attrapés, attendu que ce n'est pas de merles que nous avons besoin. M. Dutacq (vous connaissez bien ce nom) a été l'ami de cœur de Balzac. C'est son exécuteur testamentaire. Il a, comme tous les hommes qui ont aimé les grands esprits, quelque chose de plus généreux qu'un marchand. Il a des jours où il est artiste... plus artiste que spéculateur. Avec nos chefs-d'œuvre *Guériniques*, nous pouvons arriver dans un de ces jours-là... et d'autant que mes relations avec Dutacq sont presque journalières, à cause de sa position au *Pays*. C'est pour lui que j'ai fait l'extraction des *Pensées*. C'est pour lui que je ferai une *Vie de Balzac*, qui sera placée en tête du volume de ces pensées, — retardé, vous le savez, par les *coglioni* du *Pays*, qui ont trouvé les pensées de Balzac trop monarchiques et trop catholiques pour le journal de l'Empereur ! !

Tel est l'homme et ma situation avec l'homme à qui je vous conseillerais d'envoyer notre petit volume. Il en sera énormément flatté. D'abord tout ce que j'écris, pour lui, est poudré avec du feu. Il m'aime *en* Balzac. Ce grand homme et sa mémoire font ciment entre nous. Dutacq, indépendamment du goût qu'il a pour mon genre d'esprit, est bibliophile, curieux d'éditions et de livres rares. Votre merveille typographique le ravira et brillera au premier rang parmi ses

dix mille volumes. Il lira les *Reliquiæ*. Il a un bon sens rare. C'est un normand, et il appréciera tout de suite le genre de prospectus que peut faire un pareil livre aux deux volumes de Guérin. Moi, je le *chaufferai* comme je sais *chauffer*, et peut-être fera-t-il notre affaire comme nous voulons qu'elle soit faite. C'est là une carte à jouer !

De tous les exemplaires que nous avons à placer avec intelligence, celui-là que vous enverriez à Dutacq serait, dans le jeu des possibilités humaines, un des plus intelligemment placés. Repassez, en prenant votre thé, tout ce que je viens de vous faire lire, et puis décidez... *Age quod agis !* Je vous ai promis de discuter avec vous l'*opportunité* de chaque envoi ; je commence aujourd'hui, et sérieusement, comme vous voyez.

Si vous vous décidez dans le sens où la décision serait l'envoi du livre, envoyez à cette adresse : A Monsieur Dutacq, administrateur des journaux le *Pays* et le *Constitutionnel* (bureaux du *Pays*), faubourg Montmartre, 15. (Personnel). Ce n'est pas tout. Vous écrirez de cette belle écriture décorative faite pour les inscriptions et que personne n'a comme vous : « Offert à M. Dutacq par Trebutien, au nom de J. Barbey d'Aurevilly et au sien propre. — Les amis de nos amis sont nos amis. »

Rien plus ! Vous n'aurez pas besoin d'écrire. J'écrirai d'ici, quand il vous plaira, comme je l'ai fait pour Sainte-Beuve, et tout ira bien !

Sous le cachet de votre dernière, mon cher Trebutien, vous me disiez que vous veniez de recevoir ma seconde lettre. J'ai cru, d'après cela, que nous *dialoguerions* quelque peu ; mais aucune *Caennaise* ne m'est venue. Je ne vous en fais pas de reproche. Vous n'avez pas le temps *musant* que nous avions ici, et je dis *avions*, car ce rêve de soleil, ouaté comme la robe de Peau d'Ane, a été emporté par le vent comme la cape de la tête d'une bonne femme. Le vent d'ici

vaut le vent des bords de nos mers. Il siffle et se lamente admirablement dans ces Landes, où rien ne s'oppose à sa chevauchée et à son passage, et il y a des moments où il est aussi imposant que la foudre. Dimanche et lundi je crus que le ciel se faisait Normand pour me plaire. Nous eûmes une *pluie d'abat* qui rendit les vêpres aussi belles qu'elles puissent être, — quand la pluie est fouettée contre les vitres, qu'on ne voit presque plus dans l'Église, malgré les points lumineux et lointains des cierges qui *tigrent* l'obscurité tombante, et que le chant des Psaumes verse sa puissante monotonie dans tout cela ! — Quand je suis aux vêpres, la rêverie se mêle toujours à ma prière et il y a toujours à côté de moi une chaise vide *pour vous.*

Adieu, mon ami. Voilà presque une dépêche pour la longueur et le poids. Qu'elle en soit une pour aller vers vous, et qu'elle m'en ramène une autre — dépêche — pour venir vers moi !

Votre *faithful,*

J. Barbey D'AUREVILLY

Voici Ninon. J'attends pour vous l'envoyer un article sur le docteur Tessier, — un médecin catholique.

Bastide d'Armagnac, 6 mars 1856.

Je n'aurais qu'un quart d'heure aujourd'hui, qu'il serait pour vous. Je ne voudrais pas que la *Dominicale* pût vous manquer au thé de dimanche. Seulement ne vous attendez aujourd'hui qu'à deux ou trois gouttes de laudanum pour endormir votre *spleen.* Je patauge en ce moment dans le Floquet, que j'ai tout lu *(oime!)* avec le Bausset sous les yeux, — deux bœufs du même attelage, lents, graves, laborieux, pesants, mais... mais vous savez! ce qui les fait bœufs! Il fallait un taureau intellectuel pour mugir *un peu plus loin* la gloire de Bossuet, et Floquet et Bausset (quels noms de bœufs) la beuglent, et piteusement encore! Mon article doit être à Paris dimanche ou lundi au plus tard. Je n'ai donc pas de temps à perdre... ou à gagner avec vous, mon cher Trebutien. L'article en question ne convient pas à mon *genre de faire.* Il faut que je me souvienne que Floquet est votre ami, quand je voudrais qu'il fût... X! Les mitaines de velours m'agacent les pupilles nerveuses, ma main n'a pas son jeu là-dedans, et cependant elles sont obligées, puisque Floquet et vous êtes liés de vieux temps. Pas le moindre talent, mon cher! une phrase répétée et plus monotone que le grelot qu'ils attachent *ici* au cou des vaches (je ne sortirai pas du bétail avec Floquet!); pour bien dire, il n'y a qu'une phrase dans ces trois volumes, une admiration qui n'a éternellement que le même coup de chapeau, des détails puérils, et tout cela ne serait rien, mais, Trebutien, çà et là des choses nauséabondes pour des nez aussi fins que les nôtres, et qui puent le *parlementaire* à travers le magistrat de nos jours. Une condamnation en passant de la Ligue, un éloge d'Henri IV,

un éloge des *Provinciales*, les *libertés de l'Église gallicane* saluées de loin, *l'infaillibilité du Pape* mise en suspicion... Voilà des commencements qui promettent pour plus tard, quand il s'agira de la déclaration de 1682... A ce moment-là, mon ami, nous ne demanderons pas à Floquet de nous donner ses volumes, car alors je vous brouillerais avec lui. Vous ne lui aviez donc pas dit que *nous étions* un ultramontain enragé ?

J'ai reçu ce matin votre lettre où vous m'accusiez réception des deux miennes. *Is it?* Depuis, vous avez eu une autre lettre. Vous me dites que je vous ai fait du bien. Que Dieu en soit donc béni ! Je voudrais vous en faire pour toutes choses ; mais je crains bien que ma dernière ne vous ait pas apporté le même soulagement...

Oui, envoyez à Brucker et à Lerminier. Je leur écrirai. Sur l'exemplaire de Brucker, *put : A Diderot devenu capucin. Ses deux amis, l'un inconnu, l'autre* TROP *connu.* Trebutien et d'Aurevilly. — Sur celui de Lerminier : *Hommage des deux amis,* Trebutien et d'Aurevilly*, à Monsieur Lerminier. La grace de la diction à la force de la pensée !*

Je brise ici, et brusquement, le fil de ma lettre, pour que ceci soit à Caen dimanche.

Interrompue...

Ce que mon amitié ne sera jamais.

J. Barbey D'AUREVILLY

Le samedi saint, 56. Bastide d'Arm.

MON CHER AMI,

Je vous écrivais jeudi et mon dernier mot était : *to morrow !* J'avais compté sans mon hôte ou plutôt sans mon hôtesse, et mon hôtesse, c'est la migraine. Je l'ai eue hier avec une si grande force qu'il m'aurait été impossible d'écrire deux mots. Le matin, j'allai, tout malade que je fusse, à l'*Adoration* de la Croix (cérémonie à laquelle je n'aurais, certes ! manqué *pour rien* dans un pays qui n'est pas religieux et auquel il est bon de réapprendre le respect). Une fois revenu, je passai ma journée dans une espèce de rigidité douloureuse, le cerveau étouffé par sa boîte comme un oiseau tué par sa cage. J'avais aussi reçu de mauvaises nouvelles de Paris. Les *Roues jaunes* recommencent leurs vexations. Mon article sur Floquet est retardé, et au moment où je viens de finir mon article sur Racine, j'apprends que Cohen en a accepté un de Nisard, par conséquent que j'ai craché dans un puits pour faire des ronds, au lieu de cracher sur La Rochefoucauld, dont le livre inouï a posé cette question dans ma tête : Est-il un fou, un fripon ou un sot, — ou tous les trois en même temps ?...

J'ai donc fait ma *Passion* aussi hier. Le bon Dieu m'a remis sa carte. J'ai souffert, car je suis violent encore ; mais enfin j'avais baisé les pieds du crucifié le matin, et j'ai supporté mieux l'injustice et presque l'injure que je n'eusse fait un autre jour. Pour nous, Trebutien, qui avons de l'imagination, et, je puis le dire sans faux orgueil, le *sentiment du grand*, que les pratiques sont une grande et profonde chose !

Quelle sublime source ! Essayez-en, mon ami, quand cette souffrance vous reprend...

Aujourd'hui je ne suis pas *net de ma migraine.* Elle s'en va comme les femmes qui nous aiment, — en se retournant. Il y a presque deux jours que je n'ai mangé. C'est le jeûne des premiers chrétiens, mais le mien n'est pas volontaire. Du reste, le temps est redevenu beau. Tout éclate de rose, de blanc et de vert tendre dans la campagne,et je me prépare (cette lettre écrite) à aller piquer la fourche de mon *bourdon* dans la Lande. Ils appellent ici *bourdon* un bâton haut comme l'épaule d'un homme, ayant à l'extrémité une fourche de fer qui au besoin ferait une arme terrible. C'est là un souvenir des croisades probablement. Tout homme errant, tout pauvre avec son bourdon,est un pèlerin. Et,au bout du compte,ils ont raison ! Nous ne sommes que cela dans la vie ! — Un bourdon de châtaignier, lissé par la main d'une vieille femme de ces campagnes qui a fait en s'appuyant dessus bien des lieues, voilà pour l'heure le bâton d'Altaï !

Hélas ! il s'est fait dans nos bâtons le même changement que dans nos sagesses. Nous sommes plus près du vrai avec ce bâton, qui a bu la sueur humaine et soutenu les pas d'une vieille femme à la fin de sa journée, qu'avec les bâtons d'ivoire qu'à vingt ans l'Imagination nous mettait majestueusement à la main, dans des livres ridicules d'emphase et d'orgueil.

Quoique fort mécontent de ma tête, je vous envoie la lettre à Dargaud. Je devais y joindre celle à Brucker, mais Brucker, qui a les *Reliquiæ,* peut attendre deux jours. Je vous avais parlé d'un *pli ministériel,* mais je ne suis pas en mesure. Voici ce que cela devait être et ce que ce sera. Je vous enverrai de la copie du *Château,* sous forme extérieure de lettre, et vous serez assez bon pour copier au fur et à mesure que vous recevrez. Avec cette méthode,nous irons plus vite et nous éviterons le port du paquet en une fois, — puis j'aime cette manière fragmentée de travailler. Elle soutient l'imagination.

Vous, mon ami, informez-vous à la poste à Caen. On m'a dit ici (mais petit bureau, petits renseignements,) qu'en envoyant la copie sous bande, comme *feuille d'impression* ou *pour impression,* cela coûterait infiniment moins. Dans ce cas, vous me retourneriez, quand elle serait finie, ma copie fragment par fragment. Seulement, il faudrait faire les bandes croisées et très larges pour que rien ne se perdît. Si on m'a trompé, au contraire, gardez la copie jusqu'à nouvel ordre. Mais moi, je vous enverrai mon manuscrit trois feuilles à trois feuilles, comme j'envoie mes articles (qui en forment cinq) à Paris.

Si ce plan est adopté et si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous marcherons dorénavant ainsi. Vous êtes donc prié d'en délibérer. Mon projet était de mettre aujourd'hui à la poste, sous grande enveloppe, trois feuilles de la *Calixte*(1), la lettre à Brucker et la lettre à Dargaud. La migraine a tout renversé de ce pot à Perrette. Vous n'aurez que l'odieux iroquois que voilà, mais avec la lettre à Dargaud, que j'ai tâché de faire en français. Cette lettre-ci est d'un *rétiaire* qui manquera peut-être sa bête, mais c'est égal ! Dans le mystère des âmes je crois que nul effort n'est perdu et que tout plus tard se retrouve. La poignée de senevé semble perdue, et quelquefois la voilà qui lève au moment où l'on ne s'y attendait plus ! Ce qu'il y a de certain, c'est que Dargaud, comme nature d'affection, mérite tout ce que je lui écris. Sur le petit volume, vous écrirez, avec votre merveilleuse écriture et à l'encre rouge (hélas ! je suis bien exilé de la mienne, qui fait sur certaines bêtes l'effet du voile de pourpre sur le taureau, ce qui m'amuse, car la faiblesse que je perdrai la dernière est celle de *taquiner* les sots) : — *Hommage de d'Aurevilly et de Trebutien à* LEUR *ami Monsieur Dargaud.* DEUX *qui ne sont* QU'UN *et qui voudraient faire* UN *de* TROIS,

(1) Du *Château des Soufflets*, en réalité le *Prêtre marié*. (Note de l'édit.)

dans la foi religieuse comme dans les autres sentiments de la vie.

J'estime que ceci est un chef-d'œuvre de concentration, et d'ailleurs en harmonie avec la lettre. Lisez-la. Prenez garde au timbre que j'y dépose (encore pardon) ! et mettez-la sous le cachet arabe, le cachet *vous*. L'adresse de Dargaud est rue Las Cases, 4 ou 3. Je pense qu'il y est en ce moment, mais j'y vais faire passer Rambosson, mon trotteur, pour le savoir. S'il est à Paris, nous aurons sa réponse coup pour coup.

Pardonnez-moi cette lettre écrite une page les pieds dans l'eau, l'autre sur mon coude dans mon lit et le *coude droit*, et la tête encore pleine des noires vapeurs d'une migraine de trente heures. J'ai mieux avec vous que cette coquetterie dont parle Brucker. Vous pourrez toujours entrer chez moi et ma pensée n'a pas besoin d'ôter son foulard pour vous faire plaisir. Nous nous aimons par dessus la peau, par dessus la forme, — dans l'intime de nos êtres, dans le repli où voit Dieu. Mille choses de ma part au poète et continuez à me tenir au courant des succès d'Eugénie où vous êtes. Ici, cela ne s'arrête pas. C'est prodigieux.

Vous mettrez la date en encre rouge à ma lettre. J'ai laissé la place.

Your's.

J. Barbey D'AUREVILLY

La Bastide d'Armagnac, mars 56.
Le jeudi d'après Pâques.

Voici enfin le *pli ministériel.* Vous trouverez sous cette nouvelle enveloppe trois nouvelles grandes feuilles de la suite du *Château des Soufflets.* Je n'ai plus mon arc-en-ciel d'encres et j'en ai presque la nostalgie. L'encre d'ici est détestable, *testis es,* le papier honteux, de la chiffe. Mon pauvre manuscrit ne finira pas aussi brillamment qu'il avait été commencé. Mais je ne puis attendre. Comme La Chalotais, je le finirais avec de la suie, un cure-dent et sur le bas de ma chemise, tant je suis pressé ! Vous, mon ami, dédommagez-moi de cela en prenant ce que vous appelez votre revanche *calligraphique.* Je me recommande à vous. D'abord, vous le savez, votre écriture, c'est de la musique pour mon œil. Ensuite, je suis convaincu que la beauté, c'est-à-dire la lisibilité du manuscrit, influera énormément sur sa vente (ô influence des petites causes !). Or, songez que c'est sur la vente de mes *Soufflets* que je pourrai arranger ma vie de cet été, — aller vous voir à Caen, revenir ici vous y attendre. Doux projets vengeurs des choses amères dont est faite la vie.

Avec ces trois feuilles à copier, vous trouverez ici encore la lettre à Brucker, que vous cacheterez *arabiquement,* après l'avoir lue et approuvée, et à laquelle vous mettrez une adresse à ma manière, avec trois encres : rouge, bleue et noire, à faire tomber à la renverse les portiers de cette rue inouïe *Le Regratier !* Cette lettre nous vaudra un article. *Diderot-Capucin* se piquera d'honneur. Brucker, un homme de génie, a le cœur aussi jeune que s'il avait vingt-cinq ans. Il aurait l'âge de Nestor qu'il serait toujours le *jeune Achille.* Ce n'est pas un ami comme vous, — l'incomparable et l'unique,

— mais je l'aime, Puis je le respecte. Il s'est colleté avec la misère (sainte chose !)et elle ne l'a pas même chiffonné. C'est un gentilhomme de nature,sinon de race,un de ces gentilshommes *aérolithes* qui nous tombent du ciel de temps en temps pour venger la Noblesse Éternelle des dégradations et des décrépitudes des familles. Je n'oublierai pas qu'après une vie de désordres et de sardanapaleries Brucker m'a conduit à l'autel, où j'ai communié pour la *première fois depuis mon enfance*,et qu'il a communié avec moi.Il a été pour moi *catholiquement* ce qu'étaient les parrains à la réception des chevaliers de Saint-Louis. Il m'a donné du plat de l'épée sur l'épaule, baisé aux joues et armé catholique. Je vous dis *cela* pour que vous l'aimiez.

J'ai reçu ce matin votre lettre. Vous avez bien fait de ne pas attendre ma seconde pour me répondre. Vous savez maintenant pourquoi elle a été retardée; vous l'avez sans doute reçue avec son accompagnement, la lettre à Dargaud. J'ai écrit à mon *trotteur* Rambosson, qui est du pays des commissionnaires, car il est savoyard, d'aller rue Las Cases s'informer si le paquet a été remis fidèlement à Dargaud. Celui-là nous écrira et nous sentirons les palpitations de son cœur à travers son papier ! Vous voyez que je suis pour Eugénie un tuteur aussi soigneux que Bartholo pour Rosine. Vous me demandez à qui il faudra envoyer maintenant. Mon ami, vous enverrez à M. Charles Baudelaire, rue d'Angoulême du Temple, nº 18. Baudelaire est un penseur qui ne manque pas de profondeur, quoique... oh ! il y a bien des quoique ! Il est dans le faux. Il est impie. Il est enfin tout ce que j'ai été, moi ! Pourquoi ne deviendrait-il pas ce que je suis devenu ? Voilà ce qui m'attache à lui, indépendamment de sa manière d'être avec moi. Il n'a pas notre foi, ni nos respects, — mais il a nos haines et nos mépris. Les niaiseries philosophiques lui répugnent. Puis, c'est encore un de ceux qui, dans cet infâme temps où tout est à la renverse, ont le

cœur plus grand que leur fortune. *Adonc*, pour toutes ces raisons,une Eugénie, s'il vous plaît ! Un flacon de ce baume pour des blessures empoisonnées et vieillies ! Voilà ce que dît l'ami ; voilà ce qu'ajoute Jérémie Bentham : Baudelaire peut nous faire quelque chose à la *Revue des Deux Mondes*. Il y a pied. Quand Veuillot aura donné sa note puissante, Buloz, l'âne rouge, souffrira peut-être qu'on jette le diamant bleu d'Eugénie dans le fumier de sa revue. Hier, j'ai écrit à Baudelaire. Je lui ai parlé dans ce sens. J'aurai sa réponse sous peu de jours, mais envoyez le volume, car c'est un poète que Baudelaire et il peut être charmé. Dans tous les cas, il traitera le livre comme les miens, qu'il orne de reliures, — de vraies flatteries en maroquin ! Enfin, il plonge comme Léviathan dans les vases de l'abîme littéraire, et il est bon qu'il agite ces vases en l'honneur de la perle cachée dans sa coquille du Cayla. Vous écrirez à l'encre rouge : *Offert à M. Charles Baudelaire par Jules Barbey d'Aurevilly et Trebutien ! Une belle fleur blanche à une belle fleur noire !*

Plus tard, je vous signalerai aussi Saint-Victor, qui a le *démon* du style dans le corps, car pour de l'âme !!... et qui sentira Eugénie jusque sous la plante des pieds ; mais ceci ne presse pas. Pour bien mûrir Saint-Victor, il faut le macérer. Je suis bien aise qu'il entende beaucoup susurrer autour de lui d'Eugénie avant d'avoir, lui, le bibliophile, le volume merle-blanc dans sa poche. Puis je veux qu'il s'engage à en parler dans sa *Presse*, où il parle souvent de livres quand le théâtre ne donne pas. S'il ne s'engage pas à cela : « Touchez là, Monsieur, vous n'aurez pas ma fille ! » Et j'en dis de même de Chasles et de Janin. Point d'articles ; point d'exemplaires ! Nous coucherons sur nos exemplaires et nous attendrons patiemment des admirateurs *effectifs* pour les leur donner, comme Dieu a attendu Kepler !

Pendant que je vous écrivais ce courrier, j'ai reçu une lettre de madame de Maistre, qui mariait une de ses filles à

Paris, pendant que la *pèlerine* du Cayla *re-montait* la montagne des Coques. Elle n'a donc pas reçu notre volume, et elle ne m'en dit pas un seul mot. Elle me parle de son gendre et de ses perfections, qui seront probablement des déceptions plus tard, et qui est un normand, un M. de Mauduit. Connaissez-vous ça, vous ? Moi je ne connais de Mauduit en Normandie que Clotilde Mauduit (de l'*Ensorcelée*), — une jolie belle-mère, par parenthèse, à donner à sa fille ! C'est à Paris que la baronne m'écrit, ne sachant où je suis et me voulant à ces Noces de Cana où ce serait un grand miracle que de me voir : *On vous dit à Caen* ; *on vous dit dans les Landes*, me mande-t-elle. J'ai brouillé l'écheveau des bavards. Je vous enverrai ma réponse, que vous ferez partir, moins encore pour la réponse en elle-même que pour le petit volume qui ne doit point faire le souper des rats aux Coques, — de ces braves rats que j'y voyais, de mon lit, se promener au clair de la lune sur le parquet ciré de ma chambre à coucher, comme des patineurs sur la glace.

J'ai reçu des nouvelles du Floquet, lequel a été perdu, égaré, détruit, volé, que sais-je, au *Pays !!!* J'ai *attrapé* les *attrapeurs*, s'il y en avait en embuscade, en disant comme l'Intimé, parlant de son exploit :

> Je ne suis pas méchant,
> J'en ai sur moi copie...

et j'ai envoyé une copie qui va, enfin, passer un de ces jours!

> Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle !

J'ai moi-même écrit à Cohen, dans cet altercas, et comme il s'agissait d'un article qui peut être utile ou agréable à votre ami Floquet, j'ai jeté l'or qui emporte le fer dans les balances de mon juif, et j'ai *avancé* que mon compatriote, M. Floquet, n'entendait nullement se soustraire à la loi des journaux, et ferait adresser l'exemplaire de *rigueur* au rédac-

teur en chef du *Pays*. J'ai été très fier pour M. Floquet et vous le lui direz, parce que je tiens à être approuvé par lui. Il fera remettre l'exemplaire par son correspondant au *Pays*. Vous savez, vous (et vous ne le lui direz pas), combien l'article, qui pouvait être perdu sans mon double, m'avait coûté de peine *pour esquiver le vrai sans être dans le faux*. Eh bien, mon cher, vous voyez de quoi il s'en est fallu que l'article ne fût avec les chapeaux qui roulent des ponts dans la Seine par ce diable de vent (il fait un vent ici ! un vent à Apocalypse), et cela nous eût été d'autant plus désagréable que nous n'avions pas reçu les *Études sur la vie de Bossuet*, mais que nous les avions demandées.

Ils reviennent aussi sur leur décision de préférer le Nisard à moi pour l'examen du livre inénarrablement drôle, quoiqu'ennuyeux, de La Rochefoucauld. Ils me demandent l'article, que je croyais passé à l'état de...vous m'entendez bien. Louville dit, dans ses Mémoires, que madame des Ursins avait « des mœurs à l'escarpolette », mais c'est d'eux qu'on peut dire qu'ils ont des volontés et des manières de gouverner « *à l'escarpolette* ». Et voilà pourtant avec quels animaux il faut vivre !!! Ah ! mon ami, mon cher ami, une des bontés de la Providence, c'est d'avoir fait la vie très bête pour que nous ne la regrettions pas.

Merci de la copie de la lettre de Lerminier. Ce n'est point un farceur. Ce qu'il me dit est la *vérité même*. Il sonne plein comme un sac de piastres portugaises. Il aimera mieux parler de moi que d'Eugénie, parce que c'est moi d'abord, et ensuite parce qu'Eugénie n'est qu'un sentiment d'une telle délicatesse que les mains du philosophe ont peur, non pas de la toucher, mais de *paraître lourdes en la touchant*. Voilà la vérité humaine ! Nonobstant cette répugnance, je la ferai vaincre à notre Vitellius, qui a le cœur aussi grand que l'estomac. Je lui écrirai, toujours de chez vous, et cela dans un de mes plus prochains courriers.

Cette encre me désole. Elle ressemble à celle de tant d'écrivains ! c'est positivement de la boue. Je crois que je vous écrirais encore, n'était l'horreur de mon écriture ainsi empâtée, car aujourd'hui le temps est aux lettres. L'Équinoxe fait des siennes avec son vent spasmodique et hurleur. Le ciel est *amour de Rollon Langrune*, et les pêchers en plein vent paraissent plus roses dans ce ciel gris. Mademoiselle Mars avait des robes dans lesquelles elle unissait ces deux teintes... cela est resté dans mes souvenirs... Maintenant, ce n'est plus dans la robe des femmes, mais dans la Nature, dans la *Goddess* de Guérin, que je vais chercher les deux couleurs de la mélancolie et de la tendresse.

Adieu, mon ami, je suis bien aise d'avoir touche juste sur le Deschamps. Je craignais d'avoir déchiré quelque fibre d'amitié. Tant mieux ! J'ai vu clair. Quand votre impression confirme la mienne, je suis sûr de moi et solide comme un atlas. Gardez vos exemplaires comme la prunelle de vos yeux ! C'est mon éternelle recommandation, et on ne peut la trop faire à un homme aussi royalement généreux que vous. Faites une liste de toutes les personnes à qui les *Reliquiæ* ont été envoyées. N'envoyez pas de *Prophètes* à Brucker, il les a et les a fait lire jusqu'en Algérie. Mille choses au poète. Hier, à neuf heures du soir, que faisiez-vous, *Passer solitarius*, sous votre toit ? Moi, j'étais par chemins, lanterne d'une main, mon bourdon dans l'autre, seul, sous les étoiles, dans des campagnes d'une solitude sans bornes et sans bruit, et je chantais la chanson irlandaise en pensant à vous :

> With my spring of shillelah
> And shainrock so green !

Mon *shainrock* (shamrock?) sont les plus beaux genêts que j'aie jamais vus. Adieu, à vous. Quelle ratelée pour votre dimanche. Vous aurez du moins de la pâture pour vos serpents, mon cher Laoocon.

J. Barbey d'Aurevilly

Ultima Verba !
Dimanche, à 1 heure, 31 août.

MON AMI,

Nos Dominicales ont été renversées. Dimanche dernier, ces dames de Bachelier m'emmenaient à la campagne, à l'heure même où il aurait fallu vous écrire pour que la lettre vous arrivât *dominicalement.*

Passé le moment juste, la Dominicale était une *Lundinicale,* et j'étais au fond de la vallée d'Orge, un trou vert sur le bord duquel se dresse la tour de Montlhéry ! Un abîme de silence où la poste retarde toujours !

Cette semaine, — en revenant vendredi, — je vous ai envoyé le Cousin, traité haut la cravache !

Et aujourd'hui, ma Dominicale, c'était moi-même.

Mais hier soir l'abbé s'avise de m'écrire qu'il vient me chercher à Paris, et l'y voilà ce matin !

Je l'ai là, disant ses vêpres, pendant que je vous écris.

Ce sont mes dernières paroles avant de vous embrasser, cher et magnifique ami. Vous embrasser ! Quelle joie pour mon esprit et pour mon âme !

Nous partirons, demain lundi, dans l'après-midi. Nous débarquerons à trois pas de chez vous, — chez Lagouelle.

Je vous dirais bien : *Soyez à la Demi-Lune,* — mais j'ai des paquets dont la visite est, je crois, obligée à la gare. Le mieux est donc la gare. D'ailleurs, dans l'incertitude de l'arrivée, — c'est-à-dire du moment de l'arrivée, — que je ne puis vous préciser, — je l'ignore, — je n'entrerai pas, si vous n'êtes pas à la gare, dans ma propre chambre, avant d'être entré dans la vôtre.

Je voudrais ne pas respirer deux haleines de votre air de Caen sans vous voir.

Tout à vous,

J. Barbey d'Aurevilly

L'abbé, qui vaut un concile ou une horloge de gare, prétend qu'en partant à quatre heures on arrive à onze heures à Caen. Dites qu'on me laisse monter, ou j'enfonce la porte !

St-Sauveur-le-Vicomte, Samedi 3 heures. 12 septembre 56.

MON CHER TREBUTIEN,

C'est moi enfin ! Voici une Dominicale. Mais vous ne l'aurez pas à l'heure de votre thé. Ne m'avez-vous pas autorisé à vous écrire quand je le pourrais, n'importe l'heure ? Or, mes moments passent à travers un crible ! Le *vortex* de Paris n'est que de l'eau claire, — tranquille et dormante, — en comparaison du tourbillonnement d'ici. Relations de famille, visites à faire, visites à recevoir, présentations (car mon père a la coquetterie de me montrer), écart sur la côte de Carteret (nous en arrivons, Léon et moi), voilà ce qui a dévoré, depuis que je vous ai quitté, toutes les minutes de mon temps... J'avais emporté des articles à faire ici, — comme à ma chère Bastide, — mais les tyrannies aimables de mes parents m'ont empêché d'ouvrir un livre et d'écrire autre chose que des réponses.

Mes parents m'ont reçu... comme vous le pensiez, mon ami. Mon père, qui a une belle vieillesse, et que Léon m'a complètement ramené, est très aimable, très doux, très discret, d'une paternité vraiment touchante. Ma mère... ah ! ma mère, elle s'anime pour moi encore et cela me touche jusqu'aux larmes ; mais, mon ami, ce n'est même plus un débris d'elle-même. Ce n'est plus *même* son cadavre, oublié sur le bord de sa tombe ; — le cadavre de ce qu'elle fut serait une chose imposante et belle ! et beauté, intelligence,

sentiment, feu de la vie, tout est fini, tout a disparu ! Je l'avais laissée magnifique de sa double supériorité physique et morale, je n'ai plus retrouvé qu'une *paralysée* (elle l'est : vous savez que je suis médecin), avec le regard vide et béant, la difficulté de parler, l'horrible stupeur des paralytiques ! Oh ! cela a été bien affreux pour moi. L'abbé m'avait prévenu, mais la surprise et le déchirement n'ont pu m'être évités. L'imagination, d'ordinaire d'un élan qui dépasse les choses, a été battue et trompée par la réalité. Le cœur n'est pas mort cependant, dans ce pauvre et cher débris humain, si saint pour moi. Elle m'a reconnu. Je l'ai galvanisée, et j'allume encore de temps en temps une pointe de diamant dans ces grandes prunelles ternies où il en brillait des mines tout entières, embossées des mille feux de l'esprit et du sentiment. Mon ami, j'ai pleuré sur son sein plus amèrement que sur son tombeau. Ils ont cru (car mon père se fait illusion) que c'était de joie. Tant mieux ! Mais moi je sentais mon cœur.

Je ne croyais pas tant aimer ma mère. Je l'admirais, mais la vie avait tant joué sur moi !— Il y avait tant d'années de tombées muettes entre nos deux cœurs, que je ne me croyais plus *si fils* ! Rien ne meurt donc en votre ami, mon cher Trebutien ? Les impressions que je ressens près de cette ruine qui fut une chose si superbement organisée, m'apprennent des sentiments que je ne me soupçonnais plus. Ma pauvre mère ! ma pauvre mère !

Je reviendrai souvent sur ce triste sujet avec vous. Je ne puis m'apprivoiser à l'*idée de ma mère ainsi*. C'est là ce qui *encrèpe* mon voyage, lequel, sans cela, serait assez doux, — oui, doux, mais triste. J'ai trouvé le pays dépouillé de bien des poésies. Les années, les révolutions, l'exécrable progrès, ont déchiré les voiles dans lesquels j'avais emporté l'image de choses détruites sous ces énormes bêtises : l'*utilité* et l'*amélioration !* Par

exemple, *ils* ont, au vieux château de *Néel-le-Vicomte*, abattu une tour restant de la Poterne. L'*Étang du Quesnay* (le *Quesnoy*) est comblé ! On y coupe des saules et de l'osier, et mon aride falaise de Carteret est ignoblement couverte de pommes de terre, avec des clôtures de place en place. Ils disent que c'est de *bon rapport*. Comme ils ne peuvent pas faire tenir la mer dans un pot de chambre, ni l'empêcher de se moquer d'eux dans le rire de ses vagues, au moins ils ne l'ont ni souillée, ni changée, et je l'ai revue, — belle, immaculée, identique à ce qu'elle était dans mon enfance. Ç'a été une pure sensation. A mon premier regard du haut des dunes,elle était calme comme une vie apaisée et souriante, avec de longs sillons verdâtres s'entrecroisant, comme les nuances de la nacre, avec de longs sillons lilas.

Je vous raconterai mes *errances* au bord de ses flots, pendant deux jours, — avec l'abbé ou solitaire, car l'abbé n'a plus la folie des choses extérieures, qui nous tient encore, vous et moi, tous les deux. Je vous écris debout,sur le secrétaire, dans la chambre bleue de ma grand-mère où je l'ai vue filer son petit rouet de bois de rose et où elle est morte, il y a plusieurs années. Je suis sans cesse interrompu et je ne puis que passer légèrement sur la pointe de détails que je vous donnerai quand je vous verrai. Je partirai d'ici vers le 20 du mois. J'irai à Avranches, Mortain et Granville, — puis enfin je jetterai l'ancre sur Caen pour une dizaine de jours, — et cela pour vous uniquement, — pour vous *seul*.

Nous passerons dix jours de bonne vie. Nous causerons jusqu'au fond de l'intimité. Nous aborderons toutes les questions, même la terrible... D'ici là, écrivez-moi un peu. Je m'ennuie de ne plus voir de votre écriture et je vous en demande instamment quelques bribes. M'avoir revu a-t-il fait diversion à vos chagrins ? Moi, de toutes manières, ami, je suis heureux de vous avoir revu. J'ai su comment vous

portiez vos coups de foudre. Vous avez le *foie* immortel, et l'on dirait, à vous voir si peu changé, malgré vos douleurs, que votre visage est comme votre cœur !

Adieu et à bientôt. Je vous embrasse avec la plus tendre affection.

Hasta la muerte !

J. Barbey D'AUREVILLY

(Sans relire.)

Samedi, 18 ou 19 décembre 56.

Mon triomphant ami !

Il faut vous appeler ainsi après le *Memorandum*, — c'est une victoire typographique ! Je continue mes *bravos*. Les armoiries me ravissent, — l'*ange* et les *lions* et la *devise ! Tout cela* est bien *nous !* J'ai reçu aussi l'exemplaire de *Rosa Mystica* et je dis : *Muy bien !* Brucker, qui est assis, quoique Moyen-Agiste, dans un fauteuil à *la Voltaire* derrière moi ; Brucker, qui lit le *Memorandum, nel queste momento*, et qui fait un bruit de pétards et un feu de chandelles romaines ; Brucker, qui va m'empêcher de vous écrire une lettre qui ait le sens commun ; Brucker m'apprend que vous lui avez envoyé le *Rosa Mystica* et je lui ai dit qu'il aurait le *Memorandum*, avec des pages blanches, mais à la condition qu'il les noircirait et qu'il vous écrirait une belle lettre. Il a *topé* et nous aurons tout cela. Donc, quand vous serez prêt, envoyez !

Ce soir, je vous ferai de la copie de *Calixte* dont je n'ai que le crayon, et vous mettrai le *pli ministériel* à la poste demain. Vous l'aurez lundi, avec une meilleure lettre que celle-ci, qui n'est qu'une simple annonciation, vu le Brucker qui, de toutes les manières, corps, esprit et le reste, est bien un diable dans un bénitier. Il embrase l'air autour de vous et le souffle, quand il est à feu, et il n'est pas bon à avoir chez soi quand on voudrait se recueillir dans l'intimité d'une bonne lettre. Ne l'ayez jamais chez vous quand vous m'écrirez, Trebutien. Vous *passeriez ma lettre* à l'écouter. Je ne trouve qu'une question dans votre dernière qui

demande réponse immédiate. Non, n'envoyez pas à Quemper, que quand je vous le dirai. J'ai des raisons *pour cela ne pas faire*, du moins actuellement. Nous en recauserons.

Je viens du *Pays*. Je suis rentré pour vous écrire. Vous ne m'avez pas parlé de mon article sur Cousin. Il fait ici un bruit infernal. Nos braves gens du ministère en ont pris peur, car nous sommes plus bas que sous Louis-Philippe (Tu dors, Brutus-Napoléon ! et Rome est dans... les excréments !), et tout *leur* a paru *bien compromis* parce que j'avais parlé, sans me gêner, de ce cuistre de professeur de mensonges et balayé cette réputation ! Renée m'a presque dit que j'étais allé trop loin, mais la chose était accomplie : l'effet que je voulais produit. Je ne vous avais pas dit, je crois, que le Cohen (la *Roue jaune*) s'est enfin dégoûté de la fricassée de crapauds que nous lui faisions avaler depuis quatre mois et qu'il a vomi sa propre personne du *Pays*. C'était bien ! mais, hélas ! on nous redonne un sot qui fait l'important, un M. Basset (nom fatidique), lequel fut directeur d'Opéra-Comique en son temps (politique de cabotin), et que voilà rédacteur en chef d'un journal du Gouvernement ! O Napoléon ! O Napoléon ! Napoléon ! quand sortiras-tu du fourreau... Je crains bien, pour mon compte, d'avoir à recommencer de scier du marbre... dans de la laine. Les carrières de Denys valent mieux que ce métier-là !

Je *parais* ce soir et je tâcherai de vous envoyer ma *Créquy* pour votre soirée de dimanche. Quelle femme que celle-là ! Elle était du Maine. Une tête normande, étincelante de raison ! Je me suis ganté pour toucher à Sainte-Beuve. Charles X prétendait à son sacre qu'un *chat ganté ne prenait pas de souris*. (Voir cette délicieuse anecdote dans les Mémoires de Chateaubriand.) Eh bien, je crois avoir pris celle-là et même lui avoir coupé un bout de la queue, — tout en douceur. Ah ! madame de Créquy, c'est l'homme, et Sainte-Beuve la femme ! C'est la plus forte tête féminine du XVIIIe siècle,

jugée en tremblant par une des plus grandes caillettes et catins de celui-ci !

Je viens de parler du *Jacques II* avec Brucker. Nous *voulons y ajouter* et en faire une œuvre historique, quelque chose qui supporte votre nom grandement, à vous, Trebutien ! Quand donc vous voudrez me l'envoyer, soit copié *par vous*, soit en carton (*sic*) avec des marges, je l'allongerai et lui donnerai une consistance et une étoffe qu'il n'a pas et qu'il doit avoir. Je suis très saisi par cette idée. La dédicace serait une *Lettre sur l'Histoire*, avec des regards de souverain mépris sur les choses contemporaines. J'y toucherais à bien des idées et même je pourrais vous y sculpter, à vous, cette statue qui git encore dans les blocs et le chantier de mon cerveau. Pensez et *revolvez* ceci. Nous pourrions faire quelque chose de grand.

A présent, bonjour. Voilà mes matines chantées, mais je vous chanterai *vespres* demain. Brucker piaffe et va ruer tout à l'heure, si je ne grimpe pas sur son dos d'hippogriffe, — donc à demain ! Je ne relis pas cette furie de billet qui finit par une furie de tendresse.

A vous *hasta la muerte !*

J. Barbey D'AUREVILLY

Ce soir, j'écris au *Doge*.

Demandez donc à Charma s'il est content de mon article sur son *illustre* maître ? Je vous *clarisserai* une inscription de lovelace vertueux.

A vous !

Lons-le-Saunier. — Imp. Rubat du Mérac.

